

DELLY

L'accusatrice



BeQ

Delly

La maison des Belles Colonnes II

L'accusatrice

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Classiques du 20^e siècle*

Volume 312 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

L'accusatrice

Édition de référence :
Librairie Jules Tallandier, 1967.

Ce roman fait suite à :
La louve dévorante.

I

Le grand vieux logis des Fauveclare se mirait dans les eaux calmes du charmant petit lac appelé par tous, dans le pays, les Eaux Vertes. On y arrivait par une difficile route de montagne qui, partant de Favigny, petite cité comtoise, côtoyait des combes sauvages avant de se perdre dans une sévère forêt de mélèzes et de pins.

La maison, baptisée elle aussi les Eaux Vertes, était bâtie sur l'emplacement d'une maison forte où vivaient, au seizième siècle, les ancêtres des Fauveclare, avant qu'ils ne descendissent s'installer dans le bourg, alors fortifié, de Favigny. Divisée en deux corps de bâtiment, complètement indépendants, sans aucune communication entre eux, elle était restée propriété indivise des deux branches de la famille : la branche espagnole, les Fauveclare de Villaferda, et la branche française, restée fidèle

au sol natal. Les Fauveclare, de tout temps, allaient y passer les jours chauds de l'été.

Assis à l'ombre d'un bosquet, dans le grand verger qui s'étendait derrière la maison, Anne Fauveclare et ses neveux, Isabelle et Aubert, semblaient plongés dans une profonde méditation. Un nuage de tristesse s'étendait sur leurs jeunes visages. Anne rompit enfin le silence :

– Vous verrez, vous verrez, nous nous habituerons, dit-elle. Et au moins, ici, il n'y aura plus de « louve » pour dévorer le peu qui nous reste... Nous organiserons notre vie de travail et il y aura encore des jours heureux pour nous...

C'est qu'en effet un drame avait bouleversé l'existence des jeunes gens. Quelques années auparavant, ils vivaient en paix lorsque arriva à Favigny dona Encarnacion Fauveclare de Villaferda, son fils don Rainaldo et sa belle-fille dona Enriqueta, une petite Espagnole toute jeune encore. Ils venaient s'installer dans la maison familiale des Belles Colonnes, à Favigny, elle aussi propriété indivise. Dona Encarnacion était

suivie d'une jeune parente, Claudia de Winfeld, qui tenait près d'elle le rôle de dame de compagnie.

Cette jeune Allemande était aussi ambitieuse que dona Encarnacion était orgueilleuse. Elle comprit très vite que Melchior Fauveclare, père d'Isabelle et d'Aubert, veuf depuis longtemps et dont le ménage était tenu par sa sœur Anne, était une proie facile. Elle manœuvra si bien qu'elle réussit non seulement à se faire épouser, mais encore à détacher complètement le père de ses enfants et à s'approprier peu à peu toute sa fortune. Lorsque Melchior mourut d'un cancer, cinq ans après son remariage, il apparut que non seulement il était ruiné, mais qu'il avait entamé la dot de Claudia. Celle-ci, devant cette situation qui était son œuvre et dont elle avait tiré profit, renonça à la communauté. Les enfants durent donc supporter tous les frais de maladie et d'obsèques de leur père. Sur le montant de l'héritage – maison de Favigny et maison des Eaux Vertes – Claudia exerça ses reprises légales. Il ne resta finalement à Isabelle et à Aubert que leur part dans le mobilier des deux maisons. Ils

n'avaient même plus un toit pour s'abriter ! Avec une apparente grandeur d'âme, M^{me} Fauveclare leur proposa de leur laisser les Eaux Vertes en échange de leur part du mobilier contenu dans la maison des Belles Colonnes.

Le notaire de la succession, M^e Chignelle, qui semblait avoir partie liée avec Claudia, la « louve dévorante » comme l'appelait Donatienne, la vieille servante des Fauveclare, leur annonça leur ruine.

La mort dans l'âme, ils durent accepter cette transaction qui leur permettait tout au moins d'avoir un refuge où ils pourraient, accompagnés d'Anne, tenter de faire face au destin contraire.

À cette ruine s'ajoutait la douleur de n'avoir su qu'au dernier moment la cruelle maladie de leur père. Claudia la leur avait cachée pour mieux s'emparer des biens de son mari et, sans une lettre de don Rainaldo, ils n'auraient été avertis que de son décès.

Seule Isabelle, accompagnée de Marceline, la fille d'un garde forestier, avait pu se rendre à Paris, et encore n'était-elle arrivée que pour

recueillir le dernier soupir de Melchior de Fauveclare.

Tandis que Claudia Fauveclare s'installait dans la maison des Belles Colonnes, les enfants montaient aux Eaux Vertes.

Dans ce logis de montagne, M^{lles} Fauveclare et Aubert avaient donc organisé leur existence de travail et de privations. Du travail, il en fallait bien peu pour Aubert, dont la santé toujours précaire – il était quelque peu contrefait – se ressentait fortement des épreuves subies. Mais Anne, Isabelle et aussi Donatienne, qui avait voulu rester sans gages à leur service, cultivaient le jardin pour lui faire produire les légumes nécessaires aux repas.

En attendant, il fallait en acheter. Avec du lait, c'était là presque uniquement leur nourriture. Mais on devrait faire dans quelque temps des provisions pour le long hiver de la montagne. Anne et Isabelle n'envisageaient pas sans appréhension la claustration dans la maison bloquée par les neiges. Elles craignaient surtout

que le rude froid de ces hauteurs et cette existence confinée fussent difficilement supportés par Aubert.

Mais le jeune homme semblait plutôt satisfait de cette perspective. La sauvagerie de son âme malade s'accommodait volontiers de la solitude, dans laquelle il savait se distraire en dessinant, car il était très doué.

Isabelle, courageusement, s'efforçait d'écarter regrets et inquiétudes. Elle travaillait du matin au soir, ayant outre sa besogne jardinière, entrepris de terminer quelques fort belles broderies trouvées dans une vieille caisse du grenier, à Favigny. Cela devrait pouvoir se vendre un assez bon prix. Mais le plus difficile serait de trouver à qui s'adresser pour leur placement.

Presque chaque jour, ils recevaient la visite d'une Espagnole, Inès, la vieille nourrice de dona Enriqueta, la femme de don Rainaldo.

Comment se trouve-t-elle en ce lieu perdu, au cœur de la forêt comtoise qui, se reflétant dans le lac, lui avait donné ce nom d'Eaux Vertes ? Sa présence, à elle aussi, était due à un drame, drame

plus affreux encore que celui qui avait ruiné Isabelle et Aubert. Souvent, on pouvait l'apercevoir agenouillée au bord du lac, près d'une croix de marbre, sur le socle de laquelle était gravée cette épitaphe :

À LA MÉMOIRE DE DONA ENRIQUETA,
MARQUISE DE MONTFERNO,
COMTESSE DE VILLAFERDA,
DISPARUE ICI DANS SA QUINZIÈME ANNÉE.
QUE DIEU AIT SON ÂME !

Un jour, sur la berge du lac, à l'endroit où Enriqueta aimait s'asseoir, on avait trouvé son livre ouvert, son écharpe accrochée à une pierre et, flottant sur l'eau, son chapeau... Malgré toutes les recherches, tous les sondages, on ne put retrouver son corps. Un profond mystère entourait cette disparition et Inès, folle de désespoir, avait dit à Anne :

– Ce n'est pas vrai qu'elle s'est noyée... on l'a

noyée. Je savais bien qu'on me la tuerait, ma nina...

En effet, depuis son mariage, la pauvre petite Enriqueta avait été la plus malheureuse des femmes.

Elle était la fille de dona Clara de Montferno, cousine de don Luis, le défunt mari de dona Encarnacion. Clara, elle aussi, devint veuve très jeune, et la petite Enriqueta hérita de l'immense fortune du comte de Montferno. Dona Encarnacion n'eut plus qu'une ambition : s'emparer de cette fortune. Comment faire ?... Une seule possibilité s'offrait : faire épouser la jeune fille par son fils, don Rainaldo. Grâce à la complicité du tuteur, il en fut ainsi, mais la pauvre Clara, le soir même du mariage, comprit de quelle affreuse machination sa fille était victime et son cœur malade n'y résista pas. Elle mourut dans les bras d'Inès.

Don Rainaldo avait accepté ce mariage par soumission filiale, mais il ne témoignait à sa femme-enfant que froideur et indifférence, la laissant entièrement sous la domination de dona

Encarnacion. Celle-ci, estimant qu'Enriqueta avait été mal élevée, avait entrepris son « dressage », voulant en faire une femme souple et docile, digne de son fils. L'implacable volonté de la belle-mère broya celle de la jeune femme jusqu'au jour où, excédée, elle s'enfuit de la maison des Belles Colonnes pour aller se réfugier aux Eaux Vertes, où don Rainaldo se trouvait seul.

Que se passa-t-il entre les deux époux ? Nul ne le sut, car ils en conservèrent jalousement le secret. Mais, après cette fugue, ils vécurent ensemble, heureux, semblait-il, et don Rainaldo battit froid à sa mère.

Peu avant ce moment était arrivée dans le pays la vieille Inès, la nourrice de Clara, puis d'Enriqueta. Elle avait été congédiée par dona Encarnacion le jour même du mariage de Rainaldo et d'Enriqueta.

– Sa mère et vous êtes responsables de sa mauvaise éducation, lui fut-il dit par un serviteur, chargé de la conduire à la frontière française. Aussi, jamais don Rainaldo ne permettra-t-il que

vous ayez de rapports avec elle. Il faut donc en prendre votre parti. Et souvenez-vous que mes maîtres sont des gens très puissants dont je vous engage à ne pas braver la défense, si vous ne voulez qu'il vous en coûte cher.

Inès gagna Bordeaux et là, épuisée par tant d'émotions, tomba malade. Heureusement, elle avait quelques économies. Pendant deux mois, elle traîna, sans forces. Et elle songeait avec terreur : « Que devient-elle, ma pauvre petite ? Comment la traitent-ils ? Le chagrin ne l'a-t-il pas déjà tuée ? »

Enfin, elle se trouva mieux... Et, aussitôt, elle rentra en Espagne, gagna, dans les environs de Palamès, le château des Villaferda. À tout prix, elle voulait savoir où se trouvait Enriqueta.

Elle n'eut pas beaucoup de peine à apprendre que, depuis deux mois, le château était inhabité, don Rainaldo et sa mère l'ayant quitté pour leur résidence de Burgos. Quant à la jeune comtesse, on ne put rien lui en dire, car personne ne l'avait jamais vue.

Aussitôt, elle partit pour Burgos. On lui

montra le vieux palais de Villaferda ; mais don Rainaldo seul s’y trouvait. Les deux comtesses de Villaferda faisaient une longue retraite dans un couvent de Valladolid, avant de regagner Palamès.

Elle alla errer autour de ce couvent. Un jour, le serviteur qui l’avait éloignée, l’aborda. Cet homme, nommé Estevan Canzalès, lui dit d’un air menaçant :

– Vous pensiez donc qu’on ne vous surveillait pas ? Quittez immédiatement l’Espagne ou bien, dès demain, dona Encarnacion vous fait emprisonner.

La prison !... L’impossibilité pour longtemps, peut-être, de rechercher Enriqueta !... Et comment se défendre contre cette grande dame, elle, pauvre créature sans famille, sans relations ? Elle courba la tête et reprit le chemin de France. Elle alla encore s’installer à Bordeaux, mais ne renonça pas à retrouver dona Enriqueta. Ses économies étant bien entamées, elle se plaça comme gouvernante dans une famille – car elle avait reçu une certaine instruction – et elle

attendit trois mois avant de donner le change à Estevan qui devait certainement la surveiller. Au bout de ce temps, elle quitta Bordeaux dans la nuit, pour tâcher de lui faire perdre sa piste, et elle retourna vers Palamès.

Hélas ! elle apprit là que don Rainaldo, avec sa femme et sa mère, venait de partir pour la France ! Lui devait faire un court séjour à Paris ; mais dona Encarnacion, qui détestait cette ville, se rendait directement à Favigny, en Franche-Comté, où le comte avait des propriétés.

Bien vite, elle repartit pour la France. Mais, à mi-chemin du but, elle tomba de nouveau si malade qu'elle dut s'arrêter, pendant des jours... combien de jours, elle ne le savait plus !

Enfin, enfin, elle put repartir ; elle arriva à Favigny où elle apprit que les comtesses de Villaferda s'y trouvaient encore. Mais elle ne savait comment faire connaître sa présence à dona Enriqueta, ni surtout comment la secourir.

Elle eut la chance de rencontrer Isabelle et lui raconta comment elle était partie, dès qu'elle avait pu, à la recherche de sa « petite nina ».

– La pauvre petite, disait-elle, doit souffrir le martyre, près de cette femme orgueilleuse, hypocrite et méchante !

Isabelle, émue et désireuse aussi d'aider Enriqueta, – si cela était possible, – l'emmena chez le vieux garde forestier Géronin, fidèle à la famille des Fauveclare. Celui-ci vivait avec sa fille Marceline dans une maison perdue dans la forêt et c'est avec grand cœur qu'il offrit l'hospitalité à la nourrice.

Elle ne devait d'ailleurs pas rester longtemps chez lui, car l'occasion espérée par Isabelle se présenta bien vite. Quand Enriqueta se fut réfugiée chez son mari, ce dernier demanda à sa cousine de lui procurer une femme de chambre. Elle lui raconta alors l'histoire d'Inès... qui reprit sa place près de celle qu'elle aimait comme si elle était sa propre fille.

Elle y resta jusqu'au jour où disparut, près du lac, la petite comtesse... Après, refusant de quitter le pays, elle se réinstalla chez Géronin. Don Rainaldo pourvoyait à son entretien en payant très largement sa pension.

Elle ne parlait jamais de sa maîtresse, ni d'aucun fait du passé.

– Il semble que la secousse éprouvée à la mort de dona Enriqueta ait laissé un voile sur son cerveau, disait Aubert, qui avait pour la pauvre femme de particulières attentions.

Un après-midi du milieu de juin, Marceline, en remontant de Favigny, s'arrêta aux Eaux Vertes pour remettre à M^{lles} Fauveclare quelques commissions dont elles l'avaient chargée. Elle trouva Anne et Isabelle travaillant dans le salon, tandis qu'au seuil de la porte vitrée Aubert astiquait les chenets garnis de cuivre.

– Rien de nouveau, en bas ? demanda Isabelle.

– Mais si... M. Rainaldo de Villaferda va venir aux Belles Colonnes.

Aubert eut un brusque mouvement d'impatience. Il n'avait jamais dissimulé l'antipathie profonde qu'il ressentait pour son cousin d'Espagne. Antipathie marquée, mais non expliquée. Il se refusait à le rencontrer, mais sans donner de motifs. Il est vrai que don Rainaldo, lui

aussi, ne semblait pas très désireux d'avoir des relations suivies avec Aubert.

Par contre, le visage d'Isabelle se colora de rose et deux yeux ardemment attentifs se levèrent sur Marceline, qui continuait paisiblement :

– Il paraît qu'une partie de sa domesticité est déjà arrivée, puis aussi des voitures, des chevaux. Son majordome est là, qui organise tout.

– Et dona Encarnacion ?

– Il n'est pas question d'elle.

– Décidément, il doit y avoir de la brouille entre eux !

– Peut-être pas. Mais, maintenant, don Rainaldo a probablement fait son existence à part, en échappant à la tutelle morale que sa mère exerçait encore sur lui, il y a six ans.

– Oui, c'est possible... Et rien d'autre, Marceline ?

– Rien, mademoiselle. M^{me} Fauveclare, maintenant complètement installée aux Belles Colonnes, reçoit beaucoup de visites, fait de grandes dévotions. Elle a comme seule

domestique sa femme de chambre bavaroise, une grosse blonde à mine hypocrite, que vous avez surprise, pendant notre séjour à Paris, écoutant à notre porte.

– Et qui faisait tout pareil chez nous, ajouta Donatienne en paraissant au seuil du salon. Ça, c'est digne de l'autre !... Du reste, elles avaient l'air de s'entendre comme les deux doigts de la main. Pour moi, c'était tout sucre, toute gentillesse. Mais rien à faire avec la vieille Donatienne !

– Claudia semble aussi être très bien avec les gardiens du logis de dona Encarnacion, Estevan Canzalès et sa femme Paca. Ces gens ne m'inspirent pas grande confiance...

En effet, dona Encarnacion avait laissé à Favigny son serviteur de confiance Estevan et sa femme.

Isabelle avait repris sa broderie. La teinte rosée disparaissait de son visage, qui se tendait un peu. Aubert continuait d'astiquer avec grande nervosité. Quand Marceline et Donatienne furent sorties, il se tourna à demi pour jeter ces mots,

d'une voix irritée :

– J'espère qu'il ne va pas venir nous ennuyer à côté ?

– Oh ! très probablement non ! Il fera sans doute une visite au monument funéraire de sa femme, une autre à nous... Et je ne suppose pas qu'il s'attarde longtemps aux Belles Colonnes.

– Pourquoi y vient-il ? dit la voix, sourdement impatiente.

– Il veut probablement donner un coup d'œil à ses propriétés... Enfin, mon cher ami, en toute équité, tu dois reconnaître que soit à Favigny, soit ici, ce voisin ne nous a jamais beaucoup gênés !

– C'est vrai, grommela Aubert.

Et il se mit à frotter furieusement les chenets.

Isabelle restait silencieuse, absorbée en apparence par sa broderie. Mais une sourde allégresse tressaillait en son âme, étrangement mêlée à cette indéfinissable angoisse plus d'une fois éprouvée depuis son séjour à Paris, quand elle pensait à don Rainaldo.

Elle se revoyait dans l'appartement paternel

qu'elle n'avait quitté que pour suivre les obsèques et ensuite pour reprendre le train avec Marceline. Claudia, pendant ce temps, s'était montrée attentive, aimable, sans paraître remarquer la froideur de sa belle-fille, plus accentuée pourtant que jamais. Isabelle, quand elle ne se trouvait pas près de la couche mortuaire, restait confinée dans sa chambre avec la fidèle Marceline. Elle n'avait paru au salon que pour recevoir la visite de don Rainaldo. Celui-ci – était-ce dû à la présence de Claudia ? – avait gardé pendant cette courte apparition un air glacial. Isabelle n'avait pas vu dans ce regard la lueur adoucie qui parfois le transformait. Par contre, dans celui de Claudia, la jeune fille avait surpris une expression étrange – étrange pour son inexpérience du moins – à un instant où il considérait M. de Villaferda. Elle en restait encore vaguement troublée quand, la porte à peine refermée sur le visiteur, M^{me} Fauveclare avait dit, avec une sorte de demi-sourire ambigu :

– Il faut penser que ce fier seigneur est quelquefois un peu plus aimable ; sans quoi l'on ne s'expliquerait guère l'empressement des

femmes à son égard et l'adoration de sa bien-aimée.

Comme Isabelle tournait vers elle des yeux agrandis par une surprise violente, elle avait ajouté, en accentuant son sourire :

– Mais oui, sa bien-aimée, une des plus jolies femmes de Paris. Don Rainaldo n'est pas, hélas ! l'homme irréprochable qu'aurait voulu faire de lui sa noble et pieuse mère. Il semble devoir suivre, malheureusement, les traces de son père... Mais, chut ! ceci ne regarde pas une petite fille comme vous. Oui, oui, vous avez beau me lancer ce regard furieux, vous n'êtes qu'une petite fille, ma chère, et don Rainaldo, par son attitude, vient de vous le faire bien voir.

– Que voulez-vous que m'importe l'attitude de don Rainaldo ? avait riposté Isabelle avec une colère mal contenue.

Et tournant le dos, elle était retournée à sa chambre. Là, elle avait éludé les questions de Marceline sur les causes de sa visible émotion. Ces causes, d'ailleurs, elle aurait eu peine à les définir. Car, enfin, si M. de Villaferda avait fait la

veille quelque effort sur sa nature pour se montrer suffisamment aimable à l'égard d'une jeune cousine provinciale, elle ne pouvait trop lui en vouloir d'être revenu aujourd'hui à sa manière habituelle... Et encore bien plus devait la laisser indifférente ce que racontait Claudia, au sujet de son attachement pour cette jolie Parisienne.

Toujours plongée dans sa rêverie, elle ferma les yeux, évoqua le souvenir du jeune don Rainaldo qu'elle avait connu aux Eaux Vertes, du mari de cette charmante et malheureuse Enriqueta, dramatiquement ensevelie dans l'onde aux reflets d'émeraude.

Jamais – ainsi que le lui reprochait Aubert – jamais il n'était revenu en ces lieux. Il avait voyagé, passant entre-temps d'assez longues périodes à Paris. Sa mère ne quittait pas l'Espagne, où Claudia était allée la voir à plusieurs reprises. M^{me} Fauveclare parlait peu de dona Encarnacion et jamais ne disait mot des rapports entre la mère et le fils. Pas plus qu'avant son séjour de quelques mois dans Favigny, M^{me} de Villaferda n'entretenait les moindres rapports

épistolaires avec Anne Fauveclare. Il n'avait plus été question qu'elle revînt dans la petite ville comtoise, au grand contentement des jeunes Fauveclare.

Don Rainaldo de Villaferda avait laissé, dans l'esprit d'Isabelle, une impression assez complexe. L'antipathie d'abord éprouvée à son égard s'était évanouie quand il avait pris le parti d'Enriqueta contre dona Encarnacion. Mais la vive imagination d'Isabelle conservait une singulière curiosité au sujet de cette nature qu'elle n'avait pu que fort peu connaître en de si rares occasions de rencontre et qui se trouvait pour elle entourée d'un voile énigmatique. Pour elle et pour d'autres. Car elle se souvenait bien d'avoir entendu dire par Claudia, autrefois, que don Rainaldo avait un caractère concentré, difficilement pénétrable. Dona Enriqueta en avait-elle eu la clef ? Peut-être... En tout cas, tel qu'il était, elle l'avait aimé.

Et lui ?

Eh bien ! Isabelle restait persuadée qu'il avait profondément souffert de sa fin tragique et qu'il

l'avait longtemps regrettée. Peut-être même la regrettait-il toujours, puisqu'il ne s'était pas encore remarié ?

Pauvre petite Enriqueta, si jolie dans sa robe de mousseline blanche, sur le divan de damas rouge, avec ses boucles sombres répandues sur les coussins ! Elle avait dit, ce jour-là, qui était la veille de sa mort :

– Je suis heureuse... bien heureuse.

Et l'éclat radieux de ses grands yeux noirs appuyait éloquemment cette parole.

Isabelle lui gardait un souvenir attendri et, souvent, prenait dans un tiroir de sa vieille commode, pour le considérer avec émotion, un petit porte-cartes d'écaïlle monté en or et marqué aux initiales de jeune fille de dona Enriqueta, que M. de Villaferda lui avait remis en souvenir avant son départ. Elle ne manquait jamais non plus, quand elle se trouvait aux Eaux Vertes, d'aller prier près de la croix au bord du lac et de visiter fréquemment la bonne Inès, dont la raison restait troublée et le cœur inconsolable.

Et elle pensa constamment à Rainaldo, les jours qui suivirent. Elle se disait : « Est-il arrivé ?... Quand montera-t-il ici ? » Aucune nouvelle de Favigny ne venait, en ces jours-là, renseigner les solitaires des Eaux Vertes. Mais, un après-midi, Aubert et Isabelle, en revenant de la maison forestière, virent ouvertes les fenêtres du logis Villaferda.

Aubert eut une sourde exclamation de colère. Isabelle, avec un frémissement d'émotion, murmura :

– Je crois que nous aurons notre voisin.

– Hélas !

Et, sur ce mot, Aubert pressa le pas en jetant un noir coup d'œil sur la demeure de don Rainaldo.

Anne, que ses neveux rencontrèrent sortant de la cuisine, leur apprit l'arrivée de plusieurs domestiques, conduits par le majordome de M. de Villaferda. Ce personnage était venu présenter les hommages de son maître à M^{lle} Fauveclare et

l'informer que don Rainaldo comptait venir s'installer aux Eaux Vertes quelques jours plus tard.

Aubert écouta cette communication sans faire aucun commentaire, puis s'en alla dans la direction de l'escalier pour gagner sa chambre.

– Cela va être dur pour lui ! dit Anne à mi-voix. Il est capable de vouloir aller s'installer chez Géronin, pendant le séjour de don Rainaldo ici. Comme il l'a fait, il y a six ans.

– Peut-être sera-t-il plus raisonnable, maintenant.

– Je ne sais... Il est tellement nerveux, impressionnable ! Son état de santé, déjà si mauvais, pourra se ressentir encore de cette contrariété... Mais toi non plus, chérie, tu n'as pas bonne mine, depuis quelque temps... depuis ton séjour à Paris. Tu maigris... Notre nourriture est malheureusement bien frugale, alors que ton frère et toi auriez besoin d'un ordinaire plus reconstituant.

– Petite tante, elle me suffit très bien ! Ne vous

faites pas de tourment à mon sujet... Quant à Aubert, c'est différent... Tante Anne, il faudrait que je trouve un moyen de gagner un peu d'argent.

– Comment, ma pauvre petite ? Ici, nous sommes séparés de tout...

– Eh bien ! je me placerai... Je puis enseigner de jeunes enfants...

– Toi, mon Isabelle ? Toi qui ne nous as jamais quittés ?... Mais on te trouverait trop jeune, d'ailleurs...

En elle-même, Anne acheva : « Et beaucoup trop jolie, surtout. »

– Trop jeune ? À vingt ans ? Je ne crois pas, chère tante... Enfin, nous en reparlerons. Mais je ne vois guère le moyen de vivre avec nos maigres ressources, si je ne trouve pas un travail suffisamment rétribué.

Anne retint un soupir d'angoisse. Elle aussi le cherchait, en vain, ce moyen de donner le nécessaire aux enfants de Melchior dépossédés par Claudia.

II

Un après-midi, don Rainaldo arriva dans une légère voiture qu'il conduisait, ayant derrière lui son domestique nègre. Une calèche, la veille, était montée de Favigny, ainsi que des chevaux de trait et un cheval de selle qu'Isabelle déclarait une merveille.

– Tu t'y connais en chevaux ? disait ironiquement Aubert.

– Il n'y a pas besoin de s'y connaître beaucoup pour voir que cette bête-là est un admirable spécimen de son espèce !

Aubert levait légèrement les épaules et laissait tomber la conversation, comme chaque fois qu'il était question de don Rainaldo.

– Quand il viendra, vous lui direz que je suis sorti, avait-il recommandé à sa tante.

Et, depuis le moment où il l'avait su dans le

logis voisin, il était devenu plus sombre encore.

M. de Villaferda se présenta chez ses parentes le lendemain de son arrivée. Comme le temps était chaud, Anne et sa nièce travaillaient dans la cour, devant la porte du salon. Le visage un peu pâli d'Isabelle devint rose à l'apparition du visiteur ; les doigts délicats frémirent légèrement dans la fine main gantée de souple chevreau. Sur l'invitation d'Anne, Rainaldo s'assit près d'elle, en face d'Isabelle. Il dit quelle avait été sa surprise en apprenant, à son arrivée aux Belles Colonnes, que la maison Fauveclare appartenait maintenant à Claudia. Anne lui révéla alors ce qui s'était passé, en évitant d'accuser de spoliation la veuve de Melchior. Isabelle voyait le regard du jeune comte traversé de lueurs d'irritation. Quand M^{lle} Fauveclare se tut, Rainaldo déclara, de son accent bref et péremptoire :

– Cette femme vous a volées, mes cousines. Il faut lui faire rendre gorge.

– Hélas ! le notaire nous a dit qu'il y avait peu d'espoir d'arriver à un bon résultat !... Et nous

sommes dépouillées de tous moyens pécuniaires pour tenter cet essai.

– Je m’en occuperai, moi... du moins si vous me le permettez ?

– Oh ! certainement !... Mais ce sera un ennui pour vous...

– Pas du tout. J’ai à Paris quelqu’un de très apte à faire l’enquête nécessaire. En outre, il ne me sera pas désagréable de confondre ladite Claudia, qui n’a jamais eu ma sympathie.

Deux grands yeux couleur d’aigue-marine. vers lesquels revenait souvent le regard de Rainaldo, étincelèrent à ces mots.

– Oui, j’avais remarqué combien vous étiez froid pour elle, dit vivement Isabelle. Mais dona Encarnacion paraissait la tenir en si grande estime...

À ce nom, le regard de Rainaldo s’assombrit pendant un moment. La voix brève répliqua :

– Ma mère a d’autres idées que moi... Claudia de Winfeld est une créature dangereuse et mauvaise entre toutes. La réduire à l’impuissance

de nuire serait une besogne bénie. Je souhaite d'atteindre ce but, pour vous d'abord et pour ma satisfaction personnelle ensuite.

Puis, il demanda quelques précisions sur le règlement de l'héritage, sur la situation faite aux enfants de Melchior. Il n'existait plus rien, chez lui, du hautain et glacial Villaferda qu'Isabelle avait vu à Paris, en présence de Claudia. Un sincère intérêt, une amabilité discrète, une douceur inattendue dans ces yeux qui savaient contenir tant d'altière froideur, faisaient de don Rainaldo un cousin fort séduisant.

– Vous me permettrez de revenir vous voir quelquefois ? demanda-t-il en se levant pour prendre congé.

– Mais quand vous voudrez, don Rainaldo, répondit Anne. Nous serons toujours heureuses de vous voir, n'en doutez pas !

– Je vous remercie.

Il laissa passer un petit silence avant d'ajouter, avec une altération légère dans la voix :

– J'ai été hier près de cette croix... Je suis bien

certain que vous y avez souvent prié, car vous ne devez pas être de celles qui oublient ?

– Bien souvent ! dit Isabelle avec émotion. Non, certes, nous n'avons pas oublié la pauvre petite Enriqueta ! Si peu que nous l'ayons connue, elle nous a laissé d'elle un souvenir charmant.

De nouveau, ce fut un court silence. Rainaldo, le visage à demi tourné vers le verger, semblait suivre une vision du passé. Puis, il demanda :

– Et Inès... Toujours dans le même état ?

– Presque... Ce n'est pas de la folie, pourtant. Elle parle assez raisonnablement, mais elle passe des journées sans prononcer une parole, avec un regard morne, indifférent à tout.

– Je ferai dire demain à Marceline de l'envoyer chez moi. Connaît-elle mon arrivée ?

– Oui, Marceline la lui a apprise.

– Qu'a-t-elle dit ?

– Elle a joint les mains et s'est mise à pleurer, sans un mot.

Don Rainaldo, pendant un instant, parut continuer de s'intéresser au jeu du soleil dans les arbres du verger. Puis, il ramena son regard vers Isabelle en demandant :

– Avez-vous continué vos études musicales, ma cousine ?

– Hélas ! bien peu... Je joue d'instinct, sans presque avoir pris de leçons... Mais je me réjouis à la pensée d'entendre quelquefois votre piano !

– Il faudra venir l'entendre de plus près, puisque cela vous est agréable. Et si vous désirez quelques conseils, je serai heureux de vous les donner. Car il est excessivement regrettable de n'avoir pas cultivé les dons très rares que j'avais cru découvrir chez vous, quand je vous écoutais jouer, il y a six ans.

– Oui, oh ! oui, bien regrettable, puisque j'aurais ainsi aujourd'hui un moyen de gagner ma vie !

– Gagner votre vie ?... Ah ! en effet, à cause de cette femme, vous êtes pour le moment dans une situation difficile...

Puis un sourire entrouvrit un instant les lèvres de Rainaldo avant qu'il ajoutât :

– Cela ne durera pas, sans doute... Fiez-vous à moi pour que cela dure peu de temps, ma cousine Isabelle.

Quelques minutes plus tard, M. de Villaferda rentrait chez lui par la cour et Anne reprenait son ouvrage en déclarant avec satisfaction :

– Il a été fort bien, notre cousin... vraiment très bien.

– Oui, dit laconiquement Isabelle.

Elle se baissa pour ramasser un objet de lingerie tombé à terre et ajouta :

– Le soleil baisse. Je vais faire un peu de jardinage.

– Ne te fatigue pas, mon enfant. Marceline doit venir y travailler demain.

– Je ne suis pas fatiguée, petite tante... Et puis, vous avez entendu don Rainaldo ? Il va nous faire rendre, d'ici peu, ce dont nous a frustrés la louve.

Elle riait, avec une gaieté un peu nerveuse.

Anne secoua la tête :

– Je crains que sa bonne volonté ne se heurte à l'impossible. Cette femme, si elle est coupable, a dû prendre ses précautions.

– Et moi, je crois don Rainaldo très capable de réussir là où d'autres échoueraient. Outre sa fortune et l'influence que lui donne sa situation, il doit avoir une volonté implacable... oui, une volonté qui serait terrible si elle se tournait vers le mal.

– Peut-être pas à ce point, Isabelle !

La jeune fille, à son tour, hocha la tête. Puis, elle murmura pensivement :

– Après tout, je le connais bien peu.

Quand son ouvrage fut rangé, Isabelle gagna le verger. Entre les arbres assez clairsemés s'étendaient les carrés de légumes. Isabelle se mit à sarcler l'un d'eux, avec des gestes machinaux. En esprit, elle n'était pas dans ce jardin, mais là-bas, au seuil du salon, en face du comte de Villaferda. Elle revoyait les yeux foncés dont l'altière fierté se changeait en ardente douceur,

elle entendait la voix légèrement changée qui disait : « Vous ne devez pas être de celles qui oublient. »

Et lui non plus, il n'oubliait pas. Il s'émouvait encore au souvenir de la jeune épouse tragiquement disparue.

Comme un trait de flamme, une pensée surgit dans l'esprit d'Isabelle. Si Claudia avait dit vrai, il existait à Paris une femme près de qui don Rainaldo oubliait Enriqueta – peut-être depuis longtemps.

La sarclette s'échappa des mains contractées de la jeune fille. Une insupportable souffrance, pendant quelques secondes, la serra au cœur et ses tempes se mouillèrent d'un peu de sueur.

En ce cas, que venait-il faire ici ? Pourquoi, après six années, reparaisait-il en ayant l'air de rechercher en ces lieux, et près de celles qui avaient connu Enriqueta, le souvenir de la petite morte ?

Mais, après tout, Claudia avait peut-être parlé faussement. Le mensonge ne lui coûtait guère, et

elle devait en vouloir à don Rainaldo de l'attitude offensante qu'il gardait à son égard.

Et puis, enfin, il pouvait conserver un souvenir attendri à la jeune femme près de laquelle il avait vécu si peu de temps, tout en donnant son affection à une autre. C'était humain, c'était naturel... et on ne pouvait lui demander d'avoir le cœur romanesquement fidèle, ardent et exclusif, qui battait dans la poitrine d'une Isabelle Fauveclare.

« Oui, moi, je serais fidèle même à un souvenir ! » songeait-elle passionnément.

Elle se baissa pour ramasser la sarclette et reprit son travail. Mais son âme restait alourdie d'une angoisse indéfinissable et la claire fin de jour se couvrait, pour elle, d'une ombre mélancolique.

Ce soir-là, don Rainaldo joua la *Sonate pathétique*. Dans leur salon obscur, Anne, Aubert et Isabelle écoutaient la pensée du maître rendue par le musicien avec tant de profonde compréhension. Isabelle s'était enfouie dans une vieille bergère et restait immobile, la tête penchée

sur sa main. Quand le piano se tut, Anne dit avec émotion :

– Quel parfait artiste !

– En effet, répliqua laconiquement Aubert.

Au bout d'un instant, Anne, n'entendant pas sa nièce, demanda :

– Es-tu là, Isabelle ?

– Oui, ma tante.

La voix était un peu sourde.

– Que dis-tu de cette sonate, ainsi jouée ?

– Je dis... que c'est très beau.

Cette réponse laconique surprit un peu Anne, venant de l'enthousiaste Isabelle qui, autrefois, écoutait avec tant d'avidité le piano de don Rainaldo. Dans l'ombre que la nuit répandait à travers le salon, elle ne voyait pas le jeune visage pâli sur lequel glissaient des larmes, ni les mains qui se froissaient nerveusement sur la vieille robe de toile. Elle n'entendait pas les battements plus forts du cœur lourd d'une trop violente émotion,

si violente qu'elle faisait presque défaillir
l'énergique Isabelle.

III

M^{lles} Fauveclare revirent M. de Villaferda le dimanche suivant, à la sortie de la messe dite à la petite chapelle des bois. Aubert se trouvait présent. Don Rainaldo salua ses cousines, tendit au jeune Fauveclare une main qui fut effleurée avec un visible effort ; puis, ayant échangé quelques mots avec Anne, il lui offrit de la ramener aux Eaux Vertes, ainsi qu'Isabelle, dans la voiture légère dont le nègre maintenait avec peine les chevaux pleins de sang.

— Mon cousin pourra prendre la place de José, qui reviendra à pied, ajouta-t-il en se tournant à demi vers Aubert.

Mais tante et neveux déclinèrent l'invitation. Ils devaient, disaient-ils, s'arrêter à la maison forestière.

Don Rainaldo n'insista pas et prit congé, après un dernier regard sur Isabelle dont les yeux

avaient de si chauds reflets d'or, ce matin, dans l'ombre d'une grande capeline de paille noire retrouvée au fond d'une caisse et remise à neuf du mieux possible.

Anne seule prononça quelques mots pendant le trajet de la chapelle à la maison forestière. Aubert s'absorbait dans une songerie farouche. Isabelle semblait suivre une vision intérieure. Géronin et sa fille, qui les accompagnaient, parlaient des améliorations dont M. de Villaferda s'était entretenu avec Lefrennais, son régisseur, au sujet de ses propriétés de la Comté.

– M. le comte a l'air de s'y intéresser beaucoup plus cette année, ajouta Géronin.

– Tant mieux pour ceux qui y vivent, fit observer Anne. Avec sa fortune, don Rainaldo peut faire tant de bien !

– Il sait être généreux, dit Marceline. Nous en avons la preuve personnellement pour la pauvre Inès. Mon pauvre père a essayé l'autre jour de lui dire qu'il nous rétribuait trop largement, mais il l'a interrompu en déclarant qu'il n'entendrait rien à ce sujet.

Géronin eut un petit hochement de tête.

– Et je n’ai pas osé insister... Non, mademoiselle Anne, on n’ose pas, avec l’air qu’il a, M. le comte, même quand il est content de quelqu’un.

– Et Inès, ne dit-elle toujours rien de sa visite à don Rainaldo ? demanda Anne.

– Rien, mademoiselle, répondit Marceline. Quand elle est rentrée, elle paraissait très agitée, comme je vous l’ai appris. Depuis, elle n’a pas recouvré tout son calme et elle reste plus longtemps près de la croix du lac. Il n’est pas étonnant, d’ailleurs, que la vue de M. de Villaferda ait ravivé chez elle le triste souvenir.

– En effet, pauvre femme !

À la maison forestière, Anne et Isabelle burent une tasse de lait, comme elles en avaient coutume chaque dimanche en revenant de la messe. Peu après apparut Inès, qui s’attardait toujours à l’église après l’office. Sa maigreur était devenue effrayante. Dans les orbites creuses, les yeux, presque toujours, restaient mornes et las. Elle

souhaita le bonjour à M^{lles} Fauveclare et à Aubert, puis resta complètement silencieuse jusqu'au moment où tous trois se levèrent pour partir. Alors, elle prit le bras d'Aubert et, entraînant le jeune homme un peu à l'écart, lui dit d'un ton de mystère :

– J'ai demandé à Dieu de ramener sur terre Enriqueta.

Aubert la regarda avec compassion :

– Ma bonne Inès, votre petite Enriqueta est au ciel. Cela vaut mieux pour elle.

Mais l'Espagnole secoua la tête.

– Il faut qu'elle revienne, pour punir celle qui l'a tuée. Il faut... il faut...

Une lueur violente s'allumait dans les prunelles sombres. Puis Inès lâcha le bras du jeune Fauveclare et rentra dans sa chambre.

Pendant le trajet de retour, Aubert raconta cet incident à sa tante et à sa sœur. Évidemment, la réapparition de don Rainaldo avait ramené chez l'Espagnole l'idée fixe d'autrefois.

– Il avait bien besoin de venir troubler l'esprit

de cette pauvre femme ! ajouta âprement le jeune homme. Qu'est-ce qui lui a pris, après avoir oublié les Eaux Vertes pendant des années, d'arriver ici presque à l'improviste ?

Anne fit observer :

– Don Rainaldo ne peut pourtant se priver de venir dans sa propriété pour épargner une émotion à Inès. Ce serait trop demander à un homme qui s'est, après tout, montré vraiment bon pour la pauvre créature.

Aubert grommela quelques mots indistincts. Isabelle dit pensivement :

– Je suis comme Aubert, je me demande pourquoi M. de Villaferda est venu. Il ne m'avait rien dit de ce projet, à Paris, et il ne nous a donné l'autre jour aucun motif de son séjour ici.

– Un caprice ! dit sarcastiquement Aubert.

– Un caprice, répéta Isabelle, dont les yeux rêvaient un peu à l'ombre de la capeline noire.

Don Rainaldo vint le lendemain chez les Fauveclare. Cette fois, il ne se présentait pas en

visiteur cérémonieux, comme il le dit en souriant. Anne, qui était seule, le reçut dans le salon et, sur sa demande, continua de travailler pendant leur causerie, car il voulait, déclara-t-il, qu'elle l'accueillît en parent et non en étranger.

Au cours de cet entretien, M. de Villaferda se montra si discret et habile questionneur que M^{lle} Fauveclare, presque inconsciemment, lui dit ses inquiétudes pour la santé d'Aubert, pour l'avenir d'Isabelle, pour leur existence matérielle à tous. Quelque courageuse qu'elle fût, Anne éprouvait le secret besoin, dans le désarroi moral produit par les événements qui avaient suivi la mort de Melchior, de s'appuyer sur une force supérieure à la sienne, de trouver un conseil ferme et désintéressé. Or, elle voyait l'intérêt sur la physionomie de son interlocuteur, un intérêt qui devenait plus vif dès qu'il était question d'Isabelle. Anne dit avec émotion combien le courage, l'énergie souriante de sa nièce lui étaient précieux. Elle dit aussi de quelle bonté, de quel délicat dévouement était capable ce cœur si chaud, qui reconfortait les affligés, les âmes inquiètes ou douloureuses.

– Mais elle est vive et franche, ajouta M^{lle} Fauveclare avec un sourire nuancé d’amertume. Or, il se trouve des gens pour la blâmer de ces qualités, qu’elle maintient cependant presque toujours dans les limites de la charité.

– Ces gens-là lui préfèrent sans doute M^{me} Claudia Fauveclare ? dit ironiquement Rainaldo.

– C’est, en effet, cela.

– Grand bien leur fasse !

Sur ces mots, M. de Villaferda se leva, car Isabelle apparaissait dans la cour, venant du jardin. Elle avait sa vieille robe de toile bien propre, mais déteinte, des chaussures de toile aux pieds, les mains un peu terreuses, des mèches folles de ses cheveux tombant sur son front. À la vue du visiteur, elle rougit, puis aussitôt se mit à rire pour cacher l’émotion qui faisait battre plus vite son cœur.

– Don Rainaldo, vous me surprenez en tenue de travail ! Tant pis ! Je ne vous donne pas la main, car elle a besoin d’être lavée auparavant.

– Si, donnez-la-moi quand même.

Mais Isabelle, bondissant comme une jeune gazelle, disparut dans la pièce voisine. Anne dit avec un sourire indulgent :

– Elle a gardé quelques vivacités enfantines, notre Isabelle !

– Il ne faut pas le lui reprocher.

Puis M. de Villaferda devint presque silencieux, ne répondant que par monosyllabes à quelques mots d'Anne sur ses voyages, jusqu'au moment où reparut Isabelle, recoiffée, ayant changé de robe, de chaussures, et qui tendit à son cousin une jolie petite main brunie où ne se voyait plus trace de terre.

– Je crois que vous travaillez trop, ma cousine, dit-il en enveloppant d'un long coup d'œil le charmant visage sur lequel se discernaient des marques de fatigue.

Elle secoua la tête :

– Il le faut bien ! Tante Anne se donne autant de mal que moi... Et Donatienne, pauvre vieille ! La force chez elle n'est plus à la hauteur du courage.

– Marceline vous aide, je crois ?

– Oui, mais elle n'est pas bien portante... Ah ! don Rainaldo, j'ai pensé, depuis l'autre jour, à ce que vous m'avez dit et j'ai amèrement regretté de n'avoir pu utiliser ce don de la musique que vous aviez reconnu en moi !

– Voulez-vous me jouer quelque chose ?...

Une sonate de Mozart... J'aimerais à vous entendre.

– Si cela peut vous faire plaisir...

Isabelle s'assit devant le vieux piano et posa ses doigts sur les touches jaunies. L'instrument ne valait plus rien ; la technique manquait à ce jeu, où Rainaldo découvrait, comme autrefois, une rare intuition musicale et, plus qu'autrefois, un sentiment profond, une vie palpitante.

– Avec quelques leçons, vous serez une des plus excellentes musiciennes que l'on puisse désirer.

Ce jugement tomba de ses lèvres quand Isabelle, la sonate terminée, se détourna en l'interrogeant d'un regard où demeurait encore la

flamme de l'émotion qui l'étreignait chaque fois que son âme vibrait avec l'œuvre interprétée.

– Des leçons !... Hélas ! je ne puis en espérer jamais ! dit-elle tristement.

– Je vous en donnerais volontiers quelques-unes.

– Oh ! don Rainaldo... vous !

Elle le regardait avec une surprise amusée.

– Vous... vous ennuyant à faire le professeur !

– Je ne m'ennuierais pas du tout... Tenez, je vais commencer en vous donnant quelques conseils pour cette sonate. Rejouez-la...

Il s'approchait du piano. Debout, il suivit le jeu d'Isabelle, en l'interrompant pour lui indiquer une nuance, pour lui faire reprendre un passage. Puis, il s'assit près d'elle pour jouer lui-même les phrases musicales dont il voulait qu'elle pénétrât tout le sens.

Anne avait machinalement laissé tomber son ouvrage sur ses genoux et regardait le groupe disparate formé par sa nièce et Rainaldo. Disparate en ce sens que la mise presque pauvre

d'Isabelle, ses petites mains effilées, délicates, mais brunies, gercées par le travail formaient un frappant contraste avec la tenue de campagne discrètement élégante de Rainaldo, avec les mains fines et blanches qui, sur le clavier, frôlaient sans cesse les doigts de la jeune fille. Mais les deux visages rapprochés présentaient au regard une synthèse presque parfaite de la beauté humaine. Celui d'Isabelle, de profil, offrait une blancheur palpitante, une bouche qui frémissait longuement, des cils d'or foncé un peu tremblants sur les yeux fréquemment levés vers le professeur improvisé. Rainaldo avait un regard ardent qui donnait une singulière expression de vie à sa physionomie si souvent semblable à un beau marbre. Constamment, il le ramenait sur Isabelle, tandis que sa voix, avec des inflexions chaudes, étrangement charmeuses sur cette bouche hautaine, comme l'était le rare sourire, dirigeait le jeu de la jeune musicienne.

Peu à peu, un malaise, un effroi, gagnaient Anne. Elle cherchait un moyen d'interrompre cette leçon, d'écarter le trop dangereux professeur. Ce froid Villaferda... comme il

pouvait se transformer ! La beauté d'Isabelle l'intéressait... Mais elle, il ne fallait pas qu'elle se prît, pauvre enfant, à la séduction indéniable de ce cousin trop haut placé pour elle !

Un pas glissait sur le pavé de la cour. Marceline apparut, un panier à la main. Elle salua silencieusement M^{lle} Fauveclave et s'arrêta près du seuil. Longuement, elle considéra les musiciens, les deux têtes rapprochées, l'une aux cheveux d'un chaud blond doré, l'autre coiffée de ces tresses soyeuses qui avaient les teintes somptueuses des feuillages d'automne. Puis, elle regarda Anne et ce fut l'échange muet d'une même pensée, d'une même angoisse.

Quelques minutes plus tard, la leçon était terminée. Don Rainaldo redit à Isabelle sa certitude du succès, si elle voulait continuer d'étudier sous sa direction. Elle répondit avec un sourire ému qu'elle lui serait toujours reconnaissante du moindre de ses conseils. Anne adressa un merci contraint à M. de Villaferda, qui prit congé avec cette courtoise amabilité dont il usait à l'égard de ses cousines pauvres.

– Tante Anne, il est un incomparable professeur !

Isabelle, les joues un peu empourprées, tournait vers sa tante des yeux où se discernait une sorte de fièvre.

– C’est possible... mais, très probablement, il se laisserait vite de ce qui n’est pour lui qu’une fantaisie. Du reste, il serait assez délicat de notre part d’accepter qu’il se donne cette peine, car nous ne pourrions rien lui rendre en échange.

– Il est notre parent, dit Isabelle.

Sa voix s’altérait un peu, les couleurs de ses joues s’effaçaient tout à coup.

– Très éloigné... Puis il y a cette différence de situation, si grande, qui nous commande plus de discrétion encore.

– Il faudra refuser, alors ? Ce sera difficile... Je ne sais pas comment...

La voix changée se tut, pendant quelques secondes. Puis elle reprit, nerveusement :

– J’ai laissé ma chambre en désordre, là-haut, car je me suis hâtée pour me rhabiller. Il faut que

j'aille ranger cela.

Isabelle sortit avec une sorte de précipitation. Presque au même instant parut Marceline, qui revenait de la cuisine où elle avait remis à Donatienne le contenu de son panier : du beurre et des œufs.

– M^{lle} Isabelle n'est pas là ? demanda-t-elle.

– Non, elle vient de remonter dans sa chambre... Marceline, pourquoi m'avez-vous regardée comme cela tout à l'heure ?

– Mademoiselle Anne, j'ai vu du danger pour la pauvre petite... Vous aussi, n'est-ce pas ?

– Moi aussi.

– Sa beauté plaît à don Rainaldo.

– Pourtant, vous ne pensez pas qu'il soit venu pour elle ?

– Qui sait ?

– Alors, il aurait l'intention de la demander en mariage ?

– Peut-être pas... Mademoiselle, il y a des hommes qui sont honnêtes sur certains points et

qui ne se font pas scrupule de prendre le cœur d'une jeune fille, par caprice.

– J'espère que don Rainaldo en est incapable ! dit Anne d'un ton de protestation.

– Je veux l'espérer aussi... Mais d'après le régisseur, qui a parlé de cela tout dernièrement à mon père, M. de Villaferda mène une existence de viveur.

– Lui !... Moi qui le croyais, au contraire, si différent de son père sur ce point-là ! Vous augmentez mon inquiétude, Marceline ! Voyez-vous ma pauvre Isabelle s'éprenant de lui ? Avec un cœur tel que le sien, on n'aime pas à demi. Vraiment, il ne manquerait plus que cela à nos épreuves !

– Il faudrait qu'elle ne le vît plus ! dit Marceline, soucieusement. Et vous êtes attachés ici... Peut-être le mieux serait-il d'exposer vos craintes à don Rainaldo, en faisant appel à son honneur...

– Et s'il suppose que je fais cette démarche pour l'inciter à demander la main de ma nièce ?

– Que voulez-vous, mademoiselle, mieux vaut cela que de risquer un tel chagrin pour M^{lle} Isabelle !

– Oui, vous avez raison... Mais ce sera très dur, Marceline...

Anne, accablée, croisait fiévreusement ses mains amaigries. Marceline la regardait avec affectueuse compassion. Elle dit, après un moment de silence :

– J’ai appris hier que les Guerchaux sont arrivés à Favigny.

– Ah ! Qui avaient-ils chargé de faire préparer leur maison ? Car, autrefois, nous nous occupions de la résidence d’été de nos cousins de Paris.

– M^{me} Fauveclare.

– Je m’en doutais, dit Anne avec un amer pli des lèvres. Naturellement, c’est contre nous qu’ils ont pris parti. Claudia a su, pendant ses séjours parisiens, s’attirer l’amitié de ces snobs vaniteux.

– Ces dames, et surtout M^{lle} Eugénie, font plus que jamais des embarras de toilette. Pourtant, on prétend qu’ils sont ruinés, que les créanciers les

poursuivent, qu'ils cherchent des prêteurs bénévoles. Sans doute, espèrent-ils que M^{me} Fauveclare pourrait être l'un de ceux-là.

– Je crois qu'ils en seront pour leur espoir, à moins, toutefois, qu'elle n'y ait quelque intérêt.

– On dit aussi, à Favigny, que Paca, la femme du gardien des Belles Colonnes, est malade. M^{me} Fauveclare a pris chez elle la petite fille pour soulager la mère. Celle-ci aurait le cerveau dérangé, d'après ce que prétend son mari.

– Elle avait une mine sombre, un air étrange... Canzalès, qui paraît une sorte de brute, l'a peut-être rendue malheureuse.

Pendant un moment, les deux femmes restèrent silencieuses, reprises par leurs pensées inquiètes. Puis, Anne dit tout bas, avec un accent d'angoisse :

– Marceline, je me demande... ah ! je me demande s'il n'est pas déjà trop tard pour préserver le cœur d'Isabelle ?

Puis, quand Marceline fut partie, Anne se remémora le curieux couple que formaient

Estevan Canzalès et Paca, les gardiens espagnols des Belles Colonnes. Ils avaient une fille, Carmen, et un fils plus jeune, Eusebio. Si le garçon était l'objet de soins attentifs, Carmen recevait plus de coups que de caresses. Et souvent, quand elle habitait encore à Favigny, Anne l'avait entendue pleurer. Pourquoi cette différence de traitement ? La tante d'Isabelle ne se l'expliquait pas...

Puis, sa pensée revint à Isabelle et elle murmura de nouveau :

« N'est-il pas trop tard pour préserver son cœur ? »

IV

Deux jours avaient passé – deux jours d’incertitudes et de tourments pour Anne Fauveclare.

Tantôt elle était décidée à faire appel aux sentiments d’honneur de don Rainaldo, tantôt elle n’osait plus affronter l’interprétation qu’il pouvait donner à cette démarche. De plus, ce que lui avait rapporté Marceline sur son existence bouleversait profondément l’opinion qu’elle s’était faite à son sujet. M. de Villaferda devenait pour elle, la pure et pieuse Anne, un être inquiétant, lointain, de plus en plus énigmatique. Elle se reprochait de lui avoir donné sa confiance, en lui racontant ses épreuves, ses anxiétés, surtout en lui parlant d’Isabelle. Quelle légèreté de sa part ! Devait-elle, parce que ce jeune Villaferda semblait sérieux, en conclure qu’il l’était réellement ?... Les pires démons, parfois,

se cachent sous de vertueuses, de nobles apparences.

Secrètement, Anne étudiait sa nièce. Isabelle, à certains moments, montrait un entrain nerveux ; puis elle devenait taciturne, cherchait à s'isoler pendant quelques instants. Un cerne bleuâtre se formait sous ses yeux qui se voilaient de langueur. Elle n'avait plus touché son piano depuis la leçon de don Rainaldo. Mais ces deux soirs, pendant qu'il jouait chez lui, elle s'était assise sur la marche du seuil pour mieux entendre les sons qui traversaient la cour et apportaient au cœur troublé de la jeune fille, à l'esprit anxieux d'Anne, à l'âme jalouse, orgueilleuse, tourmentée d'Aubert, l'enchantement des phrases musicales d'une douceur caressante, ou d'autres chargées de passion, parfois âpres et farouches, et qui semblaient contenir toute une vie profonde, ardente, douloureuse.

– On pourrait croire que cet homme a beaucoup souffert en l'entendant jouer ainsi, avait dit Aubert, la veille, quand le piano de Rainaldo s'était tu.

Cette phrase, Isabelle se la répétait, en bêchant machinalement un coin de jardin. Elle avait eu la même pensée, hier, tandis qu'elle écoutait jouer M. de Villaferda. Mais vraiment, rien n'autorisait à supposer que la mort d'Enriqueta eût été pour lui une de ces douleurs profondes qui laissent leur trace dans toute une existence... Non, certainement... Et puis, il devait avoir un cœur calme et froid, ce don Rainaldo...

Les doigts d'Isabelle s'immobilisèrent autour du manche de la bêche. La jeune fille revoyait deux yeux sombres où la plus ardente vie s'était dévoilée, tandis que Rainaldo conseillait sa jeune cousine, devant le vieux piano des Fauveclare... des yeux dont le souvenir la poursuivait, la hantait comme un enivrant mystère.

Le bruit d'un pas léger, dans le verger voisin, vint faire tressaillir Isabelle. En levant la tête, elle vit à une courte distance M. de Villaferda.

– Ma petite cousine, quel mal vous vous donnez !

Il s'avançait, les lèvres détendues en un sourire d'une douceur attendrie.

– ... Il va falloir que nous changions cela, Isabelle.

D'un geste prompt, il enlevait la bêche des mains d'Isabelle, surprise, et la jetait au loin. Puis il prit ces deux mains brûlantes, en attachant son regard sur le visage empourpré par la chaleur et qui, maintenant, frémissait d'une émotion violente.

– Vous ai-je fait peur, en arrivant ainsi intempestivement ?

Elle répondit par un signe négatif, car les mots venaient difficilement à ses lèvres. Don Rainaldo avait le même regard que l'autre jour, avec plus de douceur. Un regard qui jetait sur elle une joie enivrée, sous laquelle défaillait presque son cœur.

– Isabelle, vous êtes admirablement courageuse. Mais ce travail n'est pas fait pour vous. Tout à l'heure, j'en parlerai avec votre tante.

Elle eut un vif mouvement et sa jeune tête se redressa avec fierté.

– Ne dites rien de cela à ma tante, je vous

prie ! Elle se tourmente assez déjà à mon sujet ! Ce travail, ou un autre du même genre, est indispensable. Au reste, il ne m'est pas si dur que vous pouvez le croire. Et chaque jour, je remercie Dieu d'avoir permis qu'au milieu de nos épreuves, nous restions si unis ; nous nous aimons tant, la chère tante Anne, Aubert et moi.

Elle sentit les mains qui tenaient les siennes trembler légèrement. Une ombre douloureuse parut couvrir le regard de Rainaldo ; les lèvres à la vive teinte de pourpre se contractèrent, pendant quelques secondes. M. de Villaferda dit avec un accent de sourde amertume :

– Oui, vous avez raison, c'est une grâce précieuse, cela. Beaucoup ne l'ont pas reçue... beaucoup dont on dit : « Ce sont les heureux du monde. Ils ont tout. Que peuvent-ils désirer encore ? »

Isabelle murmura :

– Oh ! don Rainaldo, est-ce que... est-ce que je vous ai fait de la peine, en disant cela ?

– Une seule chose pourrait me faire de la

peine, venant de vous, Isabelle. Vous saurez bientôt ce qu'elle est.

Les beaux yeux, où la lumière du couchant mettait de vives étincelles, se baissèrent, éblouis. Qui donc avait dit que don Rainaldo était une âme froide, incapable d'un sentiment profond ou violent ? Ah ! c'était elle-même qui l'avait pensé un moment. Mais jamais, jamais elle ne le penserait plus après avoir vu cette lueur de souffrance, un instant auparavant, dans son regard, et maintenant, cette flamme...

De nouveau, un pas approchait. Anne, de la fenêtre du salon, avait aperçu M. de Villaferda se dirigeant vers le verger. En ce cas, il allait apercevoir Isabelle, et peut-être lui adresserait-il la parole. Aussitôt, laissant là son ouvrage, M^{lle} Fauveclare avait pris, elle aussi, la direction du jardin. Et maintenant, elle s'avancait, le cœur serré par l'angoisse, les yeux attachés sur ces mains qui s'étreignaient, sur ces visages où la passion mettait son ardent reflet.

– Ma cousine Anne vient voir si le loup n'a pas enlevé son cher agneau, dit M. de Villaferda.

Il avait un sourire amusé, un peu ironique, en regardant Anne, sans aucune nuance de contrariété. Ses mains laissèrent retomber celles d'Isabelle, tandis qu'il ajoutait :

– Aurez-vous un petit moment à me donner, ma cousine ? Nous avons à parler de choses sérieuses.

– Mais oui... quand vous voudrez... Moi aussi...

– Maintenant, si vous le permettez ? Chez moi, nous ne serons pas dérangés.

Elle acquiesça, d'un geste machinal. Ils s'éloignèrent dans une des étroites allées. Aucun mot ne fut prononcé entre eux jusqu'à ce qu'ils eussent franchi le seuil du salon de Rainaldo.

Alors, M. de Villaferda se tourna vers Anne et prit sa main un peu fiévreuse.

– Pourquoi ne me l'avez-vous pas tendue, tout à l'heure ? Avez-vous pensé que je ne méritais plus ce geste d'amitié ?

– Don Rainaldo... les apparences...

– Les apparences ? Je n'ai pas dit un mot que

vous eussiez pu me reprocher, si vous l'aviez entendu.

– Il n'y a pas que les mots...

– Il n'y a pas que les mots, répéta Rainaldo.

Et, après un court silence, il ajouta :

– C'est vrai. Mais vous ne me reprocherez rien, quand j'aurai parlé.

Il l'emmena vers un siège et s'assit près d'elle. Rien n'avait été changé dans l'aménagement de ce salon. Le divan de damas rouge était toujours là, avec ses coussins où avait reposé la petite tête brune d'Enriqueta, avant son étrange disparition.

– Ma cousine, j'aime Isabelle et je vous demande sa main.

Anne, pendant un moment, resta sans parole. Il y avait une surprise angoissée dans le regard que rencontrait celui de Rainaldo.

– Isabelle ?... Vous voulez épouser Isabelle ? Vous, don Rainaldo ?

Sa voix tremblait un peu et un reproche y passa, à ces derniers mots.

– Vous croyez que je n’en suis pas digne ?

La brève interrogation tombait des lèvres de Rainaldo, qui penchait vers Anne son visage redevenu froid et altier.

– On m’a dit...

– On vous a dit la vérité – du moins, ce qu’on en sait. Seul, je pourrais vous apprendre la raison qui m’engage dans cette voie. Il m’est impossible de le faire et il vous faudra, ma cousine, vous contenter de la parole d’honneur d’un Villaferda, qui vous affirme ceci : tout est rompu avec cette existence passée ; je suis à Isabelle, pour toujours... à Isabelle que j’ai aimée dès le premier moment où je l’ai revue, à Paris.

– Je ne veux pas douter de votre parole... mais enfin, ma petite Isabelle... Je ne voudrais pas qu’elle fût malheureuse...

Anne, dans son émotion, trouvait difficilement ses mots.

– Si vous ne pouvez avoir confiance en moi, il est, en effet, inutile d’aller plus loin.

La voix de Rainaldo avait repris son habituel

accent bref et froid.

– ... Mais sachez, Anne, qu'Isabelle seule peut enlever une âme à l'abîme où une autre l'a précipitée. Elle peut faire de moi ce que j'aurais toujours été si...

Il s'interrompt brusquement. Son visage eut une contraction fugitive et, dans ses yeux très sombres, M^{lle} Fauveclare vit passer l'ombre d'une souffrance profonde.

– ... Si vous me jugez indigne d'elle, si vous craignez pour elle, je n'insisterai pas. Dès demain, je partirai, et vous ne me reverrez plus. J'irai très loin, dans une de ces contrées encore sauvages, pour y mener une vie dure et périlleuse. Et je serai le dernier des Villaferda.

– Pourquoi ? balbutia Anne. Vous pouvez trouver une autre femme qui vous fasse oublier.

– Vous ignorez ce que c'est que l'amour, dans une âme comme la mienne.

Il y avait dans cette réplique un accent de violence qui acheva de bouleverser Anne.

– Don Rainaldo... je ne sais vraiment...

– Oui, je comprends, vous avez peur...

Une subite douceur, mêlée d'amertume, paraissait dans le regard de Rainaldo.

– ... Pauvre cousine Anne, c'est assez naturel. Vous ne pouvez voir au fond de mon cœur... Et pourtant, si vous vous doutiez quelle place souveraine y occuperait Isabelle !

Sa main prenait les doigts fiévreux d'Anne et les enserrait doucement.

– ... Votre pure et sincère Isabelle, qui saurait exorciser les démons d'orgueil et de vengeance. Anne, ne voulez-vous pas me croire quand je vous promets de la rendre heureuse ?

M^{lle} Fauveclare frissonnait de détresse. Que répondre ? Si, comme elle en était certaine, Isabelle aimait Rainaldo, y avait-il possibilité de refuser, devant les assurances de cet homme et sa hautaine loyauté ? Mais il disait vrai : elle avait peur... peur de ce qu'elle venait d'entrevoir chez lui de violent, de passionné. Une phrase de sa nièce lui revint en ce moment à l'esprit : « Il doit avoir une volonté qui serait terrible, si elle se

tournait vers le mal. » Quelle orientation suivrait cette énigmatique nature, sous l'influence d'Isabelle ? Mais ne serait-ce pas plutôt Isabelle qui subirait l'influence de Rainaldo ?

– Anne, il faut me croire !... il faut me croire !...

En jetant ces mots d'un ton vibrant, M. de Villaferda laissait retomber la main d'Anne et se levait. Il fit quelques pas à travers la pièce et s'arrêta au seuil de la porte vitrée.

– Don Rainaldo, je parlerai à ma nièce, dit M^{lle} Fauveclare avec effort.

– La voici qui revient du jardin. Parlez-lui maintenant.

Et Rainaldo appela :

– Isabelle, venez... Votre tante est ici.

– Non. J'aime mieux... tout à l'heure, quand nous serons seules... dit Anne.

Mais il ne parut pas l'entendre. Il regardait Isabelle qui s'avavançait, souple, légère, d'une grâce un peu sauvage dans sa rustique tenue de jardinière. La lumière pâlie du soleil à son déclin

avivait les teintes chaudes de la chevelure superbe, caressait d'un reflet rosé la palpitante blancheur du jeune visage que Rainaldo couvrait de son regard ardent.

M. de Villaferda s'écarta, sans mot dire, en invitant du geste Isabelle à entrer.

Anne s'était levée, très émue, anxieuse, et priant tout bas : « Seigneur, éclairez-moi ! »

Elle vint à Isabelle qui s'arrêtait, indécise, étreinte par le souvenir de la jeune femme qu'elle avait vue ici, pour la dernière fois.

– Mon enfant, don Rainaldo vient de m'adresser une demande qui te concerne... Il souhaite que tu deviennes sa femme.

Isabelle resta un moment immobile, avec l'air d'une personne qui ne comprend pas d'abord. Puis elle tressaillit et, tout d'une pièce, se tourna vers M. de Villaferda.

– Pourquoi voulez-vous cela ?

La question était lancée avec un accent presque violent.

– Parce que je vous aime, Isabelle.

– Enriqueta aussi, vous l’avez aimée ?

– Oui, mais non comme vous.

– Et vous l’avez oubliée ?

– Je n’oublie jamais ce que j’ai aimé, Isabelle. Mais Enriqueta, si charmante qu’elle fût, n’était pas de ces êtres qui peuvent laisser dans une existence d’homme – dans la mienne, du moins – une empreinte ineffaçable.

– Et l’autre ?

– L’autre ? Que voulez-vous dire ?

Il regardait avec surprise la figure tendue, très pâle, les yeux brillants d’une sorte de fièvre, la bouche crispée, tremblante.

– Oui, l’autre... que vous aimez aussi, paraît-il...

– Qui vous a dit ?...

D’un bond, il était près d’elle et lui prenait les mains, presque violemment.

– ... Qui vous a dit, Isabelle ?

– Claudia.

– Claudia ! Démon !

La colère, pendant quelques secondes, fulgura dans son regard. Puis, vers Anne, il tourna un visage bouleversé.

– Expliquez-lui... Mais non, je ne veux pas... Isabelle, il faut me croire sur parole, comme le fait votre tante. Si j'ai failli devant Dieu, par orgueil, par esprit de vengeance, pour d'autres motifs que je ne puis vous dire, j'ai du moins le droit d'affirmer que nul être au monde ne peut me reprocher un acte de déloyauté. J'ai le droit de vous dire : « Isabelle Fauveclare, croyez aveuglément, sans arrière-pensée, que depuis la mort d'Enriqueta, aucun amour digne de ce nom n'a précédé celui dont je vous fais l'offrande et qui, toute ma vie, vous appartiendra. »

Il tenait toujours ses mains pressées entre les siennes et la regardait gravement, passionnément. Les yeux d'Isabelle plongeaient dans ce regard, comme pour y chercher la vérité.

– Je vous crois, don Rainaldo, dit une voix frémissante mais décidée.

– Prends garde, enfant !... Réfléchis...

Mais Isabelle secoua doucement la tête. Sa figure altérée, anxieuse un instant auparavant, devenait calme et joyeuse.

– Non, petite tante, je ne réfléchis pas. J’ai confiance, voilà tout.

– Voilà tout ! murmura Rainaldo. Chère Isabelle !

Il se pencha et appuya longuement ses lèvres sur chacune des mains qui s’abandonnaient entre ses doigts.

– ... Vous me la donnerez bien vite, tante Anne ? La solitude du cœur au milieu du monde, parmi les faux plaisirs où l’on cherche l’oubli et un semblant de joie, vous ne savez pas ce que c’est, vous, Anne, dont l’âme déborde de tendresse, de charité, de sincère piété. Donnez-moi vite votre Isabelle pour que je ne sois plus seul.

Une note impérative se mêlait, sur les lèvres de Rainaldo, à l’accent de prière. Anne dit avec un faible sourire :

– Il faut cependant nous laisser le temps d’y penser... Puis votre mère n’est pas prévenue. Peut-être aura-t-elle des objections à vous faire...

– Quelles objections ?

La physionomie de Rainaldo s’assombrissait, comme chaque fois qu’il était question de dona Encarnacion.

– ... Je suis entièrement libre de mes actes et elle ne peut rien objecter contre ce mariage avec une femme de ma famille, digne en tous points de devenir comtesse de Villaferda.

– La situation... la fortune...

– Questions sans importance. Ne craignez rien, chère cousine Anne, ce n’est pas ma mère qui m’empêchera d’épouser Isabelle.

Une inflexion un peu âpre passa dans sa voix, à ces derniers mots.

– ... Et, en admettant que mon choix ne lui plaise qu’à moitié, elle n’en sera pas gênée, puisque je vivrai la plus grande partie de l’année en France avec ma femme, et qu’elle ne quitte plus l’Espagne.

– Vous entendez, ma tante, don Rainaldo ne m’emmènera pas trop loin de vous.

Isabelle dégageait ses mains, entourait d’un bras caressant le cou de M^{lle} Fauveclare.

– Tante Anne aura toujours sa place chez nous, dit M. de Villaferda. Et, naturellement, Aubert aussi.

– Aubert !... Oh ! qu’est-ce qu’il va dire ?

Une consternation se montrait sur la physionomie d’Isabelle.

– Ah ! oui, c’est vrai, qu’est-ce qu’il va dire ? répéta Rainaldo, ironiquement.

Isabelle demanda à brûle-pourpoint :

– Qu’y a-t-il donc eu entre vous, autrefois, pour qu’il vous ait gardé un tel ressentiment ?

– Il ne vous l’a jamais dit ?

– Non, il s’y est toujours refusé.

Rainaldo eut un mouvement d’épaules, un léger sourire de raillerie.

– Quel jeune orgueilleux ! Alors, je ne me crois pas le droit de vous l’apprendre. C’est

insignifiant, d'ailleurs. Mais des natures comme la sienne, comme la mienne, trop semblables sur certains points, sont faites pour se heurter.

– Lui en voulez-vous aussi, don Rainaldo ?

– Moi ? Non. Je n'ai pas de raison, du reste, puisqu'il fut l'offensé.

– L'offensé ? Que lui aviez-vous donc fait, à ce pauvre Aubert ?

– Charmante petite curieuse, vous êtes capable de me le faire dire un jour ! Mais songez que votre frère en serait fâché...

– Oui, oui, vous avez raison ! Je ne vous le demanderai plus... Mais je regrette tant qu'il y ait cela entre vous !

– Il changera peut-être, quand il verra sa sœur chérie très heureuse. En tout cas, ne vous tourmentez pas de l'effet que peut produire sur moi son attitude, Isabelle. Il est malade, il souffre, moralement et physiquement, ce qui lui donne droit à mon indulgence. Mais, surtout, il est votre frère, vous l'aimez ; donc, je supporterai pour l'amour de vous sa bizarrerie.

– Vous êtes bon ! dit-elle avec un sourire de tendre gratitude. Il faudra bien que j’arrive à en persuader Aubert !

Anne fit observer :

– Mon enfant, rentrons maintenant. Ton frère va se demander où nous sommes passées, car il savait que nous ne devions pas sortir aujourd’hui.

– Quand me permettrez-vous de revoir Isabelle, ma cousine ?

– Mais demain... Oui, venez demain... Pardonnez-moi... mais je ne peux me figurer encore que ma petite Isabelle soit fiancée !

– Demain, je lui mettrai au doigt un anneau qui sera le signe de sa prochaine servitude.

Rainaldo souriait en regardant la jeune fille, dont une vive teinte rose colorait le visage.

Il accompagna la tante et la nièce hors du salon, dans la cour, et là, prenant la main de sa fiancée, y mit un baiser.

– Merci, Isabelle, dit-il.

Dans ces deux mots, dans le regard qui les accompagnait, Isabelle sentit passer une joie passionnée, qui augmenta encore le mystérieux enivrement de son cœur.

V

Quand Anne et sa nièce entrèrent dans le salon de leur logis, elles virent Aubert debout à quelques pas du seuil, la main appuyée au dossier d'un siège. Dans son visage durci, les yeux brillaient de colère mal contenue. Dès l'apparition d'Isabelle, ils se posèrent sur elle... Et la jeune fille comprit aussitôt que son frère venait de voir le geste de Rainaldo.

Le cœur battant, elle s'approcha, un peu pâle à son tour.

– Cher Aubert, te doutes-tu de ce qui arrive à ta petite sœur ? Don Rainaldo la demande en mariage.

– Ah ! vraiment ?... Un beau mariage pour Isabelle Fauveclare, certes ! Tu seras une des reines de l'opulence, ma sœur, une des premières dames d'Espagne...

Les mots sortaient avec une âpreté sarcastique des lèvres crispées du jeune homme.

– ... Quant à une autre sorte de bonheur, je crois qu’il ne te le faut espérer. Le souvenir du prompt oubli dont fut enveloppée la mémoire de dona Enriqueta ne me semble pas très encourageant...

– Tais-toi ! Ne prononce pas contre lui des paroles injustes !

Isabelle se redressait, les yeux étincelants.

– ... Il n’a vécu avec elle que quelques semaines et, pendant ce temps, il l’a rendue heureuse, je l’ai su par elle-même. Elle me l’a dit, un jour, peu de temps avant sa mort. Après cela, il ne l’a pas oubliée. Mais il ne pouvait s’ensevelir avec ce souvenir. Seul, un grand, un très grand attachement est capable de produire cette persistance du regret.

– Et ce n’est pas ainsi qu’il l’aimait ?

– Ce n’est pas ainsi. Il vient de me le dire.

– La pauvre enfant ! Mieux vaut qu’elle soit morte !

Anne et Isabelle tressaillirent à cette exclamation douloureuse échappée des lèvres d'Aubert.

– Que dis-tu là ? s'écria Isabelle. Enriqueta vivante, don Rainaldo aurait continué de l'aimer.

– Qu'en sais-tu ?

Les lèvres entrouvertes par un ricanement sarcastique, Aubert regardait sa sœur.

– ... Oui, qu'en sais-tu ? Il y a peu d'êtres qui savent aimer fidèlement, jusqu'à la mort... et au-delà même de la mort.

Sa voix eut un brisement, puis redevint âpre et ironique.

– ... Mais il t'a juré naturellement, à toi, Isabelle que tu ne connaîtrais jamais l'oubli, que tu...

– Tais-toi ! répéta impérieusement Isabelle.

Elle se reculait un peu, en attachant sur son frère un regard douloureusement indigné...

– ... Ta haine l'emporte sur toute équité, Aubert. Quand M. de Villaferda s'est marié, il

avait à peine vingt ans et suivait les conseils de sa mère, en laquelle, sans doute, il croyait aveuglément. Dès qu'il fut éclairé sur l'injustice dont souffrait la pauvre Enriqueta, il y mit un terme et accueillit sa femme près de lui. En tout cela, il n'y a que loyauté de sa part, et rien ne t'autorise à des suspicions que, seul, t'inspire ton coupable ressentiment à son égard.

– Oui, tu le défends, naturellement ! Il a déjà pris ton cœur, ton âme, cet homme qui a reçu du ciel tous les dons du corps et de l'esprit. Que serons-nous, près de lui, pour toi ?... pour toi, notre Isabelle ?...

Les mots tombaient des lèvres blêmes avec un accent de violence farouche.

– Aubert !... Ah ! c'est de la jalousie, cela, s'écria Isabelle.

Des larmes venaient à ses yeux. Aubert fit quelques pas vers la porte. Puis, se détournant brusquement, il revint à sa sœur, lui mit ses bras autour du cou et attira contre lui le visage frémissant de chagrin.

– Pardonne-moi, mon Isabeau ! murmura une voix un peu rauque. Si tu penses être heureuse, épouse-le... Tu auras toujours l'affection de ta tante et de ton frère pour te consoler, si cela est nécessaire.

Puis, laissant retomber ses bras, il tourna les talons et quitta la pièce.

Dans sa robe de deuil, hâtivement faite pour les obsèques de M. Fauveclare, Isabelle apparut le lendemain très pâle et fatiguée aux yeux de son fiancé, quand il fut introduit par Donatienne.

Elle avait passé une nuit d'insomnie, pendant laquelle d'imprécises craintes étaient venues combattre la joie grisante dont son cœur débordait. Mais cette indéfinissable anxiété se dissipa subitement, dès qu'elle eut rencontré le regard de Rainaldo.

Aubert se trouvait là pour accueillir son futur beau-frère. Ni Anne ni Isabelle ne lui avaient rien dit à ce sujet. Il était venu de lui-même, quelque dur que fût ce devoir. Il se montrait correct, mais

restait taciturne, avec un air d'une passibilité que démentait une lueur échappée de son regard, quand il l'attachait sur M. de Villaferda.

Don Rainaldo avait apporté la bague de fiançailles, faite à Paris avant son départ. Cela prouvait qu'il était venu à Favigny déjà à peu près décidé à demander en mariage Isabelle.

Au doigt de la jeune fille étincelait maintenant une émeraude entourée de brillants. Rainaldo, ainsi qu'il l'expliqua, avait fait monter pour elle cette pierre, l'une des plus belles de la collection rare dont il était possesseur.

Il semblait à Isabelle qu'elle vivait dans un rêve depuis le moment où elle avait accepté la demande de M. de Villaferda. Un rêve tantôt enivrant, tantôt traversé d'angoisse. Maintenant, presque silencieuse, elle écoutait le comte parlant de quelques changements qu'il voulait apporter à son logis des Belles Colonnes, où il comptait venir chaque année avec sa femme.

– À moins que cela ne vous déplaie, Isabelle ? ajouta-t-il avec un sourire.

– Oui, vous pouvez penser que cela me déplaira beaucoup !

Un rire léger, frais, argentin, s'échappait des lèvres d'Isabelle.

– ... Être près de tante Anne et d'Aubert ! Et j'habiterai cette maison des Belles Colonnes qui, dès ma petite enfance, m'a semblé le plus merveilleux des palais !

– Je veux encore la rendre plus agréable pour vous. Elle a d'ailleurs été fort négligée, surtout depuis qu'Estevan Canzalès en est le gardien.

– Ah ! don Rainaldo, à propos de Canzalès, il faut que je vous demande quelque chose ! Ne pourriez-vous l'empêcher de brutaliser sa pauvre petite fille ? Il la bat, la traite durement, pauvre créature, toute chétive qu'elle soit ! Je me rappelle une scène odieuse.

« Un jour, je suivais les étroites allées du jardin où le soleil s'étendait à loisir, car les arbres n'avaient encore qu'une légère parure de feuilles nouvelles. Comme je longeais le mur séparant le jardin de la maison Fauveclare de celui des Belles

Colonnes, j'entendis une voix irritée qui appelait :

« – Carmen !

« Puis, il y eut un bruit de pas lourds, une supplication jetée en espagnol par une voix de femme :

« – Ne la frappe pas, Estevan !... Ce n'est pas sa faute, pas sa faute !

« Et puis, le son mat de coups frappant sur la chair et les gémissements étouffés d'une enfant.

« Je m'immobilisai, saisie d'indignation et de pitié.

« Estevan brutalisait donc sa petite fille ?...

« Mais les gémissements cessaient, les pas lourds s'éloignaient, tandis qu'une voix menaçante ordonnait :

« – Viens ici, Paca ! Je ne veux pas que tu t'occupes de cette vaurienne.

« – Toute frémissante d'émotion, je songeais : « Pauvre petite, si je pouvais aller à elle pour la consoler... » Et je me souvins tout à coup qu'à

quelques pas de là le mur, dégradé par les lierres, offrait la possibilité d'atteindre son faite. Sans réfléchir davantage, en deux bonds je fus à cet endroit, et, avec l'aide des traînes de feuillage, réussis à me hisser au-dessus du mur sans difficulté.

« Devant moi s'étendait un parterre négligé, dont une grande vasque de marbre occupait le centre. À quelques pas de là se tenait, debout, la petite Carmen. Elle croisait les mains sur sa poitrine, comme une personne qui cherche à comprimer des sanglots. À mi-voix, je l'appelai :

« – Carmen... petite Carmen...

« L'enfant tourna la tête, montrant un regard surpris, un peu effrayé.

« – Venez, Carmen... venez... que je vous parle.

« Après un instant d'hésitation, la petite fille s'approcha. Ses boucles tombaient en désordre autour de son visage crispé. Deux yeux noirs, sans larmes, deux yeux farouches se levèrent sur moi.

« – Vous avez été battue bien fort, ma pauvre mignonne ? lui demandai-je doucement.

« L'enfant, sans répondre, serra nerveusement les lèvres, en continuant d'attacher sur moi son regard sombre.

« – ... Qu'aviez-vous donc fait ?

« – Carmen desserra lentement les lèvres, pour répondre d'une voix un peu rauque :

« – J'avais empêché Eusebio de faire mal au chien. Il s'est plaint à papa, qui m'a cherchée pour me battre.

« – Il est méchant pour vous, votre frère ?

« – Oui.

« Sur cette laconique réponse, l'enfant recula de quelques pas, fit un vague petit salut et, tournant le dos, s'en alla dans la direction du logis.

– Pauvre petite fille ! dit Rainaldo, très ému de ce récit. Je n'ai aperçu que le fils d'Estevan pendant les quelques jours où j'ai habité les Belles Colonnes.

– Il paraît que sa femme est malade et qu’il a confié momentanément Carmen à M^{me} Fauveclare.

– À M^{me} Fauveclare ?

Rainaldo fronçait les sourcils.

– ... Je n’entends pas qu’il y ait désormais de rapports entre les gens à mon service et cette personne qui occupe, en dehors de toute justice, votre maison de famille. Demain, je descendrai à Favigny et Estevan recevra l’ordre de lui retirer sa fille.

– Mais il continuera de la battre ?

– Je le tancerai à ce sujet et il n’osera plus y revenir, dans la crainte que je ne l’apprenne. Car il sait bien que je ne pardonne pas l’insoumission à ma volonté... Et puisque nous parlions tout à l’heure de M^{me} Fauveclare, je lui ai fait savoir que l’ouverture sur le patio devrait désormais être complètement close, le privilège accordé à la descendance directe de notre ancêtre Fauveclare étant refusé à une étrangère.

Un éclair de satisfaction passa dans le regard

d'Aubert.

Isabelle dit joyeusement :

– Comme vous avez bien fait ! Elle va être furieuse, car elle devait aimer utiliser le patio, puisqu'elle nous avait interdit la pièce y donnant accès, la pièce dite des Chasses. Du reste, je pense que c'était toujours par-là qu'elle passait pour se rendre aux Belles Colonnes.

– Elle allait aux Belles Colonnes ? Pour quoi faire ?

– Dona Encarnacion, paraît-il, lui avait donné mission de surveiller les gardiens.

Le regard de Rainaldo s'anima d'une lueur d'orage.

– Vraiment ? J'ignorais cela. Il faudra que je fasse compliment à ma mère de la façon dont sa protégée a exercé cette surveillance.

Après un court silence, il ajouta, sur un ton de brève décision :

– Ces gens seront remplacés, car ils me déplaisent.

– Et à moi aussi ! dit spontanément Isabelle.

Puis, aussitôt, elle ajouta :

– Mais il ne faudrait cependant pas les mettre sur le pavé, don Rainaldo ?

– Ils seront employés à une autre besogne, mieux en rapport avec leurs aptitudes. Ce sont des gens nés sur mes terres et à qui, d’après nos traditions, je dois aide et protection en retour de leur stricte obéissance. Si la femme est malade, je la ferai soigner. Si l’enfant continue d’être malheureuse, je la retirerai à son père. Tels sont nos coutumes et notre pouvoir, à nous autres Villaferda.

– Ils sont bons quand le maître est généreux, dit Anne. Mais que deviennent-ils, pratiqués par un homme injuste ou tyrannique ?

– Toute médaille a son revers, ma chère cousine. Il paraît qu’il y eut peu de Villaferda mauvais sous ce rapport. J’espère continuer cette bonne tradition... et la charitable Isabelle m’y aidera, n’est-ce pas ?

Il regardait Isabelle et la vit pensive, avec un

petit sourire amusé au coin des lèvres.

– À quoi songez-vous ? demanda-t-il en se penchant vers elle.

Avec le même rire que tout à l’heure, nuancé d’émotion, elle répondit :

– Je me disais que je vivais le conte de Cendrillon. Moi, la pauvre Isabelle Fauveclare, épousant le comte de Villaferda... Oui, c’est vraiment un conte de fées que vous me faites vivre, don Rainaldo !

– Je souhaite qu’il en soit ainsi toute votre existence, dit Rainaldo avec un long regard d’amour sur le jeune visage rieur, dont les yeux s’éclairaient de bonheur.

VI

M. de Villaferda ne descendit pas seul le lendemain à Favigny. Il avait désiré qu'Anne et Isabelle l'accompagnassent, pour avoir leur avis sur l'aménagement de certaines parties du logis, entre autres de l'appartement réservé à la future comtesse. Anne devait en profiter pour annoncer aux personnes avec qui elle demeurait en relation les fiançailles de sa nièce, pendant que celle-ci passerait chez quelques fournisseurs afin d'envoyer des provisions à l'hôtel du Sapin d'Argent, dont l'hôtesse les ferait monter aux Eaux Vertes à la prochaine occasion. Car maintenant que M. de Villaferda allait dîner presque chaque soir chez les Fauveclare, le frugal ordinaire devait subir un changement.

Quand la voiture conduite par don Rainaldo s'arrêta devant les Belles Colonnes, le domestique nègre, José, n'eut qu'à pousser la

grand-porte qui était entrouverte. Il appela : « Estevan ! » et, ne recevant pas de réponse, ouvrit lui-même les deux larges vantaux. La voiture entra dans la cour et M. de Villaferda, sautant à terre, aida les deux dames à descendre.

– Comment Estevan laisse-t-il tout ainsi, quand il n’y est pas ? dit avec impatience don Rainaldo en montrant l’ouverture béante du logis principal.

Au même instant, de cette porte, surgit une petite créature échevelée, dont le visage semblait couvert de sang. Elle courut jusqu’au milieu de la cour, s’arrêta, jeta sur le comte et M^{lles} Fauveclare le regard affolé de ses grands yeux noirs...

– Carmen ! s’écria Isabelle en faisant un pas vers elle, les bras tendus.

Mais l’enfant, sans paraître la voir, bondit jusqu’à Rainaldo et l’entoura convulsivement de ses petits bras.

Au seuil du logis paraissait Estevan, une canne ferrée à la main. Son élan fut arrêté brusquement à la vue du groupe debout au milieu de la cour.

Sur le dur visage au rictus féroce, la stupéfaction, la terreur, l'angoisse, soudainement, se mêlaient...

Rainaldo se pencha vers l'enfant, écarta les cheveux noirs et vit sur le front une plaie dont le sang coulait, couvrant en partie le petit visage.

Alors, relevant la tête, il jeta un regard de colère sur l'homme figé au seuil du logis.

– Brute ! Un peu plus, tu la tuais... Je savais déjà que tu la maltraçais. Ceci comble la mesure. Je te l'enlève et la ferai élever loin de toi.

– Señor.. bégaya Estevan.

Son teint devenait d'une pâleur terreuse. Autour de la canne, la main contractée tremblait.

– ... Elle... elle est remplie de défauts... Je suis obligé... de la corriger...

Son regard, où passait une sorte d'affolement, allait de l'enfant toujours serrée contre M. de Villaferda au visage indigné du maître.

– Tais-toi !... Et va-t'en !

D'un impérieux signe de tête, don Rainaldo

désignait la demeure du gardien. Estevan, d'un pas lourd, se dirigea de ce côté.

Rainaldo, écartant doucement les bras de Carmen, se pencha de nouveau vers l'enfant qui respirait convulsivement.

– Viens, nous allons te soigner cela, ma pauvre petite... José, envoie un domestique à mon appartement. Qu'il apporte de l'eau et du linge... Venez, je vous prie, mes cousines.

Elles le suivirent dans la maison, à travers le vestibule pavé de mosaïques italiennes et décoré de marbre rose et vert, jusqu'à un salon où Rainaldo s'arrêta en disant :

– Allons, mon enfant, tu n'as plus rien à craindre.

Il quitta la main de la petite fille qu'il avait tenue jusque-là. Carmen, encore tremblante, levait sur lui un regard de pauvre animal qui, féroce ment traqué, a enfin trouvé un protecteur.

– ... Plus rien à craindre, enfant. Je m'occuperai de te faire élever par de braves gens, chez qui tu ne seras pas malheureuse.

– Comme cela saigne ! dit Isabelle avec émotion.

Elle appuya son mouchoir sur la plaie, en caressant de sa main libre les cheveux en désordre de l'enfant.

– ... Qu'avais-tu donc fait, ma pauvre Carmen, pour que ton père soit si en colère ?

Carmen dit avec un accent un peu rauque :

– J'étais sortie de chez M^{me} Fauveclare dans le patio. Eusebio m'a vue et il a appelé papa, qui m'avait défendu de quitter l'autre maison.

– Eusebio est son frère, expliqua Isabelle à l'adresse de Rainaldo. Et pourquoi désobéissais-tu à ton père, Carmen ?

Dans le regard de l'enfant passa une lueur farouche.

– Je ne peux pas rester chez cette dame ! Je la déteste !... Et puis, il fallait que je revoie cette maison-ci. Je l'aime...

– Quelle singulière petite figure ! murmura Rainaldo.

Un domestique entra, apportant une aiguière d'eau et des serviettes. Anne et Isabelle, faisant asseoir l'enfant, lavèrent son visage. Pendant ce temps, le domestique, sur les indications de Rainaldo, découpait en bandes une serviette de fine toile. Quand le pansement fut terminé, M. de Villaferda ordonna :

– Conduis cette enfant à l'office, Jaime, et fais-lui donner des biscuits et un peu de vin... Je vous demande quelques minutes, mes cousines, pour aller changer de vêtements...

Il montrait son gilet et son veston sur lesquels du sang avait coulé, quand la petite fille se serrait contre lui.

Le valet, prenant la main de Carmen, l'emmena vers la porte. Sur le seuil, l'enfant se détourna et jeta un long regard vers M. de Villaferda qui sortait par une autre porte.

– Il est bien heureux que don Rainaldo soit arrivé si à propos ! dit joyeusement Isabelle. Au moins, la pauvre petite n'aura plus à subir les mauvais traitements paternels... Tante, avez-vous remarqué la figure de cet homme, quand il a vu

son maître dans la cour ? Il avait l'air terrifié, réellement... M. de Villaferda doit se montrer donc bien sévère pour ses serviteurs ?... Mais, savez-vous à quoi je pense, chère tante ? Si nous lui demandions de nous confier cette enfant ? Elle me fait pitié, pauvre créature, et qui sait comment elle se trouverait, placée chez des étrangers ?

Anne acquiesça à cette idée de sa nièce, qui fut exposée à don Rainaldo dès qu'il reparut. Il répondit :

– Je n'y vois pas d'inconvénient, si cela vous est agréable. Il sera toujours temps de prendre une autre décision, au cas où cette enfant aurait une nature déplaisante ou difficile.

Ceci réglé, et les ordres donnés pour que Carmen fût prête à partir quand le comte et ses hôtes quitteraient les Belles Colonnes, Rainaldo s'occupa du principal motif qui l'avait amené ici. Le salon où ils se trouvaient en ce moment, grande pièce tendue d'une somptueuse tapisserie de Flandre, faisait partie de son appartement particulier, situé au rez-de-chaussée. À gauche, la chambre ; à droite, un très vaste cabinet de

travail, décoré, depuis le plafond à caissons peints et dorés jusqu'au sol de marbre couvert d'un tapis persan, de boiseries sculptées où, parmi les rinceaux et les figures emblématiques, se voyaient, répétés cent fois, le faucon des Fauveclare et la rose de Villaferda.

– Il y a ici une communication secrète avec l'appartement que je vous destine, dit Rainaldo.

Au cœur d'une des roses héraldiques, il appuya son doigt. Sans bruit, un pan de boiserie s'ouvrit, démasquant une petite pièce vide, presque obscure, car elle ne prenait de jour que par une étroite bande de verre placée très haut et donnant sur le cabinet de travail où elle se trouvait complètement dissimulée à la vue par la corniche sculptée terminant la boiserie.

Un étroit escalier de chêne, débouchant dans cette pièce, conduisait à une seconde porte secrète qu'ouvrit M. de Villaferda. Celle-ci donnait dans un salon du premier étage, tendu de soie de Chine et ouvrant, par deux larges fenêtres, sur une terrasse de marbre que soutenaient, au rez-de-chaussée, d'élégantes arcades. Ce salon, et

trois pièces qui suivaient, constituaient l'appartement de la future comtesse de Villaferda.

– Isabelle, vous allez me donner votre goût, demanda Rainaldo. Voici ce que je projette...

Mais Isabelle, en riant, déclara qu'elle était écrasée par tant de splendeurs et qu'elle s'en remettait entièrement à lui pour tous ces arrangements.

– Vous épousez une personne très rustique, don Rainaldo, une petite provinciale très inexpérimentée. Il faudra m'enseigner bien des choses. Ne craignez-vous pas que je sois inférieure à cette haute situation que je dois partager avec vous ?

Il y avait, maintenant, une ombre d'inquiétude dans le beau regard sincère levé sur M. de Villaferda.

Rainaldo saisit la main de la jeune fille et l'emmena devant un grand miroir de Venise encadré d'argent ciselé.

– Regardez-vous, Isabelle... regardez-vous.

Vous êtes une fille des Fauveclare, qui ont conservé intacte la noblesse de leur race. Dans votre pays comme dans le mien, il y a peu de grands seigneurs qui ne soient de petites gens près de nous, si l'on remonte un peu haut dans leurs origines. Vous êtes grande dame de naissance ; vous l'êtes par la noblesse de l'esprit, par le charme discret de votre beauté. Et j'ajoute, Isabelle, que cette inexpérience qui vous inquiète, cette ignorance du monde, me plaisent en vous beaucoup plus que vous ne pouvez le penser.

– En ce cas, je suis ravie d'être une moitié de sauvageonne, comme m'appelait gracieusement autrefois ma cousine Eugénie de Guerchoux ! dit gaiement Isabelle.

Mais une brûlante joie la pénétrait, sous la flamme jaillie des yeux qui la contemplaient longuement.

Après avoir, du haut de la terrasse, regardé le parterre que des jardiniers commençaient de remettre en état, Rainaldo, par le grand escalier de marbre blanc, conduisit la tante et la nièce au salon d'Armide où était préparée une collation.

Dès l'entrée, Isabelle remarqua :

– Tiens, il n'y a plus le panneau de tapisserie qui cachait Armide et Renaud, il y a six ans.

– Non, je l'ai fait enlever. C'était une idée de ma mère qui craignait les enchanteresses, même en peinture.

Le ton sardonique surprit Isabelle qui se détourna pour jeter un coup d'œil sur son fiancé. Il ne parut pas s'en apercevoir et ajouta, l'accent aussitôt changé :

– Chère Isabelle, je suis heureux de vous voir dans cette pièce qui a ma prédilection... Nous en ferons un lieu charmant, digne de celle qui en sera la souveraine.

Elle le remercia par un regard chargé de profonde émotion. D'un pas léger, qui semblait à peine toucher la mosaïque florentine sur laquelle étaient jetés d'anciens tapis d'Orient, la jeune fille s'avança jusqu'au seuil d'une des grandes portes de chêne, toutes deux ouvertes sur le patio ensoleillé.

Cette charmante petite cour, très négligée

depuis le dernier séjour de la comtesse, avait retrouvé déjà sa parure de fleurs, plus abondante, plus riche qu'autrefois. De suaves arômes s'en dégageaient, parfumant l'air doux et léger venu de la montagne.

– Ceci était pour nous le paradis défendu, depuis plusieurs années, dit Isabelle.

Elle passa le seuil et s'arrêta sous les arcades. En face, la belle grille ouvrée comme une dentelle était refermée sur les épaisses vitres closes de la salle des Chasses, la pièce ouvrant sur le patio. M^{me} Fauveclare n'avait pas tardé pour obtempérer à l'injonction de M. de Villaferda.

– Chère vieille maison ! murmura Isabelle.

Des larmes venaient à ses yeux. Rainaldo, qui l'avait suivie, mit une main sur son épaule et se pencha vers elle.

– J'espère vous la faire rendre, mon Isabelle.

Sur ses cheveux, elle sentit l'effleurement d'un baiser.

– ... Ne pleurez pas. Je ne puis vous voir

pleurer, vous qui m'êtes déjà si chère. Pour vous sentir heureuse, je bouleverserais le monde, s'il le fallait !

Le front penché, Isabelle écoutait avec un frisson de bonheur la voix basse aux intonations ardentes. Son regard, machinalement, suivait un mince rayon de soleil qui venait mourir sur la vasque de la fontaine.

Et voici qu'en son souvenir, elle revit un rayon semblable dans lequel, à quelques pas de l'endroit où elle se trouvait aujourd'hui, dansait Enriqueta dont les brillantes boucles noires entouraient le visage contracté, douloureux, aux yeux farouchement tristes. Tout à coup apparaissait dona Encarnacion, et derrière elle, don Rainaldo, ce même Rainaldo qui, les lèvres contre sa chevelure, lui murmurait ces paroles d'amour. Ah ! impassible visage, la voix glacée !... Tel s'était montré à elle M. de Villaferda, pour la première fois. Alors, elle l'avait cru semblable à sa mère et elle l'avait détesté.

Se souvenait-il de cette courte petite scène ?

Isabelle n'osait la lui rappeler, car elle devait être pour lui un regret, puisqu'il avait reconnu l'injustice dont était alors victime Enriqueta.

– À quoi pensez-vous ? demanda à mi-voix Rainaldo, en se penchant davantage pour chercher son regard.

Elle murmura :

– C'est ici que je vous ai vu pour la première fois.

– Comment cela ?

– J'étais derrière cette fenêtre, avec Aubert.

Il y eut un long silence. Rainaldo s'était redressé. La main, toujours posée sur l'épaule d'Isabelle, frémissait légèrement. Et elle comprit que lui non plus n'avait pas oublié.

La main de Rainado glissa de l'épaule d'Isabelle jusqu'à sa main dont elle s'empara.

– Venez, chère Isabelle.

Ils rentrèrent dans le salon, dont Anne admirait les fresques. Rainaldo fit asseoir sa fiancée dans le grand fauteuil de frêne sculpté,

aux bras en forme de chimères, qui avait eu les préférences de dona Encarnacion. Quand il eut fait à M^{lles} Fauveclare les honneurs de la collation, celles-ci quittèrent les Belles Colonnes, et, lui, fit appeler son majordome pour lui donner différentes instructions. En même temps, il le chargea d'annoncer à la domesticité son mariage avec M^{lle} Fauveclare. Cela fait, il ordonna que la voiture fût attelée, prête à partir dès que ces dames seraient revenues, et qu'on fît préparer la petite Carmen Canzalès, qu'il emmènerait aux Eaux Vertes.

– Veille à ce qu'elle soit vêtue convenablement, Ramon, ajouta-t-il. Car j'imagine qu'elle doit avoir autre chose que ces misérables loques ?

– Je vais m'en informer, dit le vieux Ramon. Ces Canzalès sont des gens désordonnés, je crois. La femme, en outre, est malade. Cependant, le petit garçon est toujours bien vêtu.

– Quelle maladie a-t-elle, cette Paca ?

– Je ne sais au juste... Estevan dit que c'est le cerveau... On ne la voit jamais. Elle vit enfermée

dans le pavillon de garde et son mari seul la soigne.

– Il faut que je me rende compte de cela. S’il y a de la folie dans son cas, elle doit être surveillée... Va, Ramon, je n’ai plus besoin de toi... Ah ! si, un mot encore : M^{me} Fauveclare t’a-t-elle fait remettre la clé de la grille ?

– Oui, señor, ce matin.

– Bien. Va, maintenant.

Peu après, M. de Villeferda sortait du logis et se dirigeait vers le pavillon du gardien. Près du seuil jouait le petit Eusebio, un gros garçon de cinq ans qui avait le regard fuyant de son père. À la vue du comte, il s’écarta d’un air peureux. Rainaldo entra dans la salle mal tenue où personne ne se trouvait.

– Estevan ! appela-t-il.

Une porte s’ouvrit, Estevan parut et eut un haut-le-corps à la vue de son maître.

– On m’a dit que ta femme était malade ?

– Oui, señor... oui, un peu malade...

L'homme, comme tout à l'heure, pâlisait, semblait mal à l'aise.

– Qu'a-t-elle ?

– Les tourments, señor... la mort de ses petites filles... Le chagrin lui a porté à la tête.

– Tu la fais soigner ?

– Elle ne veut pas, señor... Quand je parle du médecin, ce sont des cris... des cris !

– J'arriverai peut-être à la persuader. Mène-moi près d'elle.

Cette fois, ce fut une expression de terreur qui passa dans le regard d'Estevan.

– Non, señor... non, ce n'est pas possible ! Elle ne peut voir d'étrangers sans être bien plus malade !

Don Rainaldo lui jeta un coup d'œil de méfiance dédaigneuse.

– C'est bon ; si ma vue l'agite, je me retirerai aussitôt. Mais je veux me rendre compte de ce qu'elle a.

– Le señor comte... est le maître, bégaya

Estavan.

Ses paupières s'abaissaient, comme pour cacher le regard où venait de passer une lueur d'affolement.

Il s'écarta, démasquant la porte restée entrouverte derrière lui. Ses jambes semblaient flageoler. Le comte entra dans la chambre voisine, fort en désordre, et, Estevan ayant ouvert une autre porte, il s'arrêta au seuil d'une petite pièce éclairée par une fenêtre grillée haut placée. Sur un fauteuil de paille était assise Paca, qui semblait dormir. Sa chevelure noire tombait en grandes mèches autour d'un visage décharné, jauni. Au bruit de la porte, le corps affaissé eut un tressaillement, les paupières brunes se soulevèrent. Et ce fut alors un bond fou hors du fauteuil, accompagné d'un terrible cri d'épouvante :

– Ah ! ah !...

Paca s'était réfugiée dans un angle de la pièce et s'y collait, s'y enfonçait désespérément. Ses yeux hagards s'attachaient sur don Rainaldo. Et, les bras étendus comme pour repousser une

vision effrayante, elle répétait son cri de terreur :

– Ah ! ah !...

– Paca, vous ne me reconnaissez pas ? Je suis votre maître, don Rainaldo. Je ne vous veux pas de mal, ma pauvre femme...

– Non !... Ah ! ah ! Dieu me punit !

Son visage se convulsa, son corps se tordit dans un spasme d'épouvante.

– Vous voyez... vous voyez, señor, balbutia la voix rauque d'Estevan.

Rainaldo sortit vivement de la pièce, dont le gardien referma aussitôt la porte.

– Je vois que cette malheureuse créature est très malade et qu'elle aurait déjà dû être soignée sérieusement. Pourquoi la mets-tu dans cette chambre sans air et presque sans jour ?

– C'est à cause des enfants, señor... Je ne voudrais pas qu'ils la vissent dans cet état.

– Les demande-t-elle quelquefois ?

– Jamais.

– Sur mon ordre, Ramon t'enlèvera d'ici peu

ce poste de gardien que tu remplis si mal. On t'emploiera aux offices ou ailleurs. Quant à ta femme, je la ferai soigner comme elle doit l'être. Je te laisse ton fils et, comme je te l'ai dit, je m'occuperai de faire élever cette petite Carmen pour laquelle tu te montres mauvais père.

– Señor...

M. de Villaferda, sans paraître l'entendre, tourna les talons et s'éloigna. Il alla donner un coup d'œil aux jardins et revint fumer une cigarette dans son cabinet de travail, en attendant le retour de M^{lles} Fauveclare.

Elles arrivèrent, Anne avec un petit sourire nuancé d'amertume, Isabelle partagée entre l'irritation et une gaieté railleuse. En revenant vers les Belles Colonnes, elles avaient rencontré leur cousine Eugénie de Guerchoux, qui avait tourné la tête pour ne pas les saluer. De même, un peu avant, M^{me} Chignelle, la femme du notaire qui avait réglé la succession à leur désavantage.

– Cela m'amusera de voir l'attitude de ces gens-là quand ils sauront que j'épouse le comte de Villaferda, dit Isabelle en riant. La nouvelle va

vite se répandre dans tout Favigny et, dès ce soir, il y aura peu de monde qui n'en soit informé. Ceux à qui ma tante vient de l'apprendre en tombaient d'étonnement, paraît-il. On ne s'imaginait pas que cette petite Isabelle Fauveclare pût être choisie par le haut et puissant seigneur que vous êtes, don Rainaldo.

Elle le regardait avec une gaieté malicieuse, mêlée d'émotion. Il sourit en répliquant :

– C'est que, vous ayant toujours vue parmi eux, ils ne vous appréciaient pas à votre valeur, Isabelle. Mais, maintenant, ils vont reconnaître toutes vos qualités.

– Et peut-être même m'en donner que je n'ai pas... Qu'est-ce que va dire de cette extraordinaire nouvelle M^{me} Claudia Fauveclare ?

– Elle en sera furieuse, naturellement.

– Quelle chance ! dit Isabelle avec cette juvénile spontanéité qui avait tant de charme chez elle. Figurez-vous que cette pensée réconcilie un peu Aubert avec l'idée de mon mariage. Il déteste, si possible, encore plus que moi cette

femme. Quant à la chère tante Anne, elle essaye de lui pardonner... mais je crois qu'elle y réussit difficilement.

Là-dessus, Isabelle mit un baiser sur la joue d'Anne, qui murmura avec un sourire ému :

– Enfant !

– Détestez-la, Isabelle... ou plutôt détestez en elle son abominable fausseté, son esprit d'intrigue, dit Rainaldo. Ce qui s'est produit pour votre père, la façon dont vous vous êtes trouvés dépouillés confirme ce que je pensais déjà du caractère de cette femme. Pour la démasquer complètement, je fais faire des recherches sur sa famille, sur son passé, sur son existence depuis son mariage... Il me semble que nous apprendrons là des choses intéressantes – tristement intéressantes.

– Mais dona Encarnacion ne la connaissait-elle pas bien ? demanda Isabelle avec surprise. Elle la traitait en amie, en confidente, si l'on en croit Claudia... et je pensais qu'elle savait parfaitement à qui elle avait affaire.

– Elle le savait à son point de vue, qui n'est pas le mien, dit brièvement Rainaldo.

Isabelle n'insista pas. Elle avait de plus en plus l'impression qu'en parlant à M. de Villaferda de sa mère, on touchait au point douloureux de son existence.

Quelques minutes plus tard, le comte, Anne et Isabelle montaient en voiture, et, avec eux, la petite Carmen, vêtue d'une vieille robe à peu près propre, le front bandé, les cheveux flottant en boucles mal peignées sur ses épaules maigres. Derrière une vitre du pavillon de garde, Estevan regardait ce départ. Quand la voiture franchit la grand-porte, il se recula, les poings serrés, la figure convulsée, avec un sourd cri de rage.

– Malédiction !... Et qu'est-ce qu'« elle » va dire ?

VII

Isabelle avait chargé Marceline d'apprendre à Inès son mariage. Elle était un peu anxieuse de connaître l'accueil fait à cette nouvelle par la fidèle servante d'Enriqueta. Mais Marceline la rassura. Inès avait dit seulement : « Le señor comte fait bien. Ma petite Enriqueta aimait M^{lle} Isabelle et sera contente de la voir près de lui. »

Toutefois, quand Isabelle, deux jours plus tard, vint à la maison forestière, l'Espagnole ne souffla mot sur ce sujet. Marceline dit qu'elle ne lui en parlait pas non plus, que probablement ce fait s'était déjà enfui de sa mémoire.

La petite Carmen était malade : un peu de fièvre, des courbatures. La plaie du front était plus profonde qu'on ne l'avait d'abord pensé, mais ne présentait pas de caractère inquiétant.

Anne et Isabelle avaient installé l'enfant dans une chambre du premier étage et la soignaient de

leur mieux. Elle parlait peu, gardait un air un peu farouche ; mais parfois, timidement, elle passait sa toute petite main brune sur les mains de ses infirmières. Celles-ci, alors, l'embrassaient. Elles lui disaient :

– Va, petite Carmen, tu seras heureuse maintenant. Nous nous occuperons de toi et don Rainaldo sera un bon maître.

À ce nom, une lueur passait dans les yeux noirs de l'enfant, ces yeux si grands qui en rappelaient d'autres à Isabelle et à sa tante.

Deux jours après la visite aux Belles Colonnes, M^{lles} Fauveclare redescendirent à Favigny, dans l'une des voitures que mettait à leur disposition M. de Villaferda. Il fallait préparer les toilettes du mariage, s'occuper des formalités nécessaires. La cérémonie, d'après la volonté de don Rainaldo qui s'accordait avec le désir d'Isabelle, devait être célébrée trois semaines plus tard dans une petite chapelle perdue dans la forêt et appelée Saint-Michel-des-Bois. Cérémonie tout intime, où assisteraient seuls les témoins et ceux des habitants de la

montagne qui voudraient venir prier pour Isabelle Fauveclare.

M^{lles} Fauveclare déjeunèrent chez le vieux docteur Fortier, qui avait soigné la première M^{me} Fauveclare et demeurait toujours leur ami, puis elles continuèrent leurs courses entreprises le matin. Au tournant d'une rue, elles rencontrèrent les cousins Guerchoux qui les guettaient. Félicitations, tendresses, tombèrent sur Isabelle qu'on eût étouffée de caresses, si elle ne se fut dégagée froidement, en disant avec un sourire railleur :

– Vous savez, je suis toujours quelque peu sauvageonne. Il ne faut pas vous croire obligés, parce que me voilà fiancée, de me traiter avec plus de sympathie qu'auparavant.

– Chère... chère... balbutiait M^{me} de Guerchoux, décontenancée par ces beaux yeux moqueurs et ces lèvres légèrement méprisantes.

– Ma petite Isabelle, nous n'avons jamais cessé de t'aimer ! protestait Eugénie avec chaleur.

– Eh bien ! continuez, ma cousine, je ne vous en empêche pas.

Et Isabelle, saluant froidement, s'éloigna, tandis que sa tante, par concession à la charité, tendait la main aux piteux Guerchaux.

D'autres rencontres analogues se produisirent, car assez nombreux étaient ceux qui avaient pris le parti de Claudia, contre les enfants, après la mort de leur père. Satisfaite de la leçon donnée à ses cousins parisiens, Isabelle se montra bonne princesse, sauf contre M^{me} Chignelle, la notairesse, dont la langue venimeuse et l'hypocrisie lui inspiraient une horreur invincible. La dame s'en alla partout, répétant que cette petite Fauveclare était folle d'orgueil et déjà aussi pétrie de morgue que le comte de Villaferda lui-même

La voiture devait attendre M^{lles} Fauveclare aux Belles Colonnes. Quand elles y arrivèrent, le majordome les aborda et les pria d'apprendre à don Rainaldo que la femme d'Estevan Canzalès s'était enfuie la nuit précédente. On n'avait encore d'elle aucune nouvelle, bien que des

recherches en ville et aux alentours fussent en cours.

– Dans un accès de folie, sans doute ? dit Isabelle.

– Sans doute, mademoiselle. Estevan n’a rien entendu, ni le petit garçon non plus. Toutes les portes du pavillon de garde étaient ouvertes ce matin et aussi la petite porte guichetière qui donne sur la rue.

Quand Isabelle, dans la soirée, rapporta cette nouvelle à Rainaldo, celui-ci témoigna d’un certain scepticisme. Il descendit le lendemain à Favigny et procéda à un interrogatoire d’Estevan. Mais il n’obtint d’autres renseignements que ceux déjà donnés par le gardien à Ramon.

– Je n’ai rien entendu. En me réveillant, j’ai vu tout ouvert. Alors, j’ai vite couru à la chambre de ma femme et je l’ai trouvée vide. À la petite porte de la rue, il y avait la clef que j’accroche toujours près de mon lit, le soir.

– Mais tu n’enfermais donc pas ta femme pendant la nuit ? demanda don Rainaldo.

– Non, señor. Pourquoi l’aurais-je fait ?... Elle n’avait jamais jusqu’ici essayé de sortir, même pas de sa chambre. Mais je pense... je pense, señor, que la visite de Votre Grâce... Elle était si agitée, après... je n’ai pas pu la calmer...

– Alors, c’est moi qui suis cause de sa fuite ? dit M. de Villaferda avec une froide impatience. Bien, bien... En ce cas, je me charge de la faire retrouver. Mais elle sera mise dans une maison de santé, car je ne veux pas de folle chez moi.

– Le maître fera comme il voudra, répondit humblement Estevan.

– Et toi, réflexion faite, je te renvoie à Palamès... Tu entends, Ramon ?

– Oui, señor, répondit le majordome en s’inclinant.

Estevan avait tressailli, blêmi. Puis il courba la tête, en homme qui sait inutile toute velléité de résistance.

Les recherches faites ne devaient aboutir à aucun résultat. Personne, aux alentours, n’avait aperçu la démente. Comme son corps ne se

retrouvait pas non plus, on en conclut qu'elle avait dû se jeter, ou tomber accidentellement dans un des ravins profonds de la montagne. Ce fut l'opinion émise par Estevan et répandue par lui avant son départ de Favigny. Elle apparaissait d'ailleurs rationnelle. Toutefois, M. de Villaferda gardait là-dessus une arrière-pensée et fit continuer discrètement les recherches.

– La physionomie de cet homme est fausse et mauvaise, avait-il dit à Isabelle. J'ai l'impression qu'il ne serait pas incapable d'un crime. Aussi, veux-je tâcher d'avoir une certitude sur le sort de cette malheureuse.

Huit jours après son arrivée aux Eaux Vertes, la petite Carmen quitta sa chambre pour la première fois. Anne lui avait fait une robe de toile blanche toute simple, mais bien coupée ; Isabelle avait enlevé le bandeau du front et arrangé, de façon à presque dissimuler la blessure à peine fermée, quelques boucles de la chevelure qui, lavée, brossée, apparaissait d'un beau noir brillant. Ces quelques jours de quiétude, de soins affectueux, avaient déjà modifié favorablement la

mine de l'enfant. Mais elle gardait encore son air d'oiseau sauvage et parlait peu, en pauvre petit être habitué à la solitude morale, aux rebuffades et aux brutalités.

Quand elle fut habillée, Isabelle lui prit la main et descendit avec elle. Don Rainaldo venait d'arriver pour passer, comme chaque jour, une partie de l'après-midi près de sa fiancée. Assis dans le salon, il s'entretenait avec Anne et Aubert qui, décidément, se faisait violence pour montrer correct visage à son futur beau-frère. Quand M. de Villaferda eut baisé la main d'Isabelle, il vit, à quelques pas derrière elle, la petite Carmen qui attachait sur lui ses grands yeux sombres.

– Ah ! voilà cette enfant !

Il regardait la petite fille avec une attention qui devenait plus vive à mesure que se prolongeait cet examen.

Carmen ne baissait pas les yeux. Son menu visage ambré palpitait, comme les longs cils noirs dont étaient bordées ses paupières.

– Vous l'avez déjà transformée, Isabelle.

Rainaldo reportait son regard sur la jeune fille et lui souriait avec cette douceur amoureuse qu'on ne se fût pas attendu à trouver sur sa physionomie, mais que la belle fiancée connaissait bien maintenant.

– Oui, n'est-ce pas ? elle n'a plus l'air tout à fait aussi pitoyable, pauvre mignonne... Va faire un petit tour au jardin, mon enfant ; puis tu t'assoiras dans la cour, pour prendre l'air sans te fatiguer.

Lui reprenant la main, Isabelle la conduisit jusqu'à la porte vitrée. Aubert, qui se trouvait près de là, s'écarta pour les laisser passer. Lui aussi considérait Carmen avec une attention singulière, que remarqua au passage Isabelle.

– Eh bien ! croyez-vous que votre protégée ne vous donnera pas trop de mal ? demanda M. de Villaferda, s'adressant à la fois aux deux demoiselles Fauveclare.

– Je ne le pense pas, dit Anne. Mais nous la connaissons peu encore, car elle paraît avoir une petite nature assez fermée.

– Espérons qu'elle ne tient pas de son père, qui a un air si faux, ajouta Isabelle. Et celui de la mère ne me plaisait guère non plus... Autant que je puis m'en rendre compte, l'enfant n'a jusqu'ici le regard ni de l'un, ni de l'autre.

– Ces physionomies d'enfants changent. On ne peut établir sur elles une opinion, dit M. de Villaferda. En tout cas, ma chère Isabelle, et vous, ma cousine, si l'éducation de cette petite vous paraît présenter quelque difficulté, ne vous donnez pas à ce sujet d'ennuis ni de fatigue. Je la ferai mettre dans un établissement de bienfaisance où elle sera élevée selon sa condition en recevant de bons principes.

Puis, laissant là ce sujet, Rainaldo parla de détails relatifs à la cérémonie nuptiale dont maintenant une dizaine de jours seulement les séparaient.

Au bout d'un moment, Aubert quitta le salon. Il était censé retourner à son travail. En réalité, il fuyait dès qu'il le pouvait sans inconvenance la présence de Rainaldo. Anne et Isabelle l'avaient bien compris et souffraient de cette étrange

animosité qui ne faisait trêve qu'en apparence.

Vers cinq heures, M. de Villaferda se leva pour retourner à son logis où, chaque soir, après le dîner, Isabelle, accompagnée de sa tante, venait faire de la musique avec lui, sur le piano à queue dont les sons avaient une si magnifique ampleur. Comme il passait le seuil de la porte vitrée, il annonça :

– Voilà Inès qui vient vous rendre visite.

L'Espagnole arrivait par le verger. Elle avait son air morne habituel, les yeux un peu baissés, la démarche traînante. Don Rainaldo appela :

– Eh bien ! Inès, comment allez-vous ?

Elle leva la tête, s'arrêta quelques secondes à sa vue en saluant respectueusement. Son regard, tout à coup, s'anima d'une lueur de souffrance.

– Mal, señor... toujours mal, dit-elle d'une voix que brisait l'émotion.

Elle continua d'avancer, tandis que le comte, lui ayant adressé un bienveillant signe de tête, s'en allait vers son logis.

À une courte distance de la porte du salon,

dans la cour, était assise Carmen, sur un petit siège rustique et bas qui avait servi à Isabelle enfant. Elle suivait des yeux don Rainaldo qui s'éloignait et n'accordait pas d'attention à Inès. Celle-ci la vit seulement quand elle fut à quelques pas d'elle. Un brusque arrêt de quelques secondes, des prunelles dilatées par le saisissement... puis un bond vers l'enfant, des bras avides qui la saisissaient, qui l'élevaient, tandis qu'une voix méconnaissable, triomphante, criait :

– Enriqueta ! Enriqueta !

La scène fut si rapide que, tout d'abord, ceux qui en étaient spectateurs, stupéfaits, ne firent pas un mouvement. Isabelle, la première, reprit sa présence d'esprit. Elle s'élança vers Inès et voulut lui prendre la petite fille. Mais l'Espagnole se recula, les yeux farouches, en serrant Carmen contre elle.

– Non, non, maintenant qu'elle est revenue, je ne la laisserai pas ! On me la tuerait encore !

– Mais, ma bonne Inès, ce n'est pas votre petite Enriqueta ! Carmen est la fille de cet

Estevan que vous avez bien connu, autrefois...

– Estevan ? La fille d’Estevan ? Ah ! ah !

Une sorte de rire sourd venait aux lèvres d’Inès.

– ... Quel mensonge ! C’est Enriqueta, ma petite Enriqueta. Mais je la garderai bien cette fois. On ne viendra pas me la prendre pour la jeter dans le lac.

Carmen, effrayée, essayait d’échapper à l’étreinte qui se resserrait. Don Rainaldo s’avança d’un pas, en ordonnant impérieusement :

– Laissez cette enfant, Inès.

L’Espagnole lui jeta un regard où se mélangeaient l’effroi et la résistance.

– Je ne peux pas... Il faut que je la garde. Vous savez bien, señor qu’« elle » viendrait la chercher pour la faire mourir...

– Laissez cette enfant et partez à l’instant, entendez-vous ?

L’accent de Rainaldo, dur et irrité, le regard qu’il attachait sur elle, firent tressaillir

violemment Inès. Elle desserra ses bras et l'enfant s'échappa, alla se réfugier dans ceux d'Isabelle. La femme recula de quelques pas, regarda tour à tour, avec des yeux pleins d'angoisse, M. de Villaferda et la petite fille. Puis, reculant encore, elle étendit les bras vers Isabelle contre qui se pressait Carmen et cria d'une voix rauque, chargée de sanglots :

– Gardez-la bien ! Gardez-la bien !

Puis, elle tourna les talons et s'éloigna, le dos courbé, le pas lourd, le buste secoué de sanglots.

– Pauvre malheureuse ! murmura Isabelle avec compassion.

M. de Villaferda se tourna vers Anne, qui s'était rapprochée de sa nièce. Son regard semblait chargé d'orage.

– Il serait intolérable que pareille scène se renouvelât. Je croyais ce cerveau plus assagi. Si la vue de cette petite Carmen devait encore produire semblable effet, il faudrait prendre des mesures pour qu'elle ne la rencontrât plus, c'est-à-dire placer l'enfant ailleurs, car il ne saurait être

question de faire partir d'ici cette pauvre femme.

– Oh ! non, ne nous enlevez pas Carmen ! dit Isabelle.

Elle tenait sa main posée affectueusement sur la chevelure de la petite fille, qui ne semblait pas encore revenue de sa frayeur.

– ... Nous l'aimons déjà, voyez-vous. Mais veillerons à ce qu'elle ne se rencontre pas avec Inès.

– Je crois que ce sera difficile, chère Isabelle.

– Oui, ici, peut-être, surtout si elle devait y demeurer. Mais quand nous serons aux Belles Colonnes, si vous me le permettez, je la prendrai tout de suite, au lieu de la laisser avec tante Anne et Aubert jusqu'à l'automne, comme c'était convenu.

– Soit, attendons, car je ne demande qu'à vous être agréable, Isabelle.

Un peu avant le dîner, quand Anne commença de raconter cette scène à Aubert, le jeune homme l'interrompt :

– J'étais à ma fenêtre, j'ai vu et entendu. Don

Rainaldo s'est montré d'une dureté révoltante !

Ces mots sifflèrent entre les lèvres contractées par une colère mal contenue.

Isabelle sursauta :

– Que dis-tu là ? Il lui fallait parler sur ce ton pour faire obéir la pauvre créature, qui refusait de m'écouter. N'oublie pas que nous avons affaire à un cerveau détraqué et que l'enfant avait peur.

– Allons donc ! Ce n'est pas pour cela qu'il l'a traitée ainsi... mais seulement parce qu'elle parlait d'Enriqueta. Autrement, il n'aurait pas eu cet accent d'irritation... Et ne te fais pas d'illusions, Isabelle : il ne souffrira pas longtemps Carmen chez lui, parce que... parce qu'il y a dans la physionomie de cette petite quelque chose qui rappelle sa première femme.

– Ah ! tu l'as trouvé aussi ? dit Isabelle. Je ne serais pas étonnée qu'il ait également remarqué cela, car il l'a regardée de façon singulière, à son entrée. Mais, en ce cas, je trouverais naturel qu'il lui fût pénible de voir cette enfant. Et je ne conçois pas du tout en quoi on pourrait le blâmer

s'il montre une émotion un peu vive au souvenir d'une jeune femme qui a été, m'a t-il dit, son premier amour.

Aubert eut un ricanement étouffé.

– Allons, puisque tu en es persuadée, n'en parlons plus ! Quant à moi, je juge de tout autre façon le silence qu'il garde sur le drame de cette mort. Tu y vois, toi, la preuve d'un souvenir toujours fidèle, d'une affection qui fut profonde. Moi, je dis : cet homme ne l'a pas aimée et, depuis six ans, pour une cause que j'ignore, il déteste son souvenir.

– Aubert, ceci est de l'imagination malveillante ! s'écria Isabelle.

Elle était sérieusement indignée contre lui. Mais Aubert, sans paraître s'en apercevoir, ajouta comme se parlant à lui-même :

– Je l'ai compris tout à l'heure, quand il s'est adressé à Inès sur ce ton... sur ce ton !

VIII

Depuis l'annonce des fiançailles, le mariage d'Isabelle Fauveclare avec le comte de Villaferda formait le grand sujet de conversation dans Favigny. Don Rainaldo était fort peu connu dans la petite ville où il n'avait résidé que quelques jours et dont il avait paru traiter les plus notables habitants en quantité négligeable. Cette dédaigneuse indifférence, son air de hauteur, la réputation de morgue intraitable qu'ici, comme ailleurs, avaient les Villaferda, ne disposaient pas l'opinion en sa faveur, quel que fût le prestige exercé par sa fortune, son rang et cette mine de grand seigneur qui imposait. On se demandait si cette union, éblouissante à certains points de vue pour Isabelle Fauveclare, ne lui réservait pas d'autre part de dures épreuves morales.

Puis il se répandait, venant d'on ne savait qui, des bruits fâcheux sur la vie privée du fiancé. Ils

vinrent aux oreilles du docteur Fortier, qui leva les épaules en songeant avec mépris : « Ah ! ce qu'elle en soulève de jalousies, la chance de cette charmante Isabelle ! »

Mais Anne, descendant quelques jours après à Favigny, fut abordée par M^{me} de Guerchoux, laquelle, à travers des circonlocutions mielleuses, lui exprima ses craintes au sujet « de la chère Isabelle, qui méritait si bien une existence heureuse et digne ». Or, elle, M^{me} de Guerchoux, vu l'ignorance probable d'Anne sur le passé de don Rainaldo, croyait remplir un impérieux devoir en lui apprenant qu'au su de tous le comte de Villaferda, jusqu'à ce dernier mois, menait une vie que l'on pouvait sans trop de sévérité qualifier de scandaleuse.

Anne interrompit les détails qui se pressaient sur la langue de l'officieuse cousine.

– Si M. de Villaferda, ainsi qu'il l'a reconnu d'ailleurs lui-même, a pu avoir quelques torts, je me doute que le monde s'empresse de les exagérer, comme il est habituel. Aussi, ma cousine, ne désiré-je pas connaître ces racontars

qui courent généralement sur un homme de cette situation, surtout dès qu'il est question de son mariage.

M^{me} de Guerchaux pinça ses grosses lèvres.

– Ah ! fort bien... Vous aimez mieux garder un bandeau sur les yeux ? En effet, c'est plus commode, si vous êtes décidée à livrer Isabelle à ce viveur qui lui donnera une fortune et un rang dont elle n'aurait jamais trouvé l'équivalent ! À votre aise, ma chère Anne, à votre aise !

Son caractère volontiers acerbe l'emportait. Mais la douce Anne, elle aussi, se fâcha :

– Vous m'insultez en me prêtant de pareilles idées, ma cousine ! Si j'ai consenti à ce mariage, c'est que j'avais confiance dans la loyauté de don Rainaldo. Il a pu être entraîné, avoir des torts graves ; mais je le crois sincèrement épris d'Isabelle et doué d'une nature énergique, capable de ne plus retomber en de mauvaises habitudes. Sans cela, ma nièce dût-elle mener toute sa vie une existence de privations, je lui aurais dit : « N'épouse pas un homme indigne de toi ! »

Déjà, M^{me} de Guerchoux se reprenait. Elle avait le plus grand intérêt à ménager M^{lles} Fauveclare, dans l'espoir d'arriver, par de patientes manœuvres, à entrer dans l'intimité de la jeune comtesse de Villaferda et, par-là, obtenir de don Rainaldo une aide pécuniaire dont le besoin se faisait impérieusement sentir.

– Chère Anne, pardonnez-moi ! Mon affection pour vous, pour Isabelle, me porte à parler plus vivement qu'il ne conviendrait ! Mais la franchise m'emporte toujours trop loin !... Du moment où vous êtes rassurée, bien chère, je ne dis plus rien ; je m'associe à votre joie, à votre sécurité... Cette délicieuse Isabelle ! Une merveille ! Un ange ! Et don Rainaldo est si parfaitement bien !... Ah ! C'est mon Eugénie qui envie votre nièce ! À voir parfois M. de Villaferda dans le monde, figurez-vous, ma bonne amie, qu'elle en était devenue amoureuse ! Et elle n'était pas la seule, vous le pensez bien ! Mais c'est votre jolie Isabelle qu'il a choisie... et nous en sommes ravies, très chère Anne !

Froidement, Anne interrompit le flot de

paroles et prit congé. M^{me} de Guerchoux s'en alla incontinent frapper à la porte de l'ex-logis Fauveclare pour confier à cette « adorable M^{me} Claudia » ses rancœurs et son indignation. Quoi ! elle voulait charitablement éclairer cette sottise Anne, et voilà que celle-ci le prenait de haut, avec une outrecuidance ridicule... Oui, ridicule, car elle affirmait – c'était à en rire ! – avoir foi dans la loyauté de don Rainaldo ! Voyez-vous un homme qui ne jurerait pas être converti à jamais, dès qu'il souhaite se marier ?

Claudia apaisa l'excellente dame, lui assura qu'elle devait être satisfaite d'avoir rempli son devoir, en dépit de toutes les ingrattitudes.

M^{me} de Guerchoux l'embrassa chaleureusement, en déclarant qu'elle était une angélique créature. Puis il fut question de la santé de M^{me} Fauveclare qui, d'après celle-ci, laissait à désirer depuis quelque temps. De fait, on discernait un peu d'altération sur le beau visage. Parfois, les mains avaient un geste fébrile. Claudia, d'une voix mouillée de larmes, confia à la visiteuse que la conduite d'Anne et des enfants

Melchior à son égard lui avait porté un coup douloureux. Pour comble arrivait ce mariage de don Rainaldo ! Elle savait que dona Encarnacion en serait très peinée, car elle avait certainement d'autres vues pour son fils.

– ... Pensez donc, chère madame, cette petite Isabelle, si gentille soit-elle... Les plus hautes ambitions étaient permises au comte de Villaferda, et voilà qu'il fait ce choix, par un inconcevable caprice ! Jamais nous n'aurions pu attendre de lui pareille chose ! Moi qui connais sa mère, M^{me} de Villaferda, je me figure sa douleur, son indignation !

– Mais ne pouvait-elle s'opposer ?

– À son âge, don Rainaldo est libre. Elle sait en outre qu'il est très volontaire, très obstiné dans ses idées... Non, je ne pense pas qu'elle essaye une opposition qui n'a aucune chance de réussir.

– Assistera-t-elle au mariage ?

– J'ignore. Je n'ai pas reçu de lettre d'elle.

Quand la visiteuse eut pris congé, Claudia rentra dans le salon et, s'approchant d'un petit

meuble à tiroirs, prit dans l'un de ceux-ci une enveloppe d'épais vélin blanc portant un timbre d'Espagne. Elle en sortit un double feuillet couvert d'une écriture féminine serrée, qu'elle parcourut rapidement. Puis elle releva les yeux et entre ses lèvres sifflèrent ces mots :

– Ah ! je ne la lui laisserai pas, à elle non plus... à elle surtout ! Nous verrons bien, Isabelle !... Isabelle, comtesse de Villaferda !

Le soir de ce même jour, Rainaldo apprit à M^{lles} Fauveclare qu'il avait reçu une lettre de sa mère l'informant de son intention d'assister au mariage.

– Elle arrivera aux Belles Colonnes la veille de la cérémonie, ajouta-t-il.

Et ce fut tout. Il ne montra ni déplaisir, ni satisfaction, ne dit mot sur la manière dont M^{me} de Villaferda répondait à l'annonce de ce mariage, certainement inattendu pour elle.

Mais un grand froid tomba sur la joie d'Isabelle. En secret, la jeune fille avait espéré

que dona Encarnacion, mécontente, froissée que son fils ne l'eût pas consultée, et désapprouvant à n'en pas douter le choix qu'il faisait là, ne se dérangerait pas pour remplir près de lui son rôle maternel. Hélas ! il n'en était rien. Il faudrait subir la présence de cette femme antipathique au plus haut point, pétrie de morgue, d'implacable injustice, de froide méchanceté, comme l'avait montré sa conduite à l'égard d'Enriqueta.

L'expressive physionomie laissa voir quelque peu de cette impression pénible, dont le bon observateur qu'était Rainaldo ne put manquer de s'apercevoir. Il n'en manifesta rien toutefois, mais quand Anne et Isabelle, après une assez longue séance de musique et de causerie, prirent congé de lui, le baiser qu'il mit sur la frémissante petite main fut plus chaud et plus long que de coutume.

Si profond était le bonheur d'Isabelle que ce fâcheux nuage ne l'altéra que fugitivement. Elle aimait Rainaldo de toutes les forces de son jeune cœur ardent et elle lui donnait toute sa confiance, toute son admiration ingénue. Elle n'avait rien à

craindre de personne, pensait-elle, avec un tel protecteur. Ainsi donc, la présence de dona Encarnacion serait un ennui passager, après quoi elle n'aurait plus l'occasion de revoir sa belle-mère qu'à l'hiver, où M. de Villaferda irait passer quelques semaines dans son domaine de Palamès. Mais là – il avait eu soin de le lui faire entendre – tous deux seraient seuls, dona Encarnacion demeurant à Burgos où ils la rencontreraient pendant leur court séjour dans cette ville.

Anne, quoi qu'elle fît pour se persuader, ne partageait pas cette confiance entière de sa nièce. Et même, en dépit de ce qu'elle avait assuré à M^{me} de Guerchaux, ses craintes prenaient plus de force depuis sa rencontre avec celle-ci. Car enfin, Rainaldo n'avait pas nié ses torts et, en admettant qu'il eût sincèrement la volonté de n'y plus retomber, qui pouvait dire ce que durerait cette résolution ?

Elle le croyait loyal – mais en réalité que savait-elle de cette nature difficilement pénétrable, de ses instincts bons ou mauvais ? Le père avait été un triste époux, disait-on ; ne

pouvait-on redouter que le fils lui ressemblât ?

Cette méfiance, qu'elle ne pouvait écarter de son esprit, avait amené Anne, dès le début des fiançailles, à se trouver toujours en tiers dans les entrevues d'Isabelle et de Rainaldo. Celui-ci paraissait accepter sans impatience la présence de sa future tante. Peut-être jugeait-il que, pour le moment, son regard suffisait à renseigner sur le degré de son amour la jeune fiancée qui, elle non plus, n'avait pas besoin de paroles pour révéler sa tendresse passionnée. Il ne cherchait aucun subterfuge afin de se trouver seul avec elle et Isabelle, de son côté, observait scrupuleusement la promesse faite à tante Anne de ne pas voir Rainaldo en dehors de celle-ci. Mais elle lui semblait plus dure à tenir maintenant que se rapprochait le jour du mariage. Les heures passées loin de Rainaldo devenaient interminables et cette impression, dont Isabelle n'avait que vaguement conscience, luttait en elle avec le chagrin de quitter Anne et Aubert, avec l'imprécise crainte de cette situation nouvelle où elle allait entrer.

La veille de ce jour était arrivée enfin. Dans la chambre d'Isabelle s'étalait la toilette blanche, très simple, avec le voile de tulle et la couronne de fleurs d'oranger. Anne s'occupait de quelques préparatifs pour le déjeuner du lendemain, où assisteraient les témoins et probablement dona Encarnacion. Don Rainaldo était descendu à Favigny pour saluer sa mère, qui avait dû arriver dans la matinée. Vers quatre heures, Isabelle sortit avec Aubert pour se rendre à la maison forestière. Ils s'attardèrent près d'une heure avec Marceline, qui leur disait le contentement des habitants de la montagne, forestiers, bûcherons et autres, enchantés que la jeune demoiselle Fauveclare de la Comté s'unît au Fauveclare d'Espagne, possesseur du plus important domaine de la contrée. Isabelle attendait Inès pour lui dire adieu, car l'Espagnole ne devait pas assister à la cérémonie dont on lui cachait la date, par crainte d'un retour d'agitation. D'autant plus que depuis la scène avec Carmen, elle restait nerveuse, préoccupée, s'absorbant dans d'interminables songeries qui inquiétaient Marceline.

Voyant qu'elle ne rentrait pas, Isabelle et son

frère se décidèrent à partir. La pauvre femme, pensaient-ils, devait s'être attardée près de la croix du lac où Isabelle voulait précisément aller faire une dernière prière, avant son départ.

Inès était là, en effet, accroupie sur l'herbe, mais non pas seule. Entre ses bras, elle tenait Carmen qui appuyait la tête contre son épaule.

– Aubert, vois-tu ? dit Isabelle avec émotion.

– Oui, murmura le jeune homme.

Inès ne bougea pas en les entendant approcher. Mais Carmen tourna la tête et tendit sa main vers eux. Un sourire détendait ses lèvres. Isabelle essaya de prendre un ton sévère en disant :

– Nous t'avions défendu de sortir seule, Carmen !

– M^{lle} Anne a permis que je joue dans la prairie... Je voyais cette croix et j'avais envie de venir tout près...

– Il ne faut pas la gronder, mademoiselle Isabelle, dit Inès.

Elle avait la voix un peu rauque et les yeux pleins de grosses larmes.

– ... C’est sa place, ici. Elle doit y venir souvent... N’est-ce pas, ma petite Enriqueta ?

Ses lèvres se posaient sur les boucles sombres de l’enfant, passionnément.

Carmen jeta vers les deux jeunes gens un coup d’œil perplexe.

– Je ne sais pas pourquoi elle m’appelle comme cela... Je suis Carmen...

– Non, tu es Enriqueta, dit ardemment Inès. On te trompe en t’appelant autrement... Tiens, regarde...

Son doigt se tendait vers le socle de la croix.

– ... Dona Enriqueta, marquise de Montferno, comtesse de Villaferda... C’est toi, ma petite maîtresse bien-aimée !

Elle serra contre elle l’enfant, baisa follement ses cheveux en répétant :

– Enriqueta !... Enriqueta !

Puis, relevant la tête, elle attacha sur Isabelle des yeux brillants.

– « Il » s’est fâché, l’autre jour. Mais je ne lui

en veux pas... Je comprends... je comprends... Il ne veut pas qu'on parle de cela... du crime...

– La voilà qui reprend ses divagations, pauvre femme ! dit Isabelle.

Elle s'approcha, prit Carmen d'entre les bras de l'Espagnole. Celle-ci la laissa faire, mais en la regardant avec des yeux pitoyables et suppliants.

– Vous voudrez bien que je la voie quelquefois ? demanda-t-elle en joignant les mains.

– Je ne sais, ma pauvre Inès... si M. de Villaferda le permet. Il est le maître de Carmen.

– Vous lui direz que je ne parlerai plus de... de ce qu'il ne veut pas entendre. Jamais, jamais, pourvu qu'il permette que je voie Enriqueta !

– Si vous souhaitez obtenir cela, Inès, il faut d'abord vous abstenir d'appeler cette enfant ainsi, dit Aubert avec un accent d'âpreté. Car c'est un nom que don Rainaldo n'aime pas entendre.

– Il... n'aime pas ?

Inès, avec effort, se mettait debout en regardant le jeune Fauveclare d'un air stupéfait.

– ... Pourquoi ?

– Parce qu’il n’a pas gardé d’elle un souvenir agréable, probablement.

– Aubert, tu ne dois pas répéter devant cette femme tes hypothèses malveillantes ! s’écria Isabelle.

Elle regardait son frère avec colère. Inès, pendant un moment, resta songeuse, les yeux attachés sur l’eau verte et paisible, glacée d’or clair par le soleil couchant. Puis elle murmura :

– Je sais bien, moi, pourquoi... Je sais...

Elle se tourna vers les jeunes gens, leur fit un salut et s’éloigna, après avoir enveloppé d’un long regard la petite Carmen.

Isabelle s’agenouilla au pied de la croix, pria un instant pour la jeune morte qu’elle allait remplacer près de Rainaldo. Un peu d’angoisse la serrait au cœur, en ce lieu où avait fini le court bonheur terrestre d’Enriqueta. Elle se releva lentement, prit la main de Carmen et dit :

– Rentrons.

La prière avait apaisé son irritation contre

Aubert. Il ne restait que cette tristesse causée par l'animosité persistante d'un frère très cher contre celui qui serait demain son mari.

Chemin faisant, elle demanda à Carmen :

– Cette bonne Inès ne t'a pas fait peur, aujourd'hui ?

– Si, d'abord. Quand je l'ai vue à genoux près de la croix, j'allais me sauver. Mais elle s'est mise à pleurer, elle m'a parlé doucement... Et puis, elle m'a embrassée, bien fort.

Isabelle caressa la joue de l'enfant.

– Il ne faut pas avoir peur d'elle. C'est une pauvre femme qui a bien souffert.

– Je n'ai plus peur maintenant, dit Carmen.

Puis aussitôt elle ajouta, avec une intonation joyeuse :

– Voilà M. le comte !

La voiture de Rainaldo se dirigeait, en effet, vers le logis. Quand le frère et la sœur arrivèrent près de l'entrée, ils trouvèrent M. de Villaferda qui les attendait.

– Vous revenez de promenade ? demanda-t-il en prenant la main que lui tendait la jeune fille.

– Nous avons été passer un moment chez Marceline, dans l'intention de dire adieu à Inès. Mais celle-ci était près de la croix, où nous l'avons trouvée... À ce propos, il faut que je vous demande quelque chose, Rainaldo. Voulez-vous entrer un moment ?

Il acquiesça et suivit sa fiancée. Aubert, ayant à peine effleuré de ses doigts nerveux la main tendue de Rainaldo, s'esquiva vers l'escalier. La petite Carmen, dont M. de Villaferda n'avait point paru remarquer la présence, s'en alla doucement vers la cuisine, en se retournant pour regarder Isabelle et don Rainaldo qui gagnaient le salon.

– Que désire ma chère Isabelle ?

Rainaldo venait s'asseoir sur le canapé où avait pris place la jeune fille et posait sur le fin poignet une main caressante.

Isabelle raconta la scène qui avait eu lieu près de la croix, la demande faite par Inès. Elle

ajouta :

– Il me semble que vous ne pouvez refuser cela à cette malheureuse, Rainaldo ? Du moment où elle n’effraye plus l’enfant et où elle promet de ne plus continuer ses divagations...

Il l’avait écoutée en silence. Un pli s’était creusé sur son front. Il dit fermement :

– Non, Isabelle, je ne le permets pas. Inès n’a plus sa raison entière et par conséquent n’est pas libre de tenir ce qu’elle promet. Tout au plus autoriserai-je qu’une fois par hasard elle voie un instant cette petite, en présence de votre tante seulement... Et encore, je ne vois pas trop ce qu’il y a d’avantageux à favoriser l’idée fixe de cette pauvre créature.

– C’est une illusion qui soulage peut-être ses regrets... Enfin, si vous permettez que, de temps en temps...

– Une ou deux fois pendant notre absence. Au retour, l’enfant descendra aux Belles Colonnes, ou sera confiée à la femme de charge, Juana Ferrego, femme sérieuse et dévouée qui ne pourra

lui donner que de bons conseils.

– Mais je m’en occuperai aussi ?

– Quand votre mari vous en laissera le temps, chère Isabelle.

Il se pencha et appuya ses lèvres sur la tiède main palpitante.

Elle eut un petit rire d’émotion.

– Serez-vous un despote, Rainaldo ?

– Peut-être ! On dit que les Villaferda ont une disposition pour ce défaut.

– Et moi qui suis une indépendante ! Heureusement, il est encore temps de rompre !

Leurs regards, où la gaieté se mêlait à une flamme d’amour, se rencontraient longuement.

– ... Je n’ai pas de dispositions, moi, pour l’esclavage, Rainaldo. Mon caractère est plutôt difficile.

– Je m’en suis bien aperçu, ma très chère fiancée.

– Je suis volontaire, orgueilleuse...

– Et moi donc !

– Oh ! vous... oui, évidemment. Alors, nous nous heurterons...

– L'un des deux cédera.

– Ce ne sera peut-être pas moi... du moins, pas toujours.

– Eh bien ! ce sera moi. Vous verrez, nous nous arrangerons très bien.

– Oh ! je n'en doute pas ! dit Isabelle.

Puis elle se tut, accablée par son bonheur.

Rainaldo couvrait sa main de lents baisers, dont l'ardeur la faisait frissonner. La porte vitrée, ouverte sur la cour où s'attardait la lumière déclinante, laissait entrer une brise fraîche parfumée de senteurs résineuses. Dans une allée du verger s'avavançait Anne, pensive, le front penché, ses mains retenant des traînes de feuillage cueillies pour orner la salle à manger.

– Votre mère est arrivée ? demanda Isabelle, en se souvenant tout à coup du motif pour lequel était descendu Rainaldo.

– Oui.

– Elle n'est... pas trop mécontente que vous m'ayez choisie ?

D'un geste vif et doux, Rainaldo glissa un bras derrière le cou d'Isabelle et appuya contre son épaule la tête charmante.

– Jamais, quelle que fût la femme choisie par moi, ma mère n'aurait été de mon avis. Mais vous n'avez à craindre aucune parole, aucun acte désagréables. Dona Encarnacion de Villaferda sait garder les apparences.

Quelle étrange intonation de sarcasme douloureux ! Isabelle, soulevant la tête, attachait sur son fiancé un regard chargé d'émotion.

– Elle ne vous aime donc pas ? Elle ne souhaite pas que vous soyez heureux ?

Ces questions ne reçurent pas de réponse. Les blanches paupières se trouvèrent closes sous les lèvres de Rainaldo, qui murmurèrent passionnément :

– Quels yeux vous avez, mon Isabeau ! Quelle lumière et quelle vie ! Ah ! je pourrai bientôt

vous dire tout ce que vous êtes pour moi, ma bien-aimée !... ma précieuse bien-aimée aux yeux inoubliables !

Des yeux inoubliables ? Qui donc avait dit ces mêmes mots ! Ah ! oui, c'était dona Enriqueta qui avait autrefois répété à Isabelle ce jugement porté sur elle par M. de Villaferda.

– Rainaldo !... mon Rainaldo ! dit une voix frémissante.

Anne venait de traverser la cour et arrivait au seuil du salon. Les feuillages échappèrent à ses mains tremblantes. L'angoisse et la souffrance passaient dans les yeux qui rencontraient le beau groupe amoureux.

– Tante Anne, vous avez été bien sévère... et moi bien patient, dit Rainaldo.

Il la regardait avec un mélange de reproche et de gaieté un peu amère.

– ... Mais vous aviez raison, puisque vous me connaissiez très peu en somme. Vous avez, jusqu'au bout, rempli votre tâche maternelle, et si j'ai le bonheur de posséder en Isabelle une

femme d'une rare valeur morale, c'est en partie à vous que je le dois, puisque vous l'avez formée à votre image.

Isabelle, échappant au bras qui l'entourait, s'élança vers sa tante et la serra contre elle.

– Petite tante chérie, comme nous vous aimerons tous deux ! Et vous continuerez de m'aider à devenir meilleure, car si Rainaldo croit trouver chez moi les perfections qui existent en vous, il aura bien des désillusions, hélas !

– Non, mon enfant... non, il n'en aura pas ! dit Anne en baisant le front blanc proche de ses lèvres. S'il le veut, il sera heureux près de toi... très heureux.

– Et il le voudra, Anne.

Rainaldo se levait, s'approchait des deux femmes. Son regard rencontra celui d'Anne, anxieux et suppliant. Il répéta, d'une voix ferme :

– Il le voudra, ne craignez rien.

IX

Le mariage civil fut célébré de bonne heure le lendemain, dans le vieil hôtel de ville de Favigny. Dona Encarnacion n'y était pas présente. Elle avait déclaré à son fils que cette cérémonie, inconnue dans son pays, n'existait pas pour elle, et qu'elle irait directement des Belles Colonnes à Saint-Michel-des-Bois.

Les voitures de don Rainaldo remontèrent les mariés, Anne, Aubert et les témoins : le docteur Fortier pour Isabelle et, pour M. de Villaferda, deux de ses parents, le duc de Sandrago et don Pablo de Villarès. En gagnant la chapelle, elles rejoignirent celle qui amenait dona Encarnacion. À travers la vitre, Isabelle entrevit le froid profil et elle ne put contenir un frisson.

– Tu n'as pas froid, chérie ? demanda Anne.

– Non, chère tante... c'est nerveux, répondit-elle.

Car elle ne voulait pas faire connaître aux siens l'appréhension qu'en dépit de ses raisonnements lui inspirait sa future belle-mère.

Les deux femmes se rencontrèrent devant le petit porche de Saint-Michel. Rainaldo s'était avancé pour se trouver à ce moment près de sa fiancée. Dona Encarnacion, droite et hautaine dans une robe de satin noir garnie de quelques lourdes broderies également noires, inclina sa tête coiffée de la mantille espagnole pour répondre au salut d'Isabelle, puis tendit une main gantée de gris en disant avec froideur :

– J'ai plaisir à vous revoir, Isabelle.

– Je suis heureuse de l'apprendre, dona Encarnacion, répliqua Isabelle avec une gravité dont elle avait réussi à bannir – en apparence – l'ironie.

Elle regardait la comtesse bien en face, étant décidée à surmonter l'impression presque répulsive que lui causait ce visage rigide – plus rigide qu'autrefois encore, semblait-il – et ces yeux durs dont l'expression demeurait indéchiffrable.

Dona Encarnacion détourna la tête, adressa un mot poli à Anne et prit le bras de son fils, tandis qu'Aubert offrait le sien à Isabelle.

Tout le petit peuple de la montagne était venu pour assister au mariage d'Isabelle Fauveclare, que l'on connaissait d'ici depuis l'enfance et qu'on aimait pour sa bonté, sa vive gaieté, sa beauté radieuse. La satisfaction de tous était grande, car cette union, au lieu d'enlever une Fauveclare à la source de sa race, ramenait au contraire à celle-ci un autre Fauveclare, puisque M. de Villaferda devait désormais résider une partie de l'année dans le pays.

En un coin de la chapelle se blottissait Carmen. Ses yeux agrandis encore par l'admiration ne quittaient pas Rainaldo et Isabelle, la blanche Isabelle semblable à une merveilleuse apparition sous le tulle vapoureux de son voile. Quand le petit cortège quitta la chapelle, elle se glissa au-dehors pour se trouver près de la voiture, au moment où les mariés y montaient.

Isabelle la vit et lui adressa un sourire. Don

Rainaldo lui dit :

– Fais attention, enfant, ne reste pas si près, car les chevaux sont vifs.

Elle se recula et se trouva contre dona Encarnacion qui allait monter dans la seconde voiture. La noble dame jeta un coup d’œil sur le petit visage ambré tout encadré de boucles brillantes et fit un pas en arrière. Sa main releva la traîne de satin noir que frôlaient les pieds de l’enfant, d’un geste brusque où Aubert, son cavalier maintenant, vit un mouvement de mépris hautain à l’égard de cette petite créature qu’elle prenait sans doute pour quelque enfant de bûcheron ou de forestier. Il dit aussitôt :

– C’est la fille d’Estevan et de Paca Canzalès, les gardiens que vous aviez mis aux Belles Colonnes, dona Encarnacion.

– Ah ! vraiment ?

Et, sur cette réponse indifférente, elle monta dans la voiture dont un laquais à la livrée de Villaferda tenait la portière ouverte.

« Soitte orgueilleuse ! » pensa le jeune

Fauveclare avec colère.

Pendant le trajet, elle ne dit mot, laissant Aubert s'entretenir en espagnol avec don Pablo de Villarès, qui ne parlait qu'un mauvais français. Ce mutisme persista pendant le déjeuner, qu'égaya la verve du duc de Sandrago, bon vivant d'une cinquantaine d'années, excellent homme et fort peu admirateur de dona Encarnacion, ainsi que le prouvait cette appréciation glissée à l'oreille d'Anne :

– Votre ravissante nièce, mademoiselle, n'aura pas de peine à faire oublier sa belle-mère ! Glace et sécheresse d'une part, lumière et grâce de l'autre... Ah ! heureusement, Rainaldo n'a pas introduit dans la famille une seconde perfection dans le genre de ma noble cousine !

Le repas terminé, dona Encarnacion prit congé en disant qu'elle allait se reposer à Favigny des fatigues de son voyage. Personne n'essaya de la retenir. Rainaldo l'accompagna jusqu'à sa voiture, lui baisa la main et dit avec une correcte froideur :

– Naturellement, ma mère, si vous désirez

demeurer quelques jours aux Belles Colonnes, vous êtes libre de le faire.

– Je te remercie, répondit-elle avec une froideur égale.

Une heure plus tard, les mariés, en tenue de voyage, s’apprêtaient aussi à quitter les Eaux Vertes. Rainaldo, prêt le premier, rejoignit Anne qui, ses hôtes partis, venait de s’asseoir dans la cour. Il attira un siège et prit place près d’elle.

– Allons, Anne, dites-moi ce que vous avez sur le cœur ! Dites-moi vos craintes, vos doutes... ce que vous redoutez de moi.

Elle tressaillit et une rougeur légère vint à son teint un peu flétri.

– Pardonnez-moi, Rainaldo ! répliqua-t-elle avec une douceur mêlée de prière. Vous l’avez dit hier, je ne vous connais pas bien...

– Et quelques années de ma vie vous effrayent. C’est naturel, ma pauvre Anne. C’est la rançon de mes fautes, et je ne puis rien pour vous mieux rassurer... du moins, rien par avance. Car le bonheur d’Isabelle, seul, et ma complète fidélité à

la promesse que je vous ai faite, pourront vous donner la sécurité.

Il prit la main d'Anne, considéra un moment cette douce figure émue, anxieuse, et dit à mi-voix, avec un accent de prière :

– Tâchez d'avoir confiance, Anne... tâchez... Croyez ce que je vous ai dit, au jour de mes fiançailles : j'étais une âme perdue, par la faute de quelqu'un que je ne puis nommer. Isabelle reparut dans ma vie, et ce fut une résurrection. Je lui ai offert un cœur régénéré... vous m'entendez, Anne ?... vous me croyez ?

Il serrait la main tremblante, il regardait Anne avec une supplication impérative.

– Oui, Rainaldo... oui...

Mais il secoua la tête. Laissant retomber les doigts d'Anne, il se leva et se rapprocha de la fenêtre. Puis, se détournant d'un mouvement altier, il dit âprement :

– Eh bien ! ne me croyez pas. Peu importe ! La confiance d'Isabelle me suffit.

X

Rainaldo et Isabelle reparurent à Favigny au début de septembre. Dès le lendemain, ils montèrent aux Eaux Vertes. Les nouvelles d'Aubert n'avaient pas été bonnes, pendant leur absence. Le manque d'appétit, quelques crachements de sang, un grand amaigrissement dénotaient une sérieuse aggravation de son état.

L'été se prolongeait dans la montagne, cette année-là. Isabelle et son mari trouvèrent Anne dans le verger avec son neveu, qui prenait l'air en un lieu ensoleillé. Près du jeune Fauveclare était assise Carmen, occupée à suivre les lettres de l'alphabet sur un abécédaire qui avait servi à Isabelle. À la vue des arrivants, l'enfant bondit hors de sa petite chaise, eut un élan vers eux, puis s'arrêta, ses yeux brillants de joie attachés sur les jeunes époux.

– Isabeau !... chère Isabeau, dit Aubert.

Il tendait vers elle des mains où les os saillaient. Sa figure déjà si creuse auparavant ne semblait pas changée de façon appréciable. Mais les vêtements flottaient sur son corps amaigri, comme le remarqua vite Isabelle, dont le cœur se serrait tandis qu'elle affectait la gaieté.

Elle raconta son séjour à Paris, la tranquillité dont Rainaldo et elle y avaient joui, à cette époque où le monde élégant le désertait. Anne la regardait avec une attention anxieuse et ne discernait aucune ombre inquiétante dans ces beaux yeux profonds. Rien que la paix, le bonheur, des éclairs de tendresse passionnée quand ils se portaient sur Rainaldo. Sa beauté paraissait augmentée encore. Elle était vraiment éblouissante dans cette toilette de deuil dont l'élégance discrète mettait en valeur la grâce patricienne de la jeune femme et la souplesse harmonieuse de toute sa personne.

Anne avait craint que M. de Villaferda ne lui fît sentir quelque froideur, comme suite au court entretien qu'ils avaient eu avant son départ. Mais il n'en fut rien. Il insista vivement avec Isabelle

pour que la tante et le neveu descendissent le plus tôt possible à Favigny. Mais Aubert déclara qu'il comptait demeurer dans la montagne jusqu'aux derniers beaux jours.

– Soit, à condition de partir à temps, dit Rainaldo. J'enverrai ici une voiture qui sera toujours prête à vous emmener, dès que paraîtront les premiers froids.

– C'est inutile ! déclara vivement Aubert. Nous trouverons bien par ici une carriole pour nous descendre, le moment venu.

– Il est beaucoup plus simple d'utiliser une voiture de votre beau-frère, mon ami.

Rainaldo l'appelait ainsi pour la première fois. La froideur polie dont il usait d'habitude à l'égard du jeune Fauveclare se nuançait aujourd'hui de bienveillance. Mais Aubert n'en parut pas touché, bien au contraire. À ces mots « mon ami », ses yeux devinrent très sombres et, dès cet instant, il n'ouvrit plus la bouche que pour répondre par des monosyllabes quand on lui adressait la parole.

Isabelle le remarqua vite et s'en affligea, sans retrouver contre lui ses indignations de naguère. Il était si malheureux, ce pauvre Aubert ! Elle s'en rendait mieux compte maintenant, elle qui se trouvait comblée de bonheur. À grand-peine, elle retenait les larmes qui lui montaient aux yeux tandis qu'elle considérait son frère et son mari assis l'un près de l'autre : Aubert, un peu contrefait, miné par la maladie et par le constant malaise de son âme ardente, tourmentée, orgueilleuse ; Rainaldo, souple et vigoureux, parfait modèle de beauté virile et d'élégance aristocratique, portant en tout son être une assurance hautaine et dans son cœur – Isabelle le savait – la joie brûlante d'un amour profond, exclusif. Oui, pauvre Aubert qui souffrait en son corps et en son âme !

Carmen, après avoir reçu un baiser d'Isabelle et une caresse de Rainaldo, s'était discrètement écartée. Anne fit l'éloge de son caractère, un peu vif mais très affectueux ; Aubert déclara qu'elle était une enfant charmante, toujours disposée à rendre service. Il lui apprenait à lire et elle était une distraction pour lui.

– Alors, il ne faut pas que nous l’emmenions aux Belles Colonnes ? demanda, en souriant, Isabelle.

– Non, j’espère que vous nous la laisserez encore.

– Que décides-tu, Rainaldo ?

– Je n’y suis pas opposé... Comment cela va-t-il avec Inès, Anne ?

– La pauvre femme l’a revue deux fois et s’est contentée de l’embrasser, de la regarder longtemps, sans rien dire.

– En ce cas, vous pouvez la garder jusqu’à votre retour en bas.

Au cours de cet entretien, Anne apprit à Isabelle et Rainaldo que les Guerchaux étaient montés un jour aux Eaux Vertes pour lui rendre visite. Elle les avait reçus poliment, mais froidement, ce qui n’avait pas découragé M^{me} de Guerchaux de lui faire des confidences. Eugénie ne se mariait pas, car on ne pouvait lui donner de dot. La situation pécuniaire de la famille devenait de plus en plus difficile et si rien ne survenait

pour y remédier, ils seraient obligés désormais de vivre toute l'année à Favigny.

– Eh bien ! C'est ce qu'ils feront de mieux ! dit ironiquement M. de Villaferda. Mais, évidemment, c'est un désastre pour des gens de cette sorte, qui n'ont jamais su que dépenser leur argent en mondanités. Or, les mondanités de Favigny...

– Sont plutôt rares, ajouta en riant Isabelle. Mais j'aimerais mieux les voir ailleurs que là, car je crains qu'ils ne nous ennuient par leurs importunités.

– Je n'ai pas coutume de souffrir les importuns, ma chère Isabelle et je saurai t'en délivrer, dit catégoriquement M. de Villaferda. Du reste, ces gens ont pris parti pour M^{me} Fauveclare ; qu'ils se contentent donc de sa gracieuse société.

– Il paraît qu'elle se dit malade du chagrin que nous lui avons causé, par notre façon d'agir à son égard.

Rainaldo eut un rire sarcastique :

– Ceci est le comble ! Il faudrait que vous lui rendiez grâces de vous avoir dépouillés ! Je pensais assez bien connaître cette femme ; mais je crois que son cynisme nous réserve encore des surprises.

Au moment du départ, Isabelle appela Carmen pour l’embrasser. Dans cette petite figure d’enfant bien portante et heureuse, elle revit encore la ressemblance avec Enriqueta. Involontairement, elle chercha le regard de Rainaldo et le vit attaché sur la petite fille. Lui aussi, probablement, retrouvait cette ressemblance, rendue plus ou moins frappante selon certains jeux de physionomie.

– Souhaite le bonsoir à M. le comte, Carmen, dit Isabelle.

L’enfant fit un pas vers Rainaldo. Celui-ci étendit la main et la posa sur la tête brune.

– Bonsoir, enfant.

Ses doigts s’attardaient sur les boucles brillantes, semblaient les caresser. Isabelle eut l’impression très vive qu’il retrouvait à ce contact

le souvenir d'autres cheveux semblables, épars autour d'un charmant visage aux grands yeux noirs, comme ceux-ci d'une douceur un peu sauvage. Elle jeta un coup d'œil sur la physionomie de Rainaldo. Mais il avait son air impénétrable, son « air de marbre », comme elle disait autrefois.

Écartant doucement l'enfant, M. de Villaferda se tourna vers Anne pour prendre congé. Peu après, il remontait avec Isabelle dans la voiture qui les avait amenés, en laissant la promesse de revenir dans trois ou quatre jours.

Carmen, dans le verger, les avait suivis des yeux, tandis qu'ils se dirigeaient vers la maison. Aubert l'appela brusquement :

– Viens ici.

Et quand elle fut près de lui, il demanda :

– Qui regardais-tu là ?

– M. le Comte et M^{me} Isabelle, répondit l'enfant, avec un regard de surprise craintive sur la physionomie crispée.

– Lequel des deux aimes-tu mieux ?

– J’aime beaucoup, beaucoup, M^{me} Isabelle !

Carmen joignait les mains dans un geste de ferveur.

– ... Mais M. le comte... je voudrais être toujours dans un petit coin pour le voir, l’entendre !

D’un mouvement irrité, Aubert écarta la petite fille. En même temps, une sorte de rire sarcastique s’étouffait dans sa gorge.

– Eh bien ! ce désir n’est pas réciproque ! Lui a été enchanté de te laisser ici, va.

Il fut interrompu par la toux et porta son mouchoir à sa bouche. Carmen, un peu effrayée par son geste de colère, s’était reculée. Elle murmura, en secouant sa petite tête :

– Pourquoi est-il méchant aujourd’hui, lui qui est toujours si bon ?

XI

Isabelle, vu son deuil, se trouvait pour le moment dispensée de visites, à sa grande satisfaction. Presque chaque jour, elle sortait avec son mari, soit à pied, soit en voiture. M. de Villaferda ne la tenait pas prisonnière, comme l'avait été sa première femme, prétendait-on. Tous les matins, elle se rendait à l'église ainsi qu'elle en avait coutume avant son mariage et, dans le courant de la semaine, elle allait voir quelques protégés pauvres à qui, maintenant, elle pouvait faire des dons généreux.

Les gens de Favigny la louaient de n'avoir point de morgue, de ne pas étaler l'importance de sa nouvelle situation. On déclarait que M. de Villaferda n'aurait pu trouver une épouse mieux pourvue en tous les dons de la beauté, de l'intelligence et du cœur.

Les Guerchaux essayaient de vaincre la

froideur polie dont s'enveloppait Isabelle chaque fois qu'elle les rencontrait.

Ils n'osaient essayer une visite aux Belles Colonnes, car don Rainaldo leur imposait fortement. Mais ils s'arrangèrent pour faire connaître à la jeune comtesse qu'ils avaient cessé les rapports avec M^{me} Fauveclare.

L'opinion publique, d'ailleurs, se retournait contre la veuve de Melchior. Maintenant qu'Isabelle était devenue la femme d'une personnalité riche et puissante, on commençait de se demander si, après tout, les Fauveclare n'avaient pas des raisons sérieuses de suspecter cette étrangère, au sujet de la ruine de Melchior Fauveclare. M^e Chignelle, quand on attaquait ce sujet devant lui, protestait mollement, prononçait des phrases ambiguës. Sa femme, qui ne se rendait plus qu'en cachette chez Claudia, levait les yeux au ciel en disant :

– Ah ! j'espère bien que nous n'avons pas été trompés !... Une femme si charmante ! À qui croirait-on, alors, je vous le demande ?

M^{me} Fauveclare continuait de se dire mal

portante. On ne la voyait guère qu'à l'église et l'on constatait que sa mine dénotait, en effet, quelque perturbation morale ou physique.

– Elle est malade de rage, de colère rentrée, expliquait malignement le docteur Fortier.

Isabelle ignorait si dona Encarnacion et Claudia s'étaient vues pendant le court séjour de la comtesse aux Belles Colonnes. Elle ne voulait pas interroger à ce sujet Rainaldo qui ne lui parlait jamais de sa mère, ni s'informer près des domestiques. Ce fut Juana Ferrego, la femme de charge, qui, d'elle-même, lui dit un jour que M^{me} Fauveclare avait passé tout un après-midi près de M^{me} de Villaferda.

Cette Juana, grosse femme moustachue, de mine rébarbative au premier abord, était la meilleure et la plus dévouée des créatures. Un peu autoritaire, habituée à diriger depuis quelques années la maison de son jeune maître célibataire, elle avait commencé de montrer quelque froideur défiante à cette jeune femme inexpérimentée, petite provinciale pauvre, dont elle jugeait l'union indigne du comte de Villaferda. Mais

bien vite, la grâce d'Isabelle, sa façon de commander, ferme et douce, son adaptation rapide à cette nouvelle existence, avaient gagné le cœur et l'estime de la señora Ferrego.

– Dona Isabelle est tout à fait la femme qu'il fallait à notre maître, déclarait-elle avec décision.

Vers le 20 septembre, le froid commença de se faire sentir très sérieusement aux Eaux Vertes, Néanmoins, Aubert refusa de descendre encore à Favigny. Il ne s'y décida qu'à la fin du mois, sur l'injonction formelle du médecin et après une visite d'Isabelle qui insista au nom de son affection fraternelle, au nom du dévouement d'Anne pour lui. Cependant, il ne s'agissait plus maintenant d'habiter les Belles Colonnes. Don Rainaldo, d'accord avec sa femme, avait loué pour Anne et son neveu une maison également située dans la rue de l'Eau-qui-Chante. Ce logis, tout meublé et fort agréable, avait encore été embelli, rendu plus confortable par les soins d'Isabelle, et pourvu d'une jeune servante pour aider Donatienne.

– Ainsi, ta tante et ton frère se trouveront chez

eux, avait dit Rainaldo. Aubert a besoin d'une tranquillité morale qu'il ne trouverait pas aux Belles Colonnes, puisqu'il continue de ne pouvoir me souffrir.

– Et toi, tu es si bon pour lui ! répondait Isabelle avec émotion. Cher Rainaldo, je t'aime encore plus de supporter avec tant de patience, de générosité, cette aversion coupable de mon pauvre Aubert !

– À mes yeux, il a le double titre d'être ton frère et d'avoir une santé sérieusement atteinte. Or, je jouis par toi de tant de bonheur, mon Isabelle, qu'il m'est bien facile d'être indulgent à son égard et que j'y trouve même de la douceur.

Anne s'installa avec satisfaction dans le nouveau logis. Elle témoigna sa reconnaissance à don Rainaldo en quelques paroles délicates, qu'il interrompit par ces mots :

– Remerciez votre nièce, Anne, c'est elle qui est l'inspiratrice de tout.

Mais Isabelle protesta vivement :

– Ne l'écoutez pas, chère tante ! Il m'a parlé le

premier de cet arrangement, auquel je n'aurais osé faire allusion. Oh ! il n'a pas besoin de mes inspirations pour se montrer délicat, généreux entre tous !

La méfiance d'Anne fléchissait devant cet amour confiant de la jeune femme, devant l'union qui semblait si parfaite entre les deux époux. Mais Aubert demeurait irréductible et toujours disposé à tourner en mal les actes, les paroles de son beau-frère.

Carmen restait près de M^{lle} Fauveclare, sur la demande de celle-ci qui voyait son neveu très attaché à cette enfant. Aubert avait dit alors, à sa tante, sardoniquement :

– Nous faisons un bien grand plaisir à don Rainaldo en la conservant. Sans quoi, Isabelle aurait voulu s'en occuper, ce qui n'aurait pas été du goût de son mari.

– Qu'en sais-tu, mon ami ? avait répliqué Anne.

– Parce que cette petite lui produit une désagréable impression. C'est chose facile à voir,

pour peu qu'on l'observe attentivement.

Anne déclarait sincèrement ne l'avoir pas remarqué et attribuait en elle-même au parti pris cette idée du jeune homme sur son beau-frère.

Presque chaque jour, Isabelle allait passer un long moment près d'Anne et d'Aubert. Deux fois par semaine, la tante et le neveu déjeunaient aux Belles Colonnes, quand ce dernier n'était pas trop souffrant. Anne venait parfois vers quatre heures prendre le thé dans le salon d'Armide, devenu la pièce de prédilection d'Isabelle et où Rainaldo venait les rejoindre. M. de Villaferda avait fait envoyer de ses résidences d'Espagne des meubles précieux du seizième siècle, des marbres, de merveilleuses pièces d'orfèvrerie, pour orner ce salon jusqu'alors un peu nu. Aux portes pendaient d'épais brocarts anciens tissés d'argent. Un somptueux lustre de Venise tombait de la voûte peinte à fresque, comme les murs. Dans de grands vases d'argent ciselé s'épanouissait une profusion de fleurs rares que Rainaldo faisait venir des jardins de Palamès.

Anne, appréciant cette vie agréable, se

rappelait parfois les jours difficiles passés en compagnie de son frère et de Claudia. Aucune humiliation ne lui avait été épargnée par cette femme odieuse, cette « louve dévorante », suivant l'expression de la fidèle Donatienne. Un souvenir se précisait.

Un matin, elle avait été appelée dans la salle des Chasses. Elle y avait trouvé M. Fauveclare marchant de long en large, et Claudia étendue dans un fauteuil, tenant un mouchoir sur ses yeux.

Brusquement, Melchior se tourna vers elle et l'interpella rageusement :

– Il faut que cela cesse, Anne !... Il le faut, tu m'entends ?

– Quoi donc, mon ami ?

– Ton attitude à l'égard de ma femme !... Elle en est désolée... malade...

Claudia, à ces mots, soupira profondément.

– ... Tu affectes une froideur absolument insupportable... et tes neveux t'imitent sottement. J'entends que tu leur donnes un autre exemple...

– Cher... cher Melchior, je t'en prie !

Claudia se levait, venait à elle. M^{me} Fauveclare était vêtue d'une ample robe de cachemire bleu pâle, qui découvrait un cou rond et blanc entouré d'un étroit collier de brillants et de saphirs. Un peu de rougeur colorait les joues pleines et les yeux paraissaient brillants de larmes.

– ... Je ne veux pas que tu fasses de reproches à ta sœur ! L'affection ne peut se commander. Peu à peu, tu verras, Anne m'aimera. C'est que je n'ai pas su bien m'y prendre...

Elle regardait Anne avec un air de suave humilité.

– Oui, tu en arriverais à te croire coupable, à te faire des reproches !... Toi, si bonne, si admirable de patience !... Mais je ne supporterai pas cela ! Ou bien tu modifieras tes manières, Anne, de telle sorte que ma femme n'ait plus à se plaindre de toi... ou bien tu quitteras cette maison, tu iras vivre où tu voudras.

– Non, mon ami, ne parle pas ainsi !... Jamais je ne souffrirais pareille chose ! Anne, chère

Anne, ne craignez rien !... J'aimerais mieux tout endurer plutôt que de vous voir infliger cet exil, de priver de vous vos neveux ! Mais je sais très bien que nous nous entendrons toujours...

Elle tendait ses deux mains à Anne qui les prit machinalement.

– ... Tenez, chère sœur, je vais vous donner une preuve de mon bon vouloir et de mon affectueuse confiance. Élise devant nous quitter pour se marier, j'ai résolu de ne pas reprendre d'autre servante pour la remplacer. Ce sera une économie, et moi, je ne trouverai que du bien à travailler davantage. Vous m'aidez un peu, vous dirigerez avec moi la maison, comme vous le faisiez avant que je ne fusse ici... Dites, vous ne me refuserez pas cela, ma bonne Anne ?

Elle penchait vers Anne son visage souriant, elle pressait les mains qui ne répondaient pas à son étreinte.

– Non, certainement, je ne refuserai pas de vous rendre service, avait répondu Anne en essayant de raffermir sa voix.

Car l'ultimatum de son frère l'avait atteinte au cœur, en lui montrant jusqu'à quel point Melchior était l'instrument passif des volontés de Claudia.

– Ah ! je le savais bien, cher ami...

M^{me} Fauveclare tourna vers son mari un visage radieux.

– ... Je savais bien que j'arriverais à m'entendre avec Anne en lui parlant dévouement... Chère sœur, embrassons-nous ! Je vous aime tant, si vous saviez !

Et de douces lèvres se posèrent sur le front d'Anne, qui avait tressailli péniblement à leur contact.

Élise n'avait donc pas été remplacée, sinon par Anne et Isabelle. M^{me} Fauveclare, le plus gracieusement du monde, leur avait confié le soin d'accomplir toute la besogne de la femme de chambre. Personnellement, elle se contentait de donner des ordres, de veiller à leur exécution et d'émettre de souriantes critiques, lesquelles, sous leur forme douceuse, trouvaient le moyen d'être toujours froissantes. Très exigeante, et sans

égard pour la fatigue d'autrui, elle passait une partie de ses journées sur une chaise longue, occupée à lire des romans ou à lutiner un petit chien qu'elle s'était fait offrir par son mari. Anne la coiffait, l'aidait à s'habiller, lui apportait ses repas dans sa chambre les jours où, sous prétexte de santé, elle voulait paresser plus longuement. Et Melchior trouvait tout cela parfaitement naturel et admirable.

Elle avait supporté cette tyrannie non sans révolte intérieure, mais avec une patience apparente. Elle avait trop bien compris que Claudia, toute-puissante sur M. Fauveclare, la séparerait de ses neveux si elle ne se montrait pas docile. Or, plus que jamais, avec une telle belle-mère, les pauvres enfants avaient besoin d'elle.

Mais tout cela n'était plus qu'un mauvais souvenir... dont le cadre seul amenait l'évocation.

Un après-midi de la fin d'octobre, Isabelle entra dans le salon d'Armide et commença à préparer le thé. Elle venait de quitter ses vêtements de sortie, après une longue visite chez

sa tante. Pour complaire à un désir de Rainaldo, elle portait dans l'intérieur des robes blanches. Ses cheveux formaient deux longues anglaises aux reflets chatoyants, qui encadraient le visage nacré où les yeux répandaient leur ardent éclat de belle eau vive, ensoleillée.

– La beauté des Eaux Vertes de là-haut est renfermée en eux, lui avait dit un jour son mari.

Quand le thé fut prêt, la jeune femme pensa : « Il faut que j'aie prévenu Rainaldo, car il oublie peut-être l'heure en travaillant. »

M. de Villaferda continuait ses recherches historiques sur les règnes de Charles Quint et Philippe II, et il y associait souvent sa femme dont il appréciait la vivacité d'intelligence, les goûts intellectuels qui, jusque-là, avaient peu trouvé d'aliment.

Une des portes de chêne se trouvait ouverte sur le patio, car cet après-midi d'automne était doux, lumineux. Isabelle sortit par là du salon. Elle s'attarda un instant sous les arcades, dans la pénombre du jour déclinant. Une senteur un peu amère de fleurs d'automne s'exhalait du

charmant petit parterre au milieu duquel susurrant l'eau de la fontaine.

Isabelle, en ce lieu, finissait toujours par éprouver, au bout d'un instant, une impression de malaise. Elle l'attribuait à cette vitre close derrière la belle grille ciselée, qui fermait le vieux logis enlevé à ses légitimes possesseurs et à l'abri de laquelle, peut-être, des yeux malveillants essayaient de surprendre les faits et gestes des maîtres de la demeure voisine.

– Si votre maison ne vous est pas rendue par décision de justice, avait dit un jour Rainaldo à sa femme et à Anne, je ferai clore complètement cette issue par un volet plein, comme c'est mon droit.

Isabelle détourna son regard de ce vitrage et, longeant les arcades, se dirigea vers le quatrième côté du patio, celui qui, par une large arcade d'une rare élégance, donnait sur les jardins.

Mais elle n'alla pas jusque-là. Elle s'arrêta devant une petite porte qu'elle ouvrit, longea un étroit couloir, franchit une seconde porte et se trouva dans le cabinet de travail de Rainaldo.

M. de Villaferda, assis devant son bureau, lisait une lettre. Il leva la tête et dit vivement :

– Ah ! tu arrives bien, Isabelle ! Je viens de recevoir, par le courrier de tout à l’heure, quelque chose d’intéressant... Que regardes-tu là ?

Isabelle, arrêtée à la sortie du couloir, tenait les yeux attachés en face d’elle, sur un des panneaux sculptés entrebâillé.

Elle étendit le bras dans cette direction.

– Ceci... En arrivant par ce couloir et en voyant cette porte entrouverte, il m’est venu à l’esprit un souvenir...

– Quel souvenir ?

– Un soir, à la nuit tombante, je rentrais d’une courte station à l’église, où je venais de prier pour mon père qui souffrait d’une sérieuse bronchite, et je montais dans ma chambre afin d’échanger contre des pantoufles mes chaussures mouillées par une froide boue de dégel. Ce que je fis dans la demi-obscurité, pour obéir aux principes d’économie imposés par Claudia et par mon père. J’avais laissé la porte ouverte. Le bruit d’un pas

léger, dans l'escalier, me fit avancer vers le seuil. Je distinguai une forme masculine qui, presque silencieusement, se dirigeait vers la chambre de mon père. Deux petits coups brefs furent frappés contre la porte. Celle-ci fut ouverte presque aussitôt et une femme sortit, en la refermant derrière elle.

« L'homme dit quelques mots, que je n'entendis pas, non plus que la réponse de la femme. Puis je perçus ces paroles, prononcées par le premier, en espagnol, sur un ton d'impatience :

« – Paca est affolée... elle a peur. Il faut que vous veniez, señora...

« Il y eut encore quelques chuchotements. Puis l'homme redescendit et la femme rentra dans la chambre.

« Je restai un moment immobile, un peu intriguée. Cet homme devait être Estevan, le gardien des Belles Colonnes. La personne qui lui parlait était certainement Claudia. Paca, sa femme, se trouvait sans doute malade... ou bien leur petit enfant, né trois semaines auparavant. Et

elle demandait que M^{me} Fauveclare vînt lui donner son aide.

« Tout en songeant ainsi, je descendis l'escalier. Quand je fus dans le bas, je perçus le bruit d'une porte se refermant doucement, au premier étage, puis le frôlement d'un pas et d'une jupe sur les degrés de pierre. Je pensai : « Claudia va voir cette femme. » Et machinalement, parce que j'évitais le plus que je pouvais de rencontrer ma belle-mère, je me reculai dans un enfoncement du couloir.

« Je distinguai la silhouette de M^{me} Fauveclare, enveloppée d'un manteau, qui disparut par la porte de la salle des Chasses. Et cela me fit souvenir qu'Estevan n'avait point frappé à la porte de la maison Fauveclare. Sans doute, pour y venir, était-il aussi passé par le patio.

« Un lumignon, comme d'habitude, éclairait approximativement le bas de l'escalier. À sa lueur, en avançant, je vis que la porte de la salle était restée entrouverte. Un air froid arrivait par-là. En la poussant un peu, je pus constater que

M^{me} Fauveclare n'avait pas refermé la baie vitrée donnant sur le patio.

« Il fallait qu'elle fût bien préoccupée, car cette ouverture était toujours close, et même fermée par un cadenas, quand Claudia ne se trouvait pas dans la maison.

« – Comme dona Encarnacion, en me confiant la surveillance de son logis, m'a en quelque sorte rendue responsable du bon état de celui-ci, j'aime mieux que personne d'autre que moi n'y pénètre, avait-elle expliqué à son mari, devant ma tante et devant moi.

« Mon père, naturellement, avait déclaré excellente cette mesure qui nous laissait indifférents, puisque l'accès de la salle des Chasses nous était désormais interdit, sauf invitation de Claudia.

« L'obscurité, ici, n'était pas encore complète. Je m'avançai de quelques pas pour jeter un coup d'œil attristé sur la grande pièce qui manquait tant à Aubert et aussi, je dois l'avouer, à moi-même. Claudia y avait changé peu de chose. Elle ne s'y tenait d'ailleurs pas très souvent, lui

préférant le salon.

« Aussi, je me demande pourquoi elle nous l'a prise ? songeai-je amèrement. Sans doute pour nous être désagréable, tout simplement. »

« À ce moment, je sentis près de moi un frôlement et vis le petit chien de Claudia qui se glissait dans la salle et, de là, s'élançait par la baie ouverte dans le patio.

« Il va rejoindre sa maîtresse, pensai-je. Mais peut-être va-t-il se heurter à la porte du salon d'Armide, si elle n'a pas oublié de la fermer ? »

« Pour m'en assurer, je m'avançai jusqu'au seuil de la salle. Je ne vis pas le chien et en conclus qu'il avait dû entrer dans le logis voisin.

« Comme je faisais un pas pour me retirer, un cri parvint à mes oreilles – cri de douleur, cri d'agonie qui me fit frémir,

« Qu'était-ce donc ? Paca serait-elle très malade ?

« Pendant un instant, j'écoutai encore. Mais rien ne se faisait plus entendre... Après une courte hésitation, je m'avançai dans le patio et allai à la

porte du salon d'Armide. Mais elle était close. Par où avait donc passé le chien, qui décidément avait disparu ?

« Je me souvins tout à coup d'une petite porte placée à l'extrémité de la galerie formée par les arcades du patio. Celle qui est devant nous. J'ignorais où elle conduisait. En m'en approchant, je constatai qu'elle se trouvait entrouverte. Avant d'avoir pu réfléchir, et poussée par un sentiment inexpliqué, car je ne suis pas peureuse à l'ordinaire, je me glissai dans l'ouverture, longuai un étroit couloir et m'arrêtai au seuil d'une pièce à demi obscure dont les détails me demeuraient indistincts. Au même instant, un glissement léger se produisit, un panneau parut s'écarter dans le mur en face de moi, découvrant un rectangle de lumière voilée. Je perçus alors le vagissement d'un petit enfant, puis la voix de Claudia qui disait :

« – Allez, emportez-la, Estevan... Et soyez toujours bien prudents, vous et Paca. Je suis ennuyée que nous n'ayons pas remarqué cette porte mal fermée, tout à l'heure, quand elle a jeté

ce cri, d'autant plus que je sais trop si, dans ma précipitation, je n'ai pas laissé ouvertes les autres en venant ici.

« – Oh ! quand même, ça ne porterait pas si loin ! répondit l'Espagnol.

« Je n'en entendis pas davantage. Craignant d'être surprise, je m'esquivai prestement.

« Quelques instants plus tard, j'entrais dans la chambre d'Aubert où, près de mon frère occupé à dessiner, Anne raccommodait du linge. En entendant mon récit, tous deux témoignèrent quelque surprise.

« – Évidemment, c'est l'Espagnole qui est malade, conclut ma tante. Mais que peut-elle avoir pour souffrir au point de jeter un tel cri ?

« – Je suis encore tout émue de l'avoir entendu, ma tante ! dis-je d'une voix qui tremblait légèrement.

« Aubert, qui réfléchissait, observa :

« – Comment se fait-il que cette femme se trouve malade dans le logis principal, alors qu'elle et son mari ont leur logement près de

l'entrée ?

« – C'est vrai ! répondit ma tante. Mais ce mal a dû la prendre subitement, puisque M^{me} Fauveclare n'en a point parlé. Peut-être était-elle alors occupée à quelque travail dans la maison.

« – C'est possible, dis-je.

« Puis je restai silencieuse. Assise près de ma tante, je jouais machinalement avec une pelote de coton.

« – À quoi penses-tu ?... interrogea ma tante.

« – Je me demande pourquoi Claudia se disait ennuyée qu'on eût pu entendre ce cri. Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire ?

« – Je l'ignore, mon enfant.

« – En tout cas, je ne lui en parlerai pas, n'est-ce pas, tante Anne ? demandai-je. Ni vous non plus ? Elle me demanderait ce que j'ai été faire là... et, à la vérité, je ne sais trop pourquoi j'ai eu cette curiosité !

« – Non, nous n'en parlerons pas, ma chère petite, fut la réponse. Ce serait chose tout à fait inutile et qui ne pourrait t'amener que des ennuis.

« Au dîner, où elle arriva un peu en retard, Claudia apprit à tante Anne que la femme d'Estevan avait été prise subitement de douleurs hépatiques d'une force telle qu'elle jetait des cris perçants.

« – Ce pauvre Estevan est venu me chercher, ne sachant plus que faire, ajouta-t-elle. À l'aide de compresses, j'ai réussi enfin à la calmer. Maintenant, elle est au lit, se reposant de cette secousse.

« – A-t-elle déjà eu de ces crises ? demanda tante Anne.

« – Oui, parfois, mais beaucoup moins fortes. Quelles plaintes atroces ! Je me demandais si on ne les entendait pas jusqu'ici...

« – Oh ! ce serait impossible ! dit alors Aubert. Du logement du gardien, pensez donc ! Il faudrait qu'elles traversassent plusieurs murs !

« – Oui, en effet... Je ne sais à quoi je pense ! La vue des souffrances de cette pauvre Paca m'a bouleversée.

« À ce moment, j'échangeai un rapide coup

d'œil avec Aubert. Tous deux, nous songions :
« Pourquoi ne dit-elle pas que Paca se trouvait non dans le logis du gardien, mais dans la maison ? »

« Tante Anne demanda :

« – Vous n'avez pas fait venir le médecin ?

« – Pour le moment, c'est inutile, répondit Claudia, puisque la crise est passée. Nous verrons s'il s'en produit une autre... Ces braves gens ont la crainte des médecins et Estevan n'a rien voulu entendre quand, voyant sa femme tant souffrir, j'ai parlé d'en demander un.

« Une dizaine de jours plus tard, en sortant, je croisai Paca qui rentrait aux Belles Colonnes. L'Espagnole portait son enfant, une brune petite fille qui semblait remuante et vigoureuse. Sur le visage mat, un peu anguleux, de la jeune femme, on ne voyait pas trace des souffrances endurées. Au passage, Paca détourna ses yeux noirs, qu'elle tenait presque toujours baissés, ce qui lui donnait une expression sournoise dont, dans mes rares rencontres avec elle, j'avais été frappée. Je pensai une fois de plus : « Que cette femme me déplait !

Et son mari encore davantage ! »

« Environ un mois après cette rencontre, je revis la femme du gardien, un dimanche, à l'église. Elle était pâle, les traits tirés, amaigrie. Mais plus qu'elle encore, la petite fille qu'elle tenait sur son bras semblait changée. On ne voyait que des yeux, de grands yeux noirs souffrants dans un tout petit visage jauni, à demi couvert d'un voile léger.

« – Paca et son enfant ont-ils été malades ? demandai-je quand, au sortir de la messe, je fus rejointe par Claudia.

« – La petite Carmen, oui. Et Paca en a éprouvé tant de tourments, elle s'est tellement fatiguée pour la soigner, que la voilà presque méconnaissable, elle aussi.

« – L'enfant sera peut-être difficile à élever, dit ma tante, qui avait aussi remarqué la mine chétive du petit être.

« – C'est à craindre... bien à craindre !... répondis-je, exprimant ainsi ma conviction profonde.

« J'ai toujours gardé de cet incident un souvenir pénible et je ne peux m'empêcher de l'évoquer chaque fois qu'il est question de ces gardiens.

– Tout cela est, en effet, bien étrange, dit alors don Rainaldo, qui n'avait pas interrompu ce long récit. Tu es sûre de ce que tu me dis ?

– Absolument sûre !

Rainaldo eut un vif mouvement d'irritation.

– M^{me} Fauveclare ? Estevan ?... Ma mère aurait donc appris à sa demoiselle de compagnie le secret de la communication ?... Et que faisaient là ces gens ?

– Je n'ai pu malheureusement le voir, car, ainsi que je te l'ai dit, la lumière était voilée. Puis, craignant d'être surprise, je me suis sauvée bien vite... J'ai supposé que Paca était malade, que ce cri avait été jeté par elle...

– Ceci n'explique pas la présence de M^{me} Fauveclare et d'Estevan dans cette pièce.

– Non, en effet... Au dîner, Claudia n'a pas relevé la remarque d'Aubert, faite exprès, sur

l'impossibilité où étaient les habitants de notre demeure d'entendre des cris provenant du pavillon de garde, trop éloigné. Donc, elle voulait tenir cachée la présence de Paca dans le logis principal.

– Tout cela est vraiment étrange !... Comment ne m'en as-tu pas parlé jusqu'ici, Isabelle ?

– Je n'y songeais plus, d'autant mieux qu'Estevan et sa femme ont disparu de notre horizon. Mais aujourd'hui, en voyant pour la première fois ce panneau entrouvert en face de moi comme je sortais du couloir, le souvenir de cet incident est revenu, très précis...

Isabelle s'était assise sur le large accoudoir du fauteuil de Rainaldo et entourait d'un bras caressant le cou de son mari. Un pli se formait sur le front du comte. Quand la jeune femme eut répété les mots entendus, précisé sur sa demande quelques détails, il redit avec une impatience irritée !

– Étrange !... bien étrange ! Je cherche en vain quel motif pouvait avoir amené là cette femme et Estevan... ou plutôt je n'en vois qu'un : ils

avaient à cacher quelqu'un ou quelque chose.

Isabelle hocha la tête.

– Il est certain que cela paraît assez mystérieux...

– Et assez louche. Mais on peut attendre bien des révélations sur la femme que nous commençons de démasquer... Car cela commence, Isabeau. Voici une lettre d'Andrès Falcero, l'habile homme à qui j'ai confié le soin de mener une enquête serrée sur cette personne. Je passe les préliminaires pour arriver au point important... Claudia et Hans de Winfeld appartiennent à une bonne famille noble de Bavière, dépourvue de fortune. Leur mère était d'origine prussienne. Veuve de bonne heure, ce fut elle qui les éleva dans ses principes – c'est-à-dire dans l'admiration de la Prusse et dans l'habitude d'une dissimulation où elle était passé maîtresse, paraît-il. Hans, officier dans l'armée bavaroise, a épousé une Prussienne. Peu après, il donna sa démission et alla habiter Berlin. Il s'occupait d'études scientifiques, prétendait-on, et faisait de fréquents voyages à l'étranger – en

France et en Autriche surtout. Sa sœur, plus jeune que lui de quelques années, avait passé quelque temps comme élève dans un couvent parisien, très aristocratique. Elle s'y était fait des amies qui l'invitèrent ensuite chez elles pour plusieurs semaines, quelquefois plusieurs mois. L'une de celles-ci, riche héritière, la prit comme compagne dans un voyage qu'elle fit en Espagne. Claudia, passant par Burgos, profita de cette occasion pour rendre visite à ma mère, sa cousine à un degré assez éloigné. Un an plus tard, dona Encarnacion, cherchant une dame de compagnie, se souvint de M^{lle} de Winfeld qui lui avait été sympathique...

Ici, la voix de Rainaldo eut un rapide accent d'amertume.

– ... Elle lui offrit de venir près d'elle. Claudia accepta, en se réservant toutefois la liberté de faire d'assez longs séjours chez son frère. C'est ainsi que, pendant plus de quatre ans, cette femme fut la commensale de ma mère. Dès le premier moment, elle m'avait déplu et je m'étais défié. Toutefois, quoique soupçonnant sa fausseté, je ne pouvais supposer ce qu'elle était

en réalité... c'est-à-dire une espionne.

– Une espionne ? répéta Isabelle avec stupéfaction.

– Oui, une espionne au service du gouvernement prussien, en France et en Espagne. Son frère remplissait – remplit toujours – le même rôle à Paris et à Vienne, sous couleur de ses études scientifiques. Il y gagne de quoi vivre assez brillamment, lui, sa femme et ses enfants. Claudia, elle, a déjà acquis une fortune à ce beau métier, une fortune augmentée de celle qu'elle vola certainement à Melchior Fauveclare. Mais, de ceci, je n'ai pas encore de preuves positives.

– Rainaldo... ce que tu me dis là... est-ce possible ?... est-ce vraiment possible ?

– Oui, malheureusement ! Pendant son séjour à Paris avec ton père, elle a surtout cherché des relations dans le monde diplomatique et militaire...

– Mais lui, lui, mon pauvre père, ignorait naturellement tout cela ? dit impétueusement Isabelle.

– J’en suis persuadé ! Elle l’avait aveuglé de toute façon. Peut-être, dans les derniers temps de sa vie, a-t-il eu quelques soupçons de ce qu’elle était réellement, de ce qui existait sous les apparences de vertu dont elle s’enveloppait... Oui, je le crois, il en fut ainsi, et voilà pourquoi elle ne vous prévint pas de cette maladie, dans la crainte qu’il ne vous révélât ses inquiétudes ou ses soupçons.

Isabelle, par son attitude, par sa physionomie, témoignait du saisissement que lui causait cette révélation. Elle n’avait rien imaginé de semblable au sujet de Claudia. Dans son regard, l’indignation se mêlait à cette violente surprise. Elle dit, avec un accent d’horreur :

– Mais c’est affreux ! L’abominable créature ! Et elle porte notre nom... notre nom, Rainaldo ! Que vas-tu faire ?

– Avant de rien décider, j’attends le résultat de l’enquête que poursuit mon agent, au sujet de la fortune de ton père. Il est probable que nous pourrons régler cette affaire sans bruit, car la misérable, une fois ses agissements découverts,

s'estimera trop heureuse d'en être quitte pour sortir de France en rendant aux enfants de Melchior le produit de ses vols. Nous verrons comment se présentera la situation, le moment venu.

– Dans quelles mains mon pauvre père s'était-il mis !... Ah ! comme notre antipathie instinctive pour cette Claudia tombait juste !... Comme nous avons raison d'avoir le cœur si terriblement serré, le jour où mon père la conduisit à l'autel ! Et il faut encore supporter qu'elle soit là, dans notre maison... dans la maison où vécurent d'honnêtes gens et d'où elle nous a chassés !

– Ce ne sera plus pour longtemps, Isabelle. Anne et Aubert y rentreront bientôt, je te l'affirme... Et je ferai rechercher ce qu'elle a enlevé, pour que vous retrouviez à leur place ces souvenirs de famille.

– Cher Rainaldo, que tu es bon !

Le visage d'Isabelle se pressait contre la joue de Rainaldo.

– ... Tu penses à tout ce qui peut nous causer

quelque plaisir.

– Chose bien naturelle, mon Isabeau. Quand on aime, ne doit-on pas le prouver ?

Il prenait entre ses doigts une des longues boucles soyeuses et y appuyait ses lèvres.

– ... Allons maintenant prendre le thé... Nous réfléchirons sur ce que nous venons d'apprendre là et chercherons le meilleur moyen de punir cette femme, en évitant le scandale.

Isabelle se laissa glisser à terre et M. de Villaferda se leva, après avoir enfermé la lettre dans un tiroir de son bureau.

– Comment va ton frère, ma chérie ?

Isabelle secoua la tête :

– Pas bien, vraiment... Sa fièvre avait un peu augmenté aujourd'hui. Je l'ai trouvé abattu et ma tante m'a dit qu'il n'a pu dormir cette nuit encore... Rainaldo, crois-tu qu'il ne puisse guérir ?

– J'espère que si, chère Isabelle. Mais je voudrais qu'il acceptât de consulter d'autres médecins.

– Malheureusement, on ne le peut obtenir de lui.

– Parce qu’il sait que cette proposition vient de moi et qu’il ne supporterait pas de me devoir cela. Nous ne pouvons lutter contre cette orgueilleuse obstination, Isabelle. Agir par un acte d’autorité ne produirait rien de bon avec une nature telle que celle-là.

– Non, hélas !... Et, pas davantage, il ne veut entendre parler de partir pour le Midi. Dès lors, je ne vois pas trop quelles sont les chances de guérison pour lui, mon pauvre Aubert !

Rainaldo, entourant de son bras les épaules de la jeune femme, l’attira contre lui et baisa les yeux où montaient des larmes.

– Tu essayeras encore de le décider, mon Isabeau chérie. D’ailleurs, il peut surmonter cette crise, avec les soins dont l’entoure tante Anne... Et Carmen, est-elle toujours la même attentive petite garde-malade ?

– Toujours. C’est une bien charmante nature, sous des dehors qui restent encore un peu

sauvages. Elle est en outre fort intelligente, apprend à lire et à écrire avec une grande facilité. Aubert, son professeur, se montre enchanté d'elle.

– Tant mieux, c'est une bonne distraction pour lui... Attends que je ferme ceci.

Rainaldo alla vers le panneau entrouvert, appuya son doigt sur le ressort qui commandait la fermeture et l'ouverture de l'entrée secrète. Quand il revint à sa femme, une préoccupation se laissait voir sur sa physionomie.

– Je voudrais faire le jour sur cet incident d'autrefois que tu m'as raconté tout à l'heure, Isabelle. Il faudra que j'interroge Estevan, quand je serai à Palamès.

XII

Une quinzaine de jours plus tard, le danger immédiat se présenta pour Aubert, à la suite d'une hémorragie. Cependant, il ne mourut pas, mais resta d'une faiblesse telle que, cette fois, il ne pouvait plus être question de lui faire quitter Favigny.

Du reste, il ne s'y serait pas prêté davantage maintenant et refusait toujours obstinément une consultation de médecins.

L'hiver s'annonçait rigoureux. La neige était tombée sur la petite ville, elle ouatait le sol et encapuchonnait les toits, au grand ravissement de Carmen.

La sauvage petite fille ne quittait pas Anne et Aubert, sauf quand M^{lle} Fauveclare l'envoyait porter quelque message à Isabelle. Alors, les grands yeux noirs brillaient d'une joie soudaine et bien vite l'enfant allait endosser un manteau,

chausser les solides chaussures qui la préservaient du froid. D'un pas très vif, elle gagnait la maison des Belles Colonnes où la jeune comtesse l'accueillait toujours affectueusement. Quand don Rainaldo était là, il avait toujours un mot bienveillant pour cette petite créature enlevée par lui à un père dénaturé. Mais Isabelle avait l'impression qu'il ne tenait pas à la voir, que sa présence lui était ou pénible, ou désagréable.

« Ce sont les idées d'Aubert qui me suggestionnent, songeait Isabelle. Beaucoup plus probablement, Rainaldo, qui est passablement orgueilleux, en vrai Villaferda, veut garder toutes ses distances avec cette enfant, fille d'un de ses serviteurs. »

M^{me} Fauveclare venait de faire une absence d'un mois. Elle rentra à Favigny très dolente, disant que sa santé ne se rétablissait décidément pas. La société de la petite cité continuait de lui faire assez grise mine. Toutefois, les Guerchaux, mécontents d'Isabelle qui ne semblait pas comprendre leur désir d'être reçus aux Belles

Colonnes, recommençaient de lui rendre visite et célébraient sa grâce, sa beauté, ses rares vertus.

Vers le milieu de décembre, don Rainaldo reçut un mot dicté par sa mère à la dame de compagnie qui avait remplacé Claudia de Winfeld. Dona Encarnacion était très malade et demandait que son fils vînt la voir.

– Je ne puis refuser, dit M. de Villaferda à sa femme en finissant de lire ce billet. Mais je suis très contrarié de ne pouvoir t’emmener.

Des espérances de maternité rendaient en effet Isabelle fort souffrante et lui interdisaient ce long voyage. Il fut convenu que, pendant l’absence de son mari, elle logerait chez sa tante.

Cette première séparation fut très pénible aux deux époux. Rainaldo ignorait ce que pourrait durer son absence, car il ne savait rien du genre de maladie qui avait atteint sa mère. La correspondance entre eux se bornait depuis six ans, à deux ou trois lettres cérémonieuses dans l’année. La dernière datait du mois précédent et dona Encarnacion n’y disait mot de sa santé.

Quand M. de Villaferda entra dans son palais de Burgos, quand, surtout, il passa le seuil de la chambre maternelle, son visage avait l'apparence de rigidité marmoréenne qui, autrefois, avait souvent frappé Aubert et Isabelle. Pilar, la vieille femme de chambre de dona Encarnacion, venait de lui apprendre que sa maîtresse souffrait d'une maladie de cœur, mais qu'une amélioration s'était produite depuis la veille. Il alla jusqu'au lit de chêne, à colonnes torses, drapé de velours jaune, et s'inclina en disant froidement :

– Vous vous trouvez mieux, paraît-il, ma mère ?

Sur des oreillers de batiste, brodés aux armes de Villaferda, reposait la tête de la malade, coiffée d'un bonnet de dentelle blanche. Un léger vêtement de soie violette faisait ressortir la mate pâleur du visage très calme, où la crise cardiaque, dont venait de parler Pilar à son jeune maître, n'avait laissé aucune altération.

– Oui, j'éprouve un peu de soulagement... Je regrette de t'avoir fait faire ce voyage ; mais j'ai eu des moments très pénibles et Lonigo lui-

même m'a conseillé de t'avertir du danger dans lequel je me trouvais.

À ce nom de Lonego, don Rainaldo eut un méprisant plissement des lèvres qui venaient d'effleurer la main offerte par dona Encarnacion.

– Les conseils de Lonego n'ont aucune valeur à mes yeux, comme vous ne l'ignorez pas.

Une lueur fugitive passa dans le regard froid levé sur M. de Villaferda.

– Je sais, dit sèchement dona Encarnacion. Il existe chez toi des préventions, des antipathies indéracinables. Ceci te regarde ; mais moi, je garde ma confiance à cet homme excellent, de haute valeur morale, médecin habile et plein de conscience.

– Vous en êtes libre, répliqua don Rainaldo d'un ton glacé.

La main de dona Encarnacion s'agita un moment sur le drap. Puis, M^{me} de Villaferda s'informa, avec la même sécheresse :

– Isabelle va bien ?

– Non, elle est souffrante. Ses malaises ont

une cause heureuse ; mais elle doit prendre des précautions pendant quelque temps pour que tout se passe bien.

Rien, sur l'impassible physionomie de dona Encarnacion, ne témoigna qu'elle éprouvait quelque joie à la pensée d'être bientôt grand-mère. Il y avait même dans sa voix un accent plus dur, plus âpre, quand elle dit :

– Je pense, en ce cas, que tu as trouvé mon appel plus désagréable encore et que tu as grande hâte de retourner là-bas ? Pars donc demain. La mort, sans doute, m'épargnera cette fois... et quand même, tu n'es pas homme à avoir des remords de laisser mourir ta mère seule.

Rainaldo eut un vif tressaillement. Dans ses yeux s'allumait une flamme qui leur donna soudain une vie ardente, douloureuse.

– Ne parlez pas de remords, ma mère ! Ou bien que ce soit pour me dire que vous regrettez le mal fait à une enfant innocente... et les fautes dont, à cause de vous, se rendit coupable un malheureux qui ne trouvait qu'amertume et souffrance près de celle dont il avait fait sa

compagne.

Rainaldo parlait sourdement, farouchement. Une de ses mains, toute frémissante, s'appuyait à la table de chevet. Dona Encarnacion, à demi redressée, darda sur lui un regard de colère.

– Que signifie ?... Qu'oses-tu dire là ?

– Rien que vous ne sachiez. Don Alonzo Peralès, cet ami de mon père que vous avez écarté de moi pendant mon enfance et mon adolescence, m'a appris ce que fut l'existence de ce pauvre père, à qui vous ne pardonniez pas d'avoir recherché avant vous, d'avoir aimé et de regretter toujours au fond du cœur dona Clara de Savilla, sa cousine. En réaction de l'atmosphère glacée où vous le mainteniez, en haine du rigorisme par lequel vous contrefaisiez la religion, il se jeta dans une existence dissolue où il ne trouva que dégoût et amertume, car il avait une âme élevée, un cœur croyant, faits pour d'autres destinées !

– Tais-toi !

Dona Encarnacion tendait vers son fils un bras

impérieux. Le teint pâle se colorait, le regard se chargeait d'orage.

– Non, ma mère, je parlerai... j'aurai avec vous cette explication que j'ai ajournée... l'explication de ma conduite à votre égard depuis... la mort d'Enriqueta.

La voix de Rainaldo eut un léger brisement à ces derniers mots.

– C'est, en effet, le moment ! À ta mère malade, une scène semblable...

– Vous n'êtes pas malade, dit froidement M. de Villaferda. Je l'ai compris en vous voyant. Vous avez voulu me faire venir... dans quel but ? Ceci, vous ne me le direz sans doute pas... Mais puisque je suis ici, vous m'écoutez... vous saurez quelle souffrance fut celle du fils que vous disiez aimer, quand il apprit ce qui existait sous une apparence de dévotion intransigeante, de rigide vertu. Vous saurez pourquoi, moi aussi, je vécus quelque temps comme avait vécu mon père. Enriqueta était morte, morte mystérieusement, car je découvris des traces de pas d'homme toutes fraîches allant de la berge à

la forêt. Pendant notre courte union, vous aviez tout fait pour m'éloigner d'elle... parce que vous craigniez de me voir céder à son charme et l'aimer. Or, vous ne vouliez pas que j'aime ni elle, ni d'autres, mais elle moins que d'autres, parce qu'elle était la fille de dona Clara.

M^{me} de Villarferda avait laissé retomber sa tête sur l'oreiller. Elle venait de croiser ses mains, qui n'avaient pas un tremblement, et fermait les yeux en se faisant une physionomie impassible.

– ... Après sa mort, une révolte terrible bouleversa mon âme et se mua en cette soif de revanche qui avait jeté mon père dans les voies du plaisir. Que Dieu me pardonne de tels sentiments ! Je n'avais pas impunément le sang ardent des Villaferda et la volonté implacable que beaucoup d'entre eux ont apportée au mal comme au bien. Sans Isabelle, je serais encore engagé dans ces mêmes voies coupables... Sans mon Isabelle, qui est naturellement détestée de vous.

Les lèvres serrées ne remuèrent pas. Rainaldo poursuivit, du même ton âpre, douloureux :

– Comme chrétien, je dois vous pardonner.

Comme fils, je vous dois assistance et respect. Ces devoirs, j'ai la volonté de les remplir. Mais ne cherchez pas à rejeter sur moi la responsabilité du mur qui s'élève entre nous, depuis que mes yeux furent ouverts sur la situation faite à Enriqueta. Voilà ce que je voulais vous dire, ma mère, pour que vous compreniez bien que tous les subterfuges sont inutiles avec moi... J'ajoute que je serai toujours prêt à venir à votre appel, quand un motif grave le légitimera.

Il s'inclina, se détourna et quitta la chambre, sans que M^{me} de Villaferda eût soulevé les paupières, ni ébauché un geste pour le retenir.

Comme il passait le seuil de la pièce servant d'antichambre à l'appartement de la comtesse, il se heurta presque à un homme d'une cinquantaine d'années, très grand, très maigre, de mine austère, boutonné dans une imposante redingote.

– Ah ! le señor comte ! dit ce personnage, sans paraître surpris.

Il saluait avec déférence. Don Rainaldo, sans lui répondre, le couvrit d'un regard de hautain

mépris.

– J’ai une question à vous faire, don Manuel...
Quelle sorte de drogue peut donner à une personne bien portante les apparences d’être sous le coup d’une crise cardiaque ?

Don Manuel Lonego contint avec peine un haut-le-corps. Sa physionomie se troubla pendant quelques secondes. Cependant, il répliqua d’un ton assuré :

– Il en existe plusieurs et je puis vous les énumérer, señor, si cela vous intéresse... Mais peut-être aimeriez-vous mieux que je vous rassure au sujet des inquiétudes que vous donna en ces derniers jours dona Encarnacion ?

– Chose inutile, don Manuel. Je suis parfaitement rassuré, si bien que je reprends le train demain matin. Quant à vous, ayez soin de ne plus jamais vous prêter à des agissements de ce genre, car je ne vous épargnerai pas, vous qui avez été l’ennemi secret, acharné, de mon père et qui avez conseillé toujours si déplorablement dona Encarnacion, misérable fanatique, abîme d’hypocrisie.

D'un geste violent, Rainaldo écarta le médecin qui, devenu livide, ébauchait un geste de protestation ; il sortit, gagna son appartement et commanda son départ pour le lendemain.

S'il avait existé un train plus tôt, il l'aurait pris. Car il était saisi d'une hâte fiévreuse de revoir Isabelle, depuis l'instant où il avait eu l'intuition soudaine que sa mère avait feint cette crise grave pour l'appeler ici, c'est-à-dire pour l'éloigner momentanément de la jeune femme. Son expérience d'autrefois lui rendait plus terrible, motivait en quelque sorte cette appréhension qui le tenailla tout au long du voyage. À la frontière française, il avait télégraphié à Favigny pour qu'on lui envoyât une voiture à la plus proche gare. Sur le quai de celle-ci, Ramon, le majordome, attendait. À cette vue, M. de Villaferda sentit son cœur bondir d'angoisse, car il fallait qu'il se fût passé un fait grave pour que le vieux serviteur vînt ainsi au-devant de son maître.

— Qu'est-ce, Ramon ?... Qu'y a-t-il ?... demanda le comte en bondissant hors du

compartiment.

– Señor, un malheur... L'autre nuit, le feu a pris à la maison de M^{lle} Anne... La petite Carmen a dû périr, car on n'a pu la retrouver... Dona Isabelle a éprouvé tant de saisissement qu'elle est très malade...

– Vite, partons ! dit la voix altérée de Rainaldo.

Dans la voiture qui emmenait le comte et son majordome vers Favigny, Ramon fit le récit du drame. Au milieu de la nuit, Aubert, qui ne dormait pas, avait éveillé sa tante en disant qu'il sentait depuis un moment une forte odeur de fumée. Anne, en ouvrant la porte de sa chambre, avait vu la lueur du feu au rez-de-chaussée. Tandis que Carmen et la servante, aussitôt réveillées, appelaient au secours, M^{lle} Fauveclare, Isabelle et Donatienne enveloppaient dans des couvertures le malade trop faible pour se mouvoir seul. Des hommes, vite accourus, l'emportaient aux Belles Colonnes. Anne, Isabelle et la vieille femme les avaient suivis, en criant à la servante de prendre Carmen par la main. Cette fille,

affolée, ne voyant pas l'enfant, s'enfuit sans la chercher davantage, pensant, dit-elle ensuite pour s'excuser, qu'elle était déjà sortie de la maison. La jeune comtesse, fort impressionnée par cette fin tragique et par le péril couru, avait dû se mettre au lit, très malade. Quant à Aubert, on ne lui avait pas encore appris cette mort, une telle nouvelle, dans l'état où il était, risquant d'être fatale.

Rainaldo, la physionomie tendue, les yeux très sombres, écoutait le vieux serviteur sans l'interrompre. Quand il se tut seulement, le comte demanda :

– Connaît-on les causes de l'incendie ?

– Non, señor, on n'a pu s'en rendre compte. La maison est presque complètement brûlée et on a eu peine à préserver les logis voisins.

M. de Villaferda s'absorba dans un silence d'angoisse jusqu'à son arrivée aux Belles Colonnes. Là, il gravit rapidement l'escalier de marbre et entra doucement dans le salon précédant la chambre de sa femme. Anne, qui le guettait, vint à lui, toute pâle, les traits altérés,

vieillie de plusieurs années.

– Rainaldo, mon ami ! dit sa voix pleine de larmes contenues.

Il serra avec force les mains froides et frissonnantes.

– Isabelle ?

– Très gravement malade, mais non désespérée.

– Ma vue soudaine ne lui sera-t-elle pas nuisible ?

– Au contraire, assure le médecin. Depuis hier soir, elle délire et ne reconnaît plus personne. Mais, peut-être, vous...

Déjà Rainaldo était à la porte de la chambre. Il entra sans bruit, alla vers le lit somptueux où, sur l'oreiller, s'agitait une pâle figure encadrée de deux nattes soyeuses. Ses lèvres se posèrent sur le front brûlant, avant de murmurer avec un accent d'ardente tendresse :

– Isabelle !

La malade eut un long tressaillement,

entrouvrit ses paupières, montrant des yeux d'abord hagards, qui bientôt s'animèrent d'un rayonnement témoignant d'un retour à la lucidité. Les lèvres sèches murmurèrent :

– Rainaldo !

Et les doigts fiévreux saisirent la main de Rainaldo, la pressèrent convulsivement.

– Oui, je suis là, mon amour... et je ne te quitterai plus !

Anne s'était retirée, allant vers son autre malade. L'état d'Aubert restait stationnaire : l'effroi de l'incendie, la fuite dans la nuit froide, ne semblaient pas l'avoir aggravé. Mais le jeune homme s'inquiétait d'Isabelle et de Carmen, bien qu'Anne lui eût caché le danger couru par l'une et la mort certaine de l'autre. Carmen, lui disait-elle, était malade à la suite de sa frayeur et le médecin la condamnait au lit pour quelques jours.

– Il faudra cependant que je lui apprenne le malheur ! dit Anne à Rainaldo le lendemain de l'arrivée de celui-ci, tandis qu'ils déjeunaient tous deux seuls dans la grande salle à manger aux

boiseries sculptées. Ce sera une terrible émotion pour lui, car il s'est très attaché à cette petite, réellement bonne et charmante d'ailleurs.

– Tardez du moins le plus possible, ma chère Anne. Peut-être reprendra-t-il un peu de forces, d'ici là, et pourra-t-il mieux supporter ce choc.

Mais Anne secoua douloureusement la tête.

– Il ne peut plus se remettre, je le comprends bien. Ses jours sont comptés maintenant. Aussi aurais-je tant voulu lui épargner un tel chagrin ! Mais quelle raison donner à une absence prolongée de cette pauvre enfant ?

– Nous chercherons, Anne, nous verrons. Ne vous tourmentez pas trop d'avance. Déjà, voyez, Isabelle va mieux.

Une détente s'était produite, en effet, dans l'état de la jeune femme. Le docteur Fortier laissait entendre quelques mots d'espoir qui desserraient un peu le cœur anxieux de Rainaldo et d'Anne.

Le repas terminé, tandis que M^{lle} Fauveclare allait passer un moment près de sa nièce, M. de

Villaferda gagna le patio, dans l'intention de fumer une cigarette en prenant l'air pendant quelques instants. Dans la vasque de marbre tombait toujours l'eau vive venue de la montagne, la belle eau pure qui réfléchissait la blancheur des marches et le bleu pâle du ciel aujourd'hui dégagé.

Rainaldo fit quelques pas sous les arcades. Son regard se dirigeait machinalement vers la vitre close derrière la grille ciselée. Un brusque mouvement de stupéfaction lui échappa. Que croyait-il voir, collé derrière cette vitre ? Le visage crispé de Paca, ses yeux sombres, qui semblaient l'appeler, le supplier...

Mais oui, c'était Paca ! Il la vit joindre ses mains, puis porter un doigt sur ses lèvres comme pour l'inviter au silence. Et la vision, subitement, disparut.

Rainaldo restait immobile, sous le coup de cette révélation. Paca, cette femme que l'on avait cherchée en vain, que l'on croyait tombée en quelque profond ravin, Paca était tout simplement cachée dans le logis Fauveclare, dans la demeure

de Claudia.

De gré ou de force ? D'après sa mimique, on pouvait opiner pour la seconde hypothèse.

Mais quelle intrigue existait donc là-dessous ? Quelle intrigue unissait ainsi Claudia, Estevan Canzalès et cette Paca ?

Claudia, la confidente, l'amie de dona Encarnacion... Estevan, qui avait été son domestique de confiance... Paca, son ancienne femme de chambre...

Un froid soudain se glissait dans les veines de Rainaldo, s'insinuait jusqu'à son cœur.

Il se détourna machinalement pour rentrer dans le salon d'Armide. Son regard tomba sur la petite porte placée à l'extrémité de la galerie, près de l'arcade donnant sur les jardins. Le récit fait naguère par Isabelle lui revint à l'esprit. Là encore, M^{me} Fauveclare, Estevan et sans doute Paca jouaient un rôle mystérieux...

« Ah ! il faut que je sache !... Il faut que je dévoile tout cela, murmura-t-il fiévreusement. Pourtant, la vérité ne m'apportera sans doute

qu'une nouvelle souffrance... car ma mère... ma mère est là encore, je le pressens. »

XIII

Dans la matinée du lendemain, on vint avertir Anne qu'une femme à moitié morte de fatigue et de froid demandait à la voir. Quand M^{lle} Fauveclare fut près de la malheureuse, elle reconnut Inès. Entre les lèvres violacées, deux mots seulement passèrent :

– Voir Carmen.

Anne tressaillit de pitié.

– Quoi, c'est pour cela que vous avez fait cette terrible imprudence, ma pauvre Inès ? Vous vous êtes sauvée sans rien dire à vos hôtes, n'est-ce pas ? Et vous vous êtes peut-être égarée dans la neige ?

Inès, de la tête, faisait signe que oui. Elle bégaya :

– Je voulais... voir Carmen... trop longtemps...

– Je vais d'abord vous coucher, vous

réchauffer. Nous verrons après cela...

En elle-même, Anne pensait avec inquiétude : « Comment va-t-elle prendre la triste nouvelle, pauvre femme qui aimait la chère petite à cause de sa ressemblance avec Enriqueta ? Marceline n'en est probablement pas encore instruite et, en tout cas, elle ne la lui a certainement pas apprise. »

Inès se laissa docilement mettre au lit, but une tasse de consommé. Après quoi, elle demanda :

– Maintenant, vous voulez bien que je voie Carmen ?

– Pas aujourd'hui, ma bonne Inès. Vous ne savez sans doute pas que la maison où j'habitais avec mon frère a été incendiée il y a deux jours ? Carmen...

– Elle est morte dans le feu ?

Inès se dressait hagarde, blême.

– Mais non, Inès... La frayeur l'a seulement rendue un peu malade...

– Non, non, je sens qu'il lui est arrivé malheur... comme à Enriqueta ! « On » l'a tuée...

on l'a tuée !

La pauvre femme se tordait dans une crise de désespoir. Elle voulait se lever, courir sur le lieu du drame. Avec l'aide d'une servante accourue à son appel, Anne la maintint à grand-peine. Mais tout à coup, ses forces défailirent, elle retomba sur le lit dans un état de prostration complète.

M^{lle} Fauveclare fit demander Juana, la femme de charge, et la laissa près de la malheureuse pour aller informer M. de Villaferda de ce nouvel et pénible incident.

Rainaldo, ce matin semblait absorbé par une préoccupation harcelante. À la communication d'Anne, il répondit :

– Faites venir le docteur Fortier et demandez-lui un calmant au cas où cette pauvre créature reprendrait une crise. Il nous faut la garder ici, maintenant, jusqu'à ce que nous puissions prévenir Géronin ou sa fille pour qu'ils l'emmènent là-haut. Mettez près d'elle quelqu'un de discret... Juana, par exemple, au cas où ses divagations se renouvelleraient.

– C’est ce que j’ai fait.

– Eh bien ! je me repose sur vous à ce sujet, chère Anne... Et j’ai bien envie de vous confier, pour que vous me donniez un conseil, le sujet d’un souci qui m’occupe depuis hier.

Ils étaient assis dans le salon d’Isabelle, tandis que la jeune femme sommeillait dans la pièce voisine. Rainaldo appuyait contre sa main un visage pâli par les angoisses de ces derniers jours et par l’insomnie complète de la nuit précédente. Anne, en face de lui, le considérait avec une inquiète sympathie.

– Faites, mon ami. Tout mon dévouement, toute mon aide vous sont acquis, s’ils peuvent vous servir à quelque chose.

M. de Villaferda lui fit alors part de la vision aperçue derrière la vitre du logis Fauveclare. Anne, stupéfaite, s’exclamait :

– Est-ce possible ? Ainsi, cette femme serait cachée par Claudia ? Et dans quel but ?

– Voilà ce qu’il serait intéressant de savoir... Vous souvenez-vous de ce que vit Isabelle, jadis,

un soir où Estevan était venu chercher M^{me} Fauveclare pour sa femme malade ?

– Oui, très bien. Il y avait là quelque chose d'assez bizarre...

– De louche, plutôt. Or, ces trois personnes se retrouvent encore dans une même intrigue. Voulez-vous m'aider à découvrir ce qui se cache dans tout cela ?

– De tout mon cœur, Rainaldo !

– Je n'ai pas besoin de faire appel à votre discrétion, Anne. Je la connais... Car il y a longtemps que vous et Isabelle avez dû deviner un peu de ce qui est depuis six ans la grande souffrance de ma vie.

La voix de Rainaldo s'altéra à ces derniers mots.

– Oui, mon ami, dit Anne avec émotion.

Mais nous avons compris aussi que cette souffrance était de celles dont un cœur délicat ne saurait parler sans nécessité absolue.

– C'est bien cela, Anne... Peut-être, dans la recherche que nous allons faire, trouverai-je de

nouveaux sujets de souffrir ; peut-être sera-t-il prononcé un nom...

Il s'interrompt, passa une main un peu fiévreuse sur son front. Puis il reprit :

– Voilà à quoi j'ai songé : j'irai avec vous chez cette odieuse Claudia, je lui laisserai entendre que, d'un mot, je peux dénoncer son rôle d'espionne. Puis je la mettrai en demeure de faire paraître devant moi Paca, dont je lui déclarerai que la présence chez elle ne m'est pas inconnue.

– Peut-être, oui, cela pourrait-il réussir... Mais cette femme est si rusée, si habile !

– Réfléchissons jusqu'à demain. En tout cas, dussé-je faire fouiller toute la maison par mes domestiques, il faudra que je trouve cette Paca et que je la force à parler !

Le soir de ce jour, don Rainaldo reçut une lettre de l'agent chargé d'enquêter sur Claudia. Il avait réussi à trouver des témoins disposés à parler, au sujet de l'escamotage des biens de

Melchior Fauveclare.

– Je la tiens ! dit Rainaldo quand il retrouva Anne pour le dîner. Vous aurez votre maison, et moi je la forcerai à avouer qu'elle cache Paca.

Il fut convenu que, dans la matinée du lendemain, tous deux se rendraient au logis Fauveclare.

Anne ne dormit guère, dans l'attente d'une telle démarche. Elle n'en avait naturellement pas instruit Aubert, et Isabelle restait aussi dans l'ignorance de ce dernier incident. On ne pouvait la dire encore sauvée, le médecin recommandait un grand calme. Rainaldo demeurait presque constamment près d'elle. Mais vers dix heures, il la quitta en disant qu'il lui fallait expédier un assez important courrier.

Anne l'attendait dans le salon d'Armide. Il voulait qu'elle fût là comme témoin de l'entretien entre lui et l'astucieuse Claudia. Tous deux quittèrent les Belles Colonnes et gagnèrent le logis Fauveclare. Tandis que Rainaldo faisait retomber le marteau, Anne ressentit plus profondément la tristesse qui la pénétrait

toujours, quand elle passait devant cette porte. Il s'y joignait, aujourd'hui, la douloureuse répugnance à franchir le seuil de la demeure familiale qui, légalement, appartenait à l'étrangère sans scrupules, sans honneur, dont Melchior avait fait sa femme.

Le vantail fut entrouvert, la large face rouge de Bertha, la servante bavaroise, apparut et témoigna d'un effarement qui ressemblait fort à de la peur.

– Nous voulons voir votre maîtresse, dit froidement M. de Villaferda.

– Voir... Madame ? Je ne sais pas si...

– Il faut qu'elle nous reçoive ; nous avons à lui parler de choses sérieuses.

– Je vais voir...

Mais Rainaldo, profitant de cette hésitation de la servante, poussait brusquement le vantail. Bertha faillit tomber. Avant qu'elle eût repris son aplomb, M. de Villaferda entra, suivi d'Anne Fauveclare.

– Où est M^{me} Fauveclare ? demanda-t-il.

– Dans... le salon, bégaya Bertha, subjuguée par cette impérieuse désinvolture.

– Conduisez-moi, Anne, je ne suis venu qu'une fois chez vous, dit Rainaldo.

Dans le salon, Claudia écrivait une lettre, au coin d'un beau feu de bois. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, elle leva la tête, étouffa une exclamation et se leva si vivement que sa chaise manqua choir.

– Il nous faut avoir un moment d'entretien avec vous, madame, dit froidement M. de Villaferda.

– Un entretien ?... Je suis toute disposée... Mais je me demande à quel propos, don Rainaldo ?

Le sang montait à son visage un peu altéré depuis quelques mois ; une fugitive lueur d'effroi venait de passer dans les yeux qui s'essayaient aussitôt à prendre la câline douceur habituelle.

– Vous pouvez, en effet, vous le demander, car les sujets à éclaircir sont multiples, de vous à moi. Mais d'abord, ceci : pourquoi cachez-vous

ici Paca Canzalès ?

Claudia eut un vif tressaillement et le sang, tout à coup, quitta son visage.

– Paca Canzalès ? Je cache Paca, moi ?... Que voulez-vous dire, don Rainaldo ?

Elle s'était instantanément reprise et témoignait seulement d'une profonde stupéfaction.

– Paca est ici, dit sèchement Rainaldo. Faites-la venir et expliquez-moi pourquoi Estevan et vous avez joué cette comédie.

– Mais je ne comprends pas...

– Les mensonges sont inutiles avec moi, Claudia de Winfeld. Car je ne veux pas vous donner le nom de Fauveclare que vous êtes indigne de porter, espionne au service du gouvernement prussien, voleuse des biens de Melchior Fauveclare et de ses enfants, être vil, faux et cupide.

Il se redressait, le regard chargé de mépris, le bras levé en un geste d'accusation. Devant lui, Claudia reculait, blême, avec une surprise

terrifiée dans les yeux.

– C’est odieux de... de m’insulter ainsi !
balbutiait-elle enfin.

Sans paraître l’entendre, Rainaldo répéta
impérativement :

– Faites venir Paca.

Elle voulut nier encore, mais il l’interrompt
aux premiers mots.

– Inutile, je sais qu’elle est chez vous.

– Elle est folle... C’est pour cela que son mari
me l’a confiée, car il craignait que vous ne la
missiez dans une maison de santé. Mais elle
devient furieuse par moments et j’ai dû
l’enfermer.

– Soit, nous irons la trouver là où elle est.

– C’est dangereux...

– Nous en prenons la responsabilité. En quel
endroit l’avez-vous mise ?

Dans les yeux de Claudia, en ce moment à
demi cachés sous les paupières, venait de passer
une flamme diabolique.

– Bertha et moi, avec beaucoup de peine, l’avons enfermée dans un grand caveau voûté dont le soupirail est garni de forts barreaux.

– Vous savez ce que c’est, Anne ? demanda Rainaldo en s’adressant à M^{lle} Fauveclare qui avait assisté à cette scène dans un silence angoissé.

– Oui... je puis vous y conduire presque les yeux fermés.

– Mieux vaut prendre de la lumière, dit Claudia, dont la physionomie avait recouvré son calme habituel. Permettez que je sonne Bertha...

La servante reçut l’ordre d’apporter une lampe. Quand elle revint, Claudia la lui prit des mains et précéda ses visiteurs dans l’escalier tournant qui menait aux profondes caves du vieux logis.

Elles n’étaient pas toutes creusées à la même profondeur. Dans l’une d’elles, située en face du caveau dont avait parlé Claudia, on descendait par cinq marches très hautes. Chez les Fauveclare, on avait coutume d’appeler celle-là

« Vin pace ». Une étroite ouverture, près de la voûte, ne laissait passer qu'un soupçon de jour et ne permettait pas que l'air s'y renouvelât. De temps immémorial, ce lugubre lieu n'était plus utilisé. On se passait de génération en génération le secret de l'ouverture, qui se faisait du dehors seulement par un ressort dissimulé dans la pierre rugueuse du mur.

Claudia s'arrêta dans l'étroit couloir qui séparait les deux caveaux. Elle dit à mi-voix :

– Méfiez-vous, je vais ouvrir... Voulez-vous tenir la lampe, Anne ?

Tandis que d'une main elle tendait la lampe à M^{lle} Fauveclare, elle appuyait l'autre contre le mur. Il y eut un bruit de déclic léger. En même temps, Claudia soufflait sur la lampe. Avec une force furieuse, elle se jeta sur Rainaldo et Anne, les fit trébucher, rouler sur les hautes marches. Puis le bruit de déclic se fit à nouveau entendre. Alors Claudia cria, d'un ton de féroce ironie :

– Adieu ! Vous êtes en pays de connaissance.

Et elle se glissa dans les ténèbres pour

regagner la sortie des caves.

Mais quelqu'un bondit sur elle, noua autour de son cou des doigts nerveux, serra violemment... Râlante, Claudia essaya de se débattre. Vainement. Bientôt, elle ne bougea plus. Alors le mystérieux agresseur laissa aller à terre le corps inerte et gravit légèrement les degrés en spirale. Tout en haut, il s'arrêta. Elle, plutôt, car c'était une femme – c'était Paca, très calme, les yeux brillants d'une décision farouche. Pendant un instant, elle parut réfléchir. Puis elle se glissa vers la salle à manger, prit dans le foyer un lourd tisonnier et se dirigea vers la porte de la rue.

Au moment où elle allait y atteindre, Bertha surgit derrière elle.

– Qu'est-ce que vous faites là ? Où allez-vous ?

– Ouvrez ! dit laconiquement Paca.

– Ouvrir ? En voilà une idée ! Vous savez bien que vous ne devez pas sortir ?... Et pourquoi avez-vous été cherché ça ?

– Ouvrez ! répéta encore Paca.

En même temps, elle levait le tisonnier sur la tête de la servante.

– Eh bien ! en voilà une plaisanterie !

La grosse femme blêmissait, terrifiée par le regard de l'Espagnole. Elle mit la main à sa poche, en essayant encore de parlementer.

– Voyons, Paca, ce n'est pas gentil... vous allez me faire gronder...

– Ouvrez !

Devant la répétition du terrible geste, Bertha n'hésita plus cette fois. Elle sortit une clé de sa poche et ouvrit le lourd vantail. Paca bondit au-dehors. Bien vite, la Bavaroise, toute secouée de frissons, referma la porte en murmurant :

« Je crois bien qu'elle m'aurait tuée, la misérable ! Elle faisait donc semblant de n'être plus folle ?... Et qu'est-ce que va dire Madame ?... Seigneur ! Seigneur ! »

XIV

Quand Anne et Rainaldo roulèrent au bas des degrés, un cri léger se fit entendre. Ils n'y apportèrent pas d'attention, la première, dont la tête avait frappé le sol, s'étant évanouie ; le second étant d'abord fort étourdi de cette chute. Quand M. de Villaferda reprit un peu ses esprits, il vit, dans la pénombre, un petit être penché vers lui, un menu visage autour duquel tombaient des boucles sombres.

– Don Rainaldo ! balbutia une voix étouffée.

– Carmen !

Rainaldo se soulevait brusquement, en jetant cette exclamation :

– Carmen !... Toi, ici ? Je ne rêve pas ?

– Non, señor, c'est bien moi !... Et vous... vous !... Oh ! comment ?

Déjà Rainaldo se ressaisissait. Il se leva, d'un

mouvement souple qui prouvait que la chute ne l'avait pas endommagé, puis aussitôt il se pencha vers Anne.

– Elle est évanouie !... Du moins, j'espère qu'elle n'est pas morte !

– Mon Dieu ! c'est M^{lle} Anne ! murmura Carmen en joignant les mains.

Rainaldo s'agenouillait près de M^{lle} Fauveclare, glissait sa main entre les vêtements pour sentir les battements du cœur.

– Elle vit !... Mais comment la faire revenir ? Tu n'as pas ici un peu d'eau, Carmen ?

– Si, il y a une cruche !

En soulevant la tête d'Anne pendant qu'il lui mouillait le front, M. de Villaferda s'aperçut que du sang coulait.

– Elle est blessée !... Ah ! voici que ses yeux s'ouvrent !

– Qu'ai-je donc ? murmura M^{lle} Fauveclare.

– Reprenez d'abord vos esprits, chère Anne... et préparez-vous à une surprise... une bonne

surprise.

– Que voulez-vous dire ?

Anne jetait un coup d’œil angoissé autour d’elle, dans ces demi-ténèbres.

– Je viens de revoir quelqu’un que nous ne croyions plus de ce monde... Approche, petite...

L’enfant, qui se dissimulait derrière M. de Villaferda, s’avança aussitôt et s’agenouilla près d’Anne, dont elle saisit la main pour la porter à ses lèvres.

– Carmen !... Carmen ! bégaya M^{lle} Fauveclare.

– Oui, Carmen enfermée dans cet aimable séjour où vient de nous précipiter l’odieuse Claudia. Cette femme est pire encore que nous ne le supposions, ma pauvre Anne ! Mais ne vous affectez pas : Ramon sait que je venais ici avec vous et en ne nous voyant pas revenir, il fera fouiller toute la maison. Il s’agit seulement de quelques heures désagréables à passer... Je vais vous bander la tête pour arrêter le sang. Ne souffrez-vous pas trop ?

– Non, non... Mais, Rainaldo, Ramon ne pourra pas ouvrir ! Il faut connaître le secret... Isabelle et Aubert sont malades.

– Donatienne ne sait pas ?

– Je ne crois pas... Nous n'avons jamais eu occasion de lui faire connaître cela, puisque cette cave ne servait pas. Aura-t-elle même l'idée que nous puissions être enfermés là ?... Oui, je l'espère. Mais il faudra alors qu'elle interroge Isabelle ou Aubert, pour connaître le moyen d'entrer ici. Or, je crains que tous deux, dans l'angoisse que leur causera cette nouvelle de notre disparition, ne commettent la folie de venir eux-mêmes nous délivrer !

– Vous avez bien raison de le craindre, Anne ! Isabelle n'hésiterait pas... Et nous sommes là, impuissants à prévenir cette affreuse imprudence !

Rainaldo se redressait, la physionomie contractée.

– J'espère que Donatienne, avant de s'adresser à l'un d'eux, cherchera le moyen d'ouvrir. Je me

souviens qu'Aubert lui en a parlé un jour, autrefois... Mais sa mémoire sera-t-elle fidèle ?

– Puisque nous ne pouvons rien, attendons avec autant de patience que possible, en demandant à Dieu de déjouer les odieux desseins de cette femme... Et tout d'abord, que je vous donne les soins en mon pouvoir, ma pauvre Anne.

Bientôt, un peu à tâtons, la tête d'Anne fut bandée avec le mouchoir de Rainaldo. Alors, celui-ci interrogea Carmen. L'enfant expliqua comment, pendant l'incendie, elle avait été saisie, tandis qu'on jetait une étoffe sur sa tête, puis emportée. À moitié étouffée, elle n'avait repris ses sens qu'ici. Une femme qui restait sourde à ses questions, qui la repoussait durement quand elle essayait de saisir ses vêtements pour la supplier, venait lui apporter le matin une cruche d'eau et un morceau de pain. Elle n'avait rien pour se coucher, ni une couverture, ni même un peu de paille. Et elle se demandait avec terreur ce qu'elle allait devenir, si jamais elle reverrait M^{lle} Anne, M. Aubert, M^{me} Isabelle...

Timidement, elle s'arrêta au moment de prononcer le nom de don Rainaldo.

– Que dites-vous de tout ceci, Anne ? demanda M. de Villaferda. Pourquoi cet internement de Paca, et ensuite celui de sa fille ?

– J'avoue n'y rien comprendre, mon ami !

– Je suis au même point que vous. En quoi cette enfant pouvait-elle gêner Claudia ?

Ils cherchèrent en vain ce motif, pendant le temps qui s'écoula ensuite. Parfois Rainaldo faisait craquer une allumette pour voir l'heure à sa montre. Aucun bruit n'arrivait à ce caveau, hermétiquement fermé par une pierre d'énorme épaisseur. Au bout de deux heures, l'angoisse commença à gagner les prisonniers. Si, par hasard, Isabelle, dont la maladie avait affaibli momentanément le cerveau, ne se souvenait plus comment on ouvrait le caveau ? Si Aubert s'était trouvé plus malade, tout à coup, en apprenant que l'on ne retrouvait pas sa tante ?

Dans ces demi-ténèbres, l'imagination se surexcitait. Anne et Rainaldo se demandaient ce

que pouvait inventer la criminelle Claudia, pour empêcher que l'on retrouvât ses victimes.

– Je suis son accusateur, et si je reparaissais au jour, elle sait que son masque tomberait, disait Rainaldo. En outre, elle doit être féroce-ment jalouse d'Isabelle car, autrefois, elle a essayé – sournoisement, hypocritement, à sa manière habituelle – de se faire aimer de moi.

– Quoi, vraiment, Rainaldo ?

– Oui. Oh ! ce fut fait avec une adresse remarquable ! Peut-être le très jeune homme que j'étais alors se fût-il laissé prendre si, par bonheur, je n'avais éprouvé à l'égard de cette jeune personne une secrète antipathie, dès notre première rencontre. Or, je la crois très vindicative, et en s'attaquant à vous et à moi, elle sait qu'elle atteint Isabelle au plus profond du cœur.

– Mais son horrible dessein sera déjoué, Rainaldo ! Nous allons bientôt être délivrés !

– Je ne désespère pas, croyez-le. Ramon et Donatienne cherchent sans doute à ouvrir par

leurs propres moyens, avant de s'adresser à nos malades... Je suppose que Paca a dû être enfermée aussi. Peut-être, l'autre jour, quand je l'ai vue, s'était-elle échappée... Car ta mère doit être dans cette maison, Carmen. Je l'ai aperçue derrière la vitre donnant sur le patio.

– Maman ?

Il y avait de la surprise, mais peu d'émotion dans l'accent de la petite fille.

– Oui, ta mère qu'on avait fait disparaître aussi et cachée ici.

Carmen murmura, d'un ton angoissé :

– Je ne retournerai pas avec elle ?

– Mais non, ne crains rien. Elle aussi te rendait donc malheureuse ?

– Il y avait des jours... Quelquefois, elle me renvoyait loin d'elle, en me criant : « Je ne veux plus te voir ! » D'autres fois elle essayait d'empêcher papa de me battre... ou bien elle me regardait sans rien dire avec des yeux tout pleins de larmes. Elle n'était pas méchante comme papa mais je sentais bien qu'elle ne m'aimait pas,

conclut l'enfant dans un sanglot.

Anne l'attira contre elle et l'embrassa.

– Tu resteras toujours avec nous, va, ma petite fille.

De nouveau, les prisonniers s'absorbèrent dans leur attente angoissée. Rainaldo, en outre, cherchait toujours quelle intrigue – terrible ou douloureuse pour lui – pouvait se cacher sous cet étrange escamotage de Paca et de sa fille. Et il ne trouvait pas, il ne trouvait rien.

Enfin, tout à coup, la pierre fermant le caveau bougea, s'écarta, démasquant une ouverture éclairée dans laquelle paraissaient deux silhouettes. Des exclamations s'élevèrent :

– Don Rainaldo !... Mademoiselle Anne ! C'est bien vous qui êtes là ?

– C'est nous !... Et avec Carmen en plus !

– Avec Carmen !... Est-ce possible ? Avec Carmen ! s'écria la voix stupéfaite de Donatienne.

Déjà, don Rainaldo était sur les degrés. Il se détourna pour aider Anne à les gravir. Derrière

eux monta Carmen, dont le petit visage tout joyeux apparut dans la pleine lumière de la lampe que tenait Donatienne. Une sorte de rauque gémissement se fit entendre. Contre le mur de l'étroit couloir s'appuyait une femme qui cachait sa figure entre ses mains tremblantes.

– C'est Paca, dit Ramon en la désignant à son maître. C'est elle qui est venue nous chercher pour vous délivrer, señor... Et elle a tué la misérable Claudia de Winfeld !

– Elle a tué Claudia ? s'écrièrent presque simultanément Rainaldo et M^{lle} Fauveclare.

– Oui, señor... oui ! En arrivant ici, nous avons trouvé cette femme morte... Paca a aussitôt avoué qu'elle l'avait étranglée, après que cette créature diabolique vous eut enfermés.

– Pourquoi as-tu fait cela, Paca ?

M. de Villaferda allait à l'ancienne femme de chambre et, d'un geste impérieux, écartait les mains crispées. Un visage convulsé, des yeux farouches apparurent.

– Elle a fait de moi une maudite... elle et... et...

Brusquement, Paca tomba à genoux et se courba jusqu'à toucher de son front les pieds de Rainaldo.

– Pardon ! dit-elle dans une sorte de râle. Pardon ! Mon péché me brûle depuis six ans ! Je ne peux plus !... Il faut que je le dise, pour que Dieu ait pitié de moi... Dona Enriqueta... señor...

Rainaldo se pencha, saisit violemment la femme aux épaules et la força de redresser son buste courbé.

– Dona Enriqueta ?... Quoi ? Que veux-tu dire ?

Les yeux de Paca, terrifiés, essayèrent de se détourner du regard étincelant.

– Elle... elle n'est pas tombée dans le lac... Estevan l'a enlevée... cachée dans un ravin de la forêt, apportée le soir aux Belles Colonnes. M^{lle} de Winfeld et lui l'ont enfermée dans la petite pièce secrète...

M. de Villaferda eut un cri sourd, auquel Anne fit écho.

– Dans la petite pièce secrète ?... Va, va,

continue !

– ... Quelques mois après, elle y est morte en donnant le jour à une fille.

– Une fille ?

Dans l'excès de son émotion, Rainaldo secouait Paca toujours agenouillée, vers laquelle il penchait son visage contracté.

– ... Tu dis une fille ? Qu'en a-t-on fait ? Paca eut un gémissement sourd.

– D'abord, on la tenait cachée. Je la nourrissais en même temps que ma petite... On devait, quand on trouverait une occasion favorable aller la perdre loin, dans la campagne, où quelqu'un l'aurait bien recueillie... Mais ma fille est morte. Alors, « elles » ont décidé que l'autre la remplacerait. Depuis ce temps-là, j'ai un démon dans le cœur... Et toutes mes petites filles sont mortes. Dieu m'a punie...

– Alors... Carmen ?

Lâchant Paca, Rainaldo se tourna vers l'enfant qui regardait avec un mélange de crainte et de stupéfaction la femme agenouillée.

– Carmen... viens ! dit-il.

Sa voix était altérée, frémissante.

Elle s’approcha et il posa la main sur les boucles brillantes, en considérant l’étroit visage ambré, les grands yeux sombres levés sur lui avec une expression de craintive adoration.

– Oui, tu lui ressembles... Tu es bien la fille d’Enriqueta, ma fille...

Il pressa contre lui la petite figure palpitante, puis se tourna de nouveau vers la femme affaissée, qui avait remis son visage entre ses mains tremblantes.

– Ainsi, Estevan et toi étiez les complices de M^{lle} de Winfeld ?

Elle répondit, si faiblement qu’on l’entendit à peine :

– Oui, señor.

– Et tu as eu des remords, après ce crime ?

– Oh ! oui... Par moments, j’étais presque folle. Estevan craignait alors que je ne parle... Et quand il a su que Votre Grâce s’occupait de la

petite fille et voulait aussi me faire soigner, lui et M^{me} Fauveclare ont eu peur et ils m'ont enfermée dans une des caves de cette maison. Alors, j'ai fait semblant d'être furieuse contre vous, señor, et de ne plus regretter ce que j'avais fait. J'ai été adroite et patiente... et puis, M^{me} Fauveclare savait que j'étais une habile brodeuse et, au bout de deux mois, elle m'a fait quitter ma prison et travailler pour elle. Je ne pouvais pas sortir de la maison, toujours bien fermée ; du reste, je n'y tenais pas alors, n'ayant pas décidé encore ce que je ferais. Mais, déjà, je pensais à me venger de celles qui avaient entraîné dans ce crime Estevan et moi...

Et, tout à coup, étendant ses mains vers don Rainaldo, elle gémit :

– Pardon !... C'était pour de l'argent... c'était l'enfer qui nous poussait ! De l'argent ! Elle en a eu aussi, M^{lle} de Winfeld, pour faire disparaître dona Enriqueta...

– Tais-toi ! dit violemment M. de Villaferda.

Et Anne vit qu'il frissonnait des pieds à la tête.

– ... Puisque tu as essayé de réparer, je ne te poursuivrai pas de ma colère. Va, rentre aux Belles Colonnes, je verrai ce que je ferai de toi... Nous, Anne, allons vite retrouver nos malades... Dona Isabelle a dû s'inquiéter, Ramon, de cette longue absence ? Avez-vous pu vous dispenser d'avoir recours à elle ou à M. Aubert pour connaître le moyen d'ouvrir ici ?

– Señor, dona Isabelle ignore votre disparition. Vu son état, nous avons décidé aussitôt, M^{me} Donatienne et moi, qu'il ne fallait rien lui dire. De même pour M. Aubert. Paca assurait qu'elle avait vu plus d'une fois Bertha, sans que celle-ci s'en doutât, ouvrir le caveau et qu'elle trouverait bien le secret. Nous allions donc partir, quand il s'est produit un événement...

– Oui, cette maudite Inès ! s'écria Donatienne. Elle a échappé à M^{me} Ferrego, qui la croyait à moitié abrutie ; elle s'est précipitée dans les couloirs en criant :

« – Elles ont encore tué Enriqueta ! Elles ont brûlé Carmen !

« Voilà M. Aubert qui entend ça. Il était en

robe de chambre au coin du feu, cependant que le domestique faisait son lit. Aussitôt, il se précipite à la porte, l'ouvre, appelle Inès qui accourt.

« – Comment êtes-vous ici, Inès ? On ne me l'avait pas dit.

« – Parce qu'on ne veut pas que vous sachiez la vérité ! On veut vous la cacher... comme pour Enriqueta. Mais Carmen est morte !

« – Carmen est morte !

« Le domestique, qui entendait tout, dit que M. Aubert a crié ça comme un rugissement.

« – Oui, elle a été brûlée dans la maison... Elle aussi, on l'a tuée. Alors, moi, je n'ai plus qu'à mourir !

« Là-dessus arrivait M^{me} Ferrego qui a essayé de l'entraîner. M. Aubert est rentré dans sa chambre, à reculons. Il avait les deux mains sur sa poitrine et il disait :

« – Elle aussi... Elle aussi...

« Puis, il est tombé tout raide, en vomissant le sang.

Anne jeta un cri et se précipita dans le couloir pour gagner l'escalier.

– Mademoiselle, il va mieux... on l'a soigné tout de suite, disait Donatienne en la suivant aussi vite que le permettaient ses vieilles jambes. C'est même pour ça que nous avons tardé à vous délivrer... D'autant plus que nous avons été longs à trouver le secret...

Mais Anne n'écoutait rien. Elle courait, laissant en arrière M. de Villaferda dont la main serrait fortement la petite main de Carmen.

Après eux venaient Ramon, Donatienne et Paca. Dans la pièce d'entrée, ils trouvèrent Anne qui cherchait vainement à ouvrir la porte dont elle venait de tirer les lourds verrous.

– Ah ! mademoiselle, passez par la salle des Chasses ! s'écria Donatienne. Heureusement, M. Ramon en avait la clef, car il nous a fallu venir par là, cette horrible servante allemande faisant la sourde oreille quand nous avons frappé par ici.

– C'est vrai, la servante... Qu'est-elle devenue ? demanda Rainaldo.

– Elle a dû se terrer je ne sais où, car elle n’a probablement pas la conscience tranquille.

– Il faudra la retrouver le plus tôt possible et me l’amener... Quant au cadavre de cette misérable...

– Je l’ai traîné dans une des caves, señor.

– Bien... Je réfléchirai à ce qu’il convient de faire... Naturellement, il faudra avertir la police...

Un pli de douloureuse préoccupation se creusait sur le front de Rainaldo. Sans quitter la main de Carmen, le comte traversa la salle des Chasses, le patio, et s’arrêta dans le salon d’Armide.

– Prends un domestique avec toi et va à la recherche de cette Bertha, Ramon, ordonna-t-il. Mène auparavant Paca à Juana et dis-lui qu’elle lui donne le nécessaire. Si on t’interroge, Paca, réponds que ton mari t’avait cachée dans la maison Fauveclare, avec l’assentiment de M^{me} Fauveclare, redoutant que je te tasse enfermer dans une maison de santé... Rien d’autre, tu m’entends ? Discrétion absolue... À ce prix

seulement, je consentirai à te pardonner.

– Rien... je ne dirai rien, señor ! balbutia Paca.

Le majordome et l'ancienne femme de chambre quittèrent la pièce. Donatienne, déjà, était sur les pas d'Anne. M. de Villaferda se pencha vers Carmen, la prit entre ses bras et mit un long baiser sur une des petites joues ambrées.

– Ma fille... ma pauvre petite... la fille d'Enriqueta...

Un sanglot passait dans sa voix.

– ... Enriqueta ! Dans cette prison... dans ce tombeau... C'est là que tu es née... Isabelle entendit sans doute un de tes premiers vagissements, après le cri jeté par ta malheureuse mère quand elle te mit au monde...

Carmen le considérait avec une stupéfaction qui agrandissait encore les sombres prunelles. Il la serra plus fort contre lui en disant :

– Je suis ton père, Carmen. Cette femme qui te retenait prisonnière a fait beaucoup de mal à ta pauvre mère. Maintenant, elle est morte, Dieu la jugera. Mais toi, tu seras désormais heureuse et

protégée, ma petite fille.

L'enfant continuait de le regarder avec des yeux que dilatait le saisissement. Il répéta, en baisant encore la petite figure frémissante :

– Je suis ton père.

– Mon père... mon père... mon père...

Elle répétait ce mot tout bas, dans un crescendo d'extase. Et sa physionomie, soudainement, devint radieuse, si semblable à celle d'Enriqueta en ses jours de bonheur que Rainaldo murmura, en baisant les boucles sombres :

– Oui, oui, tu es bien la fille d'Enriqueta... de ma pauvre petite Enriqueta.

XV

Aubert reposait sur son lit, sans mouvement, livide comme un jeune mort. Près de lui se tenait le docteur Fortier et le valet de chambre attaché par don Rainaldo au service de son beau-frère.

Anne entra, glissa d'un pas léger jusqu'au lit, en réprimant son émotion. Elle échangea un regard avec le vieux médecin, qui secoua douloureusement la tête avant de se pencher vers le malade pour dire à mi-voix :

– Votre tante est là, mon cher Aubert.

Les paupières aux cils noirs se soulevèrent, tandis qu'Aubert ébauchait le geste d'étendre la main.

Cette pauvre main si maigre et glacée, Anne la prit entre les siennes, la caressa, tandis que sa voix tendre murmurait :

– Déraisonnable Aubert, qui se monte la tête

sur les propos d'une malheureuse folle ! Qu'as-tu été croire là, mon pauvre ami ?

Aubert tressaillit.

– Est-ce que... ce n'est pas vrai ? dit-il faiblement.

– Pas vrai du tout ! Et, dans un moment, je t'amènerai cette petite Carmen, que cachait la criminelle Claudia.

– Carmen... Carmen vit ?

Un peu de sang montait au pâle visage ; les yeux s'éclairaient d'une lueur de joie.

– Oui, elle vit, elle est bien portante... Et quand tu seras mieux, que tu pourras m'écouter sans fatigue, je te raconterai ce que nous venons d'apprendre, Rainaldo et moi...

À ce nom de Rainaldo, la lueur s'éteignit dans les yeux du malade.

– Maintenant que le voilà rassuré, donnons-lui le calme, le silence, mademoiselle Anne, dit le docteur Fortier.

– Je veux voir Carmen, murmura la faible

voix.

– Dans un moment, mon ami. L'enfant a besoin de quelques soins de toilette et aussi de prendre quelque nourriture... car elle n'a eu que du pain et de l'eau depuis son enlèvement.

– Du pain et de l'eau ! répéta Aubert d'un ton de stupéfaction douloureuse.

– Tout s'est bien terminé, heureusement, et la misérable femme n'est plus à craindre... Maintenant, reste bien calme, cher Aubert ; je te promets de t'amener Carmen dès qu'elle sera un peu remise de l'émotion qu'a dû lui causer sa délivrance.

Sur un signe de sa maîtresse, Donatienne, entrée derrière elle, s'assit à côté du malade et Anne suivit le docteur dans la pièce voisine.

– Eh bien ? demanda-t-elle, la voix étouffée par l'angoisse.

– Eh bien ! ma pauvre enfant, je n'ai plus guère d'espoir !... Cette malheureuse Inès l'a achevé en clamant la mort de Carmen... Et dire que ce n'était même pas vrai ! Car vous n'avez

pas inventé cela... que vous l'avez trouvée chez cette créature ?

– Non, non, je ne l'ai pas inventé ! Nous-mêmes, Rainaldo et moi, venons d'être pendant trois heures prisonniers dans une des caves où cette femme nous avait enfermés... Je ne puis vous raconter comment tout cela s'est passé, car ces choses sont le secret de M. de Villaferda. Il vous en dira ce qu'il voudra... Mais si j'avais été là, j'aurais peut-être empêché Inès d'arriver jusqu'à mon pauvre Aubert !... Ah ! en tout ce qui nous atteint depuis quelques années, je vois la main de cette odieuse Claudia ! Comme Donatienne, dès la première fois qu'elle la vit, eut raison de l'appeler un démon !

Il fallait une grande souffrance, une grande indignation, pour que la douce, la charitable Anne prononçât de telles paroles !

– ... Et vous ne pouvez vraiment rien pour Aubert, docteur ? Vous ne pouvez rien ?

Elle prenait la main du vieillard, la serrait convulsivement.

– Je tenterai tout le possible, ma bonne enfant, dit-il avec émotion, mais il est si faible, si faible !...

Anne étouffa un sanglot. En entrant tout à l'heure dans la chambre du malade, elle avait bien compris, à la seule vue de ce visage, que les jours de son neveu étaient maintenant comptés.

Une demi-heure plus tard, une petite fille aux boucles brunes se glissait en silence jusqu'au lit d'Aubert. Anne, assise près du jeune homme, dit tout bas :

– Voici Carmen.

Aubert essaya de se soulever, tourna légèrement la tête sur l'oreiller. Il murmura :

– Viens ici, enfant.

Elle s'approcha. À sa physionomie, on la devinait impressionnée par cette figure profondément altérée. Aubert prit sa main en disant :

– Assieds-toi sur mon lit. Quand je serai mieux, tu me raconteras le mal qu'on t'a fait...

– Oh ! je ne veux plus y penser !... dit ardemment l'enfant dont les yeux étincelaient de bonheur, je suis trop heureuse maintenant !

– Tu es heureuse ? Pourquoi ?

Elle baissa un peu les paupières, tandis qu'un sourire de ravissement entrouvrait sa bouche.

– Don Rainaldo m'a dit : « N'en parle encore à personne, sauf naturellement à M^{lle} Anne, qui est au courant. » Mais je pense que, pour vous, c'est la même chose...

– Quoi ?... Qu'est-ce que c'est ?

Anne interrompit :

– Aubert, le docteur t'a recommandé le plus grand calme. Carmen te racontera ce qui la concerne quand tu auras repris un peu de forces.

– Je veux savoir pourquoi elle est heureuse, dit sourdement Aubert.

– Eh bien ! elle a appris qu'elle n'était pas la fille d'Estevan et de Paca... Ces misérables l'avaient enlevée à ses parents, des gens nobles et riches...

– Ah ! fit Aubert.

Il chercha pendant un moment, visiblement, à enchaîner des idées dans son cerveau affaibli. Un geste de découragement annonça qu'il n'y pouvait parvenir. Alors, il demanda anxieusement :

– On ne va pas nous la reprendre ?

– Non, non, ne crains rien ! Elle ne nous quittera pas, cette chère petite. Je t'expliquerai tout cela plus tard.

– Quand vous serez guéri, pauvre monsieur Aubert, ajouta Carmen en mettant un baiser sur la main brûlante.

Un sourire de quiétude vint aux lèvres d'Aubert.

– Je suis plus tranquille maintenant. Va, enfant, quitte cette chambre. Mieux vaut que tu ne restes pas près d'un malade comme moi. Dans quelques jours, je serai certainement mieux et nous causerons alors... Va, ma petite Carmen.

Anne embrassa le menu visage ambré, le charmant petit visage semblable à celui

d'Enriqueta, et Carmen quitta la chambre. Elle s'en alla jusqu'au salon d'Armide. Sur le seuil, elle s'arrêta. La pièce magnifique était déserte. À pas lents, Carmen s'avança. Un cadre ciselé, sur la table où Isabelle posait ses livres et son ouvrage, renfermait une photographie de don Rainaldo. Carmen tomba à genoux devant elle, joignit les mains et murmura éperdument :

– Papa... papa... papa !

XVI

Rainaldo n'apprit à sa femme tous ces événements que trois jours plus tard, quand une sérieuse amélioration dans son état permit au médecin d'affirmer qu'elle était sauvée. Encore regretta-t-il un moment cette révélation, en la voyant si bouleversée à cette idée que la malheureuse Enriqueta avait vécu plusieurs mois, était morte dans cette petite pièce cachée où, en avançant de quelques pas, elle aurait pu la voir, sans doute moribonde, quand elle était entrée un soir aux Belles Colonnes sur les traces de Claudia et d'Estevan.

– C'est elle que j'avais entendue ! Pauvre, pauvre enfant ! Combien a-t-elle dû souffrir ! Ah ! l'abominable Claudia ! Mais pourquoi cet acharnement contre elle ?

Et, tout à coup, elle songea à celle dont le nom n'avait pas été prononcé dans le récit que venait

de lui faire M. de Villaferda. Elle regarda son mari et vit la profonde altération de ce visage qu'elle avait attribuée seulement à l'angoisse causée par sa maladie. Un frisson la secoua. En se soulevant, elle attira contre elle Rainaldo et appuya ses lèvres sur les cheveux blonds.

– Mon ami... mon bien-aimé.

Elle ne dit rien de plus ; mais il savait qu'elle avait compris le déchirement, l'âpre douleur de son âme.

Ce nom qu'il taisait devant Isabelle, ni Paca, ni Bertha ne l'avaient prononcé non plus au cours du récit des criminelles machinations de Claudia, fait par l'une spontanément avec la joie de la vengeance, arraché à l'autre sous la menace de la remettre entre les mains de la police comme complice de la morte. Mais l'ombre sinistre était là partout, dans ce récit qui montrait dona Enriqueta poursuivie par une haine tenace, implacable, laquelle avait reculé devant le meurtre direct, immédiat, pour choisir – détour hypocrite d'une nature toute en duplicité, en même temps qu'horrible raffinement – la mort

lente dans une pièce privée d'air et de lumière, où la jeune femme au cœur ardent avait dépéri loin de celui qu'elle aimait, en se demandant avec épouvante ce que deviendrait après elle son enfant, l'enfant de Rainaldo, s'il naissait vivant.

Paca disait : « J'ai fait ce que j'ai pu pour qu'elle ne soit pas trop malheureuse. » Mais elle ne cachait pas le navrant désespoir de la prisonnière, les affres de son martyr moral. Elle racontait aussi comment la ressemblance entre la petite Carmen et sa mère avait inquiété M^{me} Fauveclare, surtout quand elle avait vu don Rainaldo et la famille Fauveclare s'intéresser à cette enfant. Celle-ci, de par cette ressemblance, devenait une accusatrice. Elle et Estevan craignaient en outre le remords de Paca, surtout dans l'état d'exaltation où elle se trouvait et qui pouvait la porter à prononcer des paroles révélatrices. Mais Estevan, par peur de son maître, n'avait pas osé alors seconder les desseins de Claudia pour faire disparaître l'enfant. Plus tard, pendant l'absence de don Rainaldo, M^{me} Fauveclare avait fait la besogne elle-même, avec l'aide de Bertha. Celle-ci, cachée dans la maison,

y avait mis le feu au cours de la nuit ; puis, à la faveur du désarroi, elle avait pu s'emparer de Carmen et, en étouffant ses cris, l'emporter par le jardin, gagner par un détour le jardin du logis Fauveclare et y entrer par une petite porte où l'attendait Claudia. Cette fois encore, on n'avait pas tué aussitôt. La prison jusqu'à la mort – cette mort dût-elle être avancée par les mauvaises conditions d'internement – satisfaisait les scrupules de conscience d'une Claudia de Winfeld... et ceux d'une autre.

Bertha, incendiaire et complice d'un enlèvement d'enfant, était justiciable de la cour d'assises. Mais Rainaldo ne voulait pas que l'affreux drame de famille connût la publicité d'une audience. Ramon conduisit à la frontière de Suisse la Bavaroise, avec menace de la livrer à la justice au cas où elle reviendrait en France. Paca, dont le dérangement cérébral, bien qu'intermittent, était réel, fut conduite à une maison de santé où elle se laissa tranquillement interner. Quant à Estevan, M. de Villaferda lui fit donner l'ordre de quitter immédiatement ses terres et de n'y jamais reparaître. Pour laisser

dans l'ombre la principale coupable, les complices ne pouvaient recevoir en ce monde toute la punition de leurs crimes.

Don Rainaldo avait maintenant reconnu devant tout son personnel Carmen comme sa fille. En ville aussi, on connaissait l'extraordinaire nouvelle.

Partout, on commentait l'affreuse vengeance de cette Claudia, jalouse de la charmante dona Enriqueta. C'était le seul thème donné en pâture par M. de Villaferda aux curiosités surexcitées. Mais il se trouva des gens pour rappeler que M^{lle} de Winfeld était la confidente, la protégée de dona Encarnacion. Et l'on fit sur ce point bien des conjectures qui, parfois, approchèrent assez de la vérité.

Les Guerchoux, les Chignelle, manquèrent de tomber malades en apprenant que M^{me} Claudia Fauveclare, ce modèle de toutes les vertus, non contente d'être une espionne au service de la Prusse et d'avoir dépouillé Melchior Fauveclare, ajoutait à ces exploits de plus graves méfaits.

– C'était une affreuse comédienne ! déclara

Eugénie de Guerchaux en sortant d'une crise de nerfs. Elle promettait toujours de nous prêter de l'argent et nous n'en avons jamais rien vu !

Seul, Aubert continuait d'ignorer que Carmen était la fille du comte de Villaferda et d'Enriqueta. Il restait dans un état de faiblesse stationnaire, parlant à peine, ne s'informant de rien. Quand Carmen venait près de lui, il gardait un instant, sa main dans la sienne, puis la laissait retomber en disant :

– Va, va, enfant.

Isabelle, dès qu'elle put se lever, se rendit dans cette chambre que ne quittaient guère Anne ni la fidèle Donatienne. Aubert se laissa embrasser, pressa faiblement la main de la jeune femme et murmura :

– Rainaldo ?

Un peu surprise, elle répondit :

– Il m'a accompagnée jusqu'à ta chambre, mais il n'entrera que si tu en témoignes le désir.

Le visage du malade frémit un peu, mais les lèvres pâles restèrent closes.

Huit jours passèrent ainsi. Le docteur Fortier hochait tristement la tête, quand Isabelle ou M. de Villaferda disaient :

– Peut-être se remettra-t-il quelque peu, si cet état d’expectative se prolonge ?

Une nuit, il fut très agité, prononçant des paroles incohérentes, parmi lesquelles revenait souvent le nom d’Enriqueta. Au matin, il s’endormit et, à son réveil, demanda qu’on fit venir le curé de Saint-Claude.

Cette âme tourmentée, orgueilleuse, avait toujours vécu dans un état de souffrance, de malaise à l’égard de Dieu. Anne comprenait depuis longtemps quelle angoisse, quelle secrète et douloureuse révolte se cachaient sous la froideur, presque l’indifférence affectée par son neveu dans la pratique de sa religion. Les tendances vindicatives de cette nature se trouvaient trop contraires aux principes évangéliques pour que la lutte ne fût pas longue et rude à l’heure dernière où atteignait Aubert.

Rainaldo, pendant que le prêtre se trouvait près du mourant, vint rejoindre sa femme et Anne

qui attendaient dans le petit salon précédant la chambre d'Aubert. Il s'assit près d'Isabelle, en appuyant son coude sur une petite table d'ébène. Dans ce mouvement, il faillit faire tomber un carton gonflé de papiers.

– Ah ! les dessins du pauvre chéri ! dit Isabelle d'une voix étouffée par les larmes. Il a pensé à les emporter, la nuit de l'incendie. C'est à peu près tout ce que l'on a sauvé.

Machinalement, M. de Villaferda ouvrit le carton, y prit quelques dessins, les considéra avec intérêt.

– Il avait du talent, ce pauvre Aubert. Je comprends sa peine de n'avoir pu obtenir que son père lui donnât les moyens de cultiver ce don... Voici une charmante ronde de fées dans la forêt. Et ceci...

Il s'interrompit, son regard attaché sur une feuille qu'il venait de découvrir entre deux autres. Isabelle se pencha vers lui. Elle vit, au bord des arcades du patio, près de la fontaine jaillissante, une jeune femme aux boucles éparses, au petit visage douloureux, qui dansait dans un rayon de

soleil.

Isabelle eut un léger frisson et leva les yeux sur Rainaldo. Celui-ci, les lèvres serrées, le visage tendu, resta un moment immobile, silencieux. La feuille frissonnait un peu entre ses mains. Il demanda enfin, d'une voix assourdie par une violente émotion :

– Ceci... tu le connaissais, Isabelle ?

– Oui... je l'ai vu une fois, par hasard... Aubert ne m'en a jamais parlé. À vous non plus, tante Anne ?

M^{lle} Fauveclare se leva pour jeter un coup d'œil sur le dessin que ne quittaient pas les yeux de Rainaldo.

– Non, jamais.

Son doux visage avait tressailli, tandis qu'elle considérait ce portrait d'Enriqueta, si vivant, et qui évoquait avec tant de force le souvenir de la scène douloureuse à laquelle, autrefois, elle avait assisté avec ses neveux.

– Pourquoi ? demanda brièvement M. de Villaferda.

Il regardait à la fois sa femme et M^{lle} Fauveclare. L'une et l'autre murmurèrent, en même temps, avec le même air d'embarras :

– Je ne sais...

Rainaldo remit la feuille dans le carton et referma celui-ci. Puis, il s'accouda de nouveau à la table, en appuyant son visage contre l'une de ses mains. L'autre caressait les cheveux d'Isabelle blottie contre son épaule. Anne s'approcha de la cheminée pour remettre une bûche dans le foyer. L'émotion amenait une buée sur ses yeux fatigués par les veilles et l'inquiétude.

Des mots, échappés à Aubert dans le délire, lui avaient appris le secret de cet amour que la mort d'Enriqueta, les années écoulées depuis lors n'avaient pu affaiblir. Mais elle croyait être seule à le posséder, jusqu'à cet instant où elle venait de comprendre qu'Isabelle et Rainaldo devinaient aussi pourquoi l'animosité d'Aubert Fauveclare envers M. de Villaferda ne s'était pas atténuée, au cours de ces dernières années.

Une porte fut doucement ouverte, le curé de

Saint-Claude parut sur le seuil.

– Le cher Aubert vous demande, dit-il.

Et il ajouta, en regardant M. de Villaferda :

– Il vous demande tous.

Ce matin, le malade semblait moins faible. Il parlait avec plus de facilité et dans son regard, si las et indifférent depuis quelques jours, passa une de ces lueurs ardentes qui révélèrent les mouvements d'une âme passionnée, quand parurent Anne, Isabelle et Rainaldo.

– Tu aurais dû te reposer, mon chéri... Nous serions venus près de toi un peu plus tard, dit Isabelle en se penchant pour l'embrasser.

– Plus tard, je ne sais si je vivrai encore... Et il fallait que je... Oui, il faut que je reconnaisse combien j'ai été orgueilleux... combien j'ai détesté...

Il parlait avec calme, avec un air de détachement qui, pour Anne, pour Isabelle, en faisait un être déjà à moitié hors de ce monde.

– ... Vous, Rainaldo, je vous ai haï...

– Mon ami, ne parlons pas de cela ! Je vous ai blessé moi-même, autrefois...

– Je ne devais pas en conserver cette rancune... Tante Anne, Isabelle, vous avez quelquefois souhaité savoir pourquoi j’en voulais tant à don Rainaldo. Simplement pour ceci : enfants tous deux, nous jouions dans son jardin avec la petite fille d’une de nos voisines, Marie d’Ervila, morte depuis lors. Nous nous amusions à cueillir des fleurs et à les lui lancer au visage, sur ses cheveux. Mais je m’aperçus que Marie attrapait toutes les fleurs jetées par Rainaldo pour en faire un bouquet, tandis qu’elle dédaignait les miennes. Je lui en fis le reproche avec colère. Alors, Rainaldo se mit à rire d’un air si moqueur que je me jetai sur lui, la main levée. Mais il était plus fort que moi...

Ici, la voix d’Aubert s’étrangla un peu, son pâle visage frémit.

– Aubert, je vous en prie ! dit M. de Villaferda.

Mais Aubert continuait :

– Il me saisit à l'épaule, me fit tourner plusieurs fois, me rejeta loin de lui en disant avec dédain : « Tu es trop faible, je ne peux pas te battre. » Et c'est cela... c'est cela que je n'ai jamais pu oublier... ni pardonner.

– J'ai eu tort, Aubert... Je vous ai parlé durement, de façon blessante. Mais si nous n'avions été tous deux de si grands orgueilleux, nous nous serions expliqués depuis lors, simplement, loyalement.

Aubert secoua la tête :

– Je n'aurais voulu rien entendre... rien, rien. Ah ! que je vous ai haï... que je vous ai haï !

Son visage se convulsa pendant quelques secondes sous la violence de l'émotion.

– ... Depuis hier seulement cette haine s'en va ; je ne la sens plus aujourd'hui en votre présence. Comme il m'est bon d'en être délivré ! C'est déjà un peu le ciel... le ciel où l'on retrouve ceux que l'on a aimés.

Il ferma les yeux pendant quelques secondes et sa physionomie prit, à ce moment, un singulier

caractère de joie sereine.

Anne étouffait ses sanglots. Des yeux d'Isabelle, les larmes glissaient sur les doigts d'Aubert que la jeune femme tenait pressés contre sa joue.

Le malade releva ses paupières et regarda sa sœur avec tendresse.

– Mon Isabeau, ne pleure pas. Nous nous retrouverons... Et je te laisse heureuse. Rainaldo n'est pas ce que je pensais, ce que ma rancune faisait de lui.

– Je suis un homme qui a beaucoup souffert, Aubert, dit M. de Villaferda avec un accent de gravité douloureuse. Peut-être, pas plus que d'autres, ne l'avez-vous soupçonné ? Peut-être m'avez-vous accusé d'indifférence, d'oubli, de dureté de cœur ?

– Oui, dit loyalement Aubert.

– Personne ne sait... personne ne peut savoir...

La main d'Isabelle se glissa jusqu'à celle de son mari, la saisit, la pressa longuement. Leurs regards se rencontrèrent. Celui de Rainaldo

disait : « Oui, oui, tu m'as compris... Je n'ai pas accusé, mais tu devines de qui me vient cette souffrance, depuis près de sept ans. »

XVII

Après cette réconciliation avec son beau-frère, cet aveu repentant de son orgueilleux ressentiment, Aubert demeura silencieux, les yeux clos, et bientôt s'endormit. Anne resta près de lui, tandis que se retiraient Isabelle et Rainaldo. La jeune femme s'étendit sur une chaise longue dans le salon d'Armide et sonna pour qu'on lui envoyât Carmen. Celle-ci, en ce moment, se trouvait près d'Inès. La dévouée servante de dona Enriqueta, après la crise violente qu'à grand-peine avait calmée la femme de charge, était tombée dans une prostration dont seule l'avait tirée la vue de Carmen, amenée par M. de Villaferda. Le comte avait dit sans préambule :

– Inès, voici ma fille, la fille de dona Enriqueta.

Et cette brusque révélation avait eu l'effet qu'il en espérait. Après un moment de violent saisissement, Inès avait pris l'enfant dans ses bras, en sanglotant, en baisant les noirs cheveux brillants. Toute démence avait fui son cerveau, comme don Rainaldo s'en était aperçu en lui faisant le récit de la fin tragique d'Enriqueta. Elle avait beaucoup pleuré, maudit l'odieuse Claudia ; mais la vue de cette petite fille semblable à la morte atténuait sa douleur, lui donnait une consolation.

Quand Carmen entra dans le salon d'Armide, Isabelle écoutait la lecture d'une lettre que venait de recevoir M. de Villaferda. Son homme d'affaires l'informait que, toutes informations prises sur M^{me} Fauveclare, née Claudia de Winfeld, on pourrait utilement attaquer le testament de feu Marchior Fauveclare.

– Je n'ai pas encore songé à lui faire connaître la mort de cette femme, dit Rainaldo. Maintenant, c'est à son frère, son héritier, que nous aurons affaire. Mais avec ce que nous pouvons contre lui, nous aurons la partie belle.

– Hélas ! notre pauvre Aubert ne rentrera plus dans la maison ! dit tristement Isabelle. Cependant, il a tant souffert d'en être exilé !

Elle appela Carmen qui venait d'apparaître au seuil du salon. L'enfant s'approcha, s'agenouilla sur un coussin près de la chaise longue.

Isabelle entoura de son bras la petite tête brune qui s'appuyait contre sa poitrine.

– Enfant chérie, prie pour celui qui va nous quitter. Prie pour nous, toi qu'il aime tout particulièrement.

Rainaldo les considérait avec émotion. Isabelle, son grand amour, la joie de sa vie... et la fille d'Enriqueta, de la vive, tendre, amoureuse Enriqueta, par qui avait été changée sa jeunesse austère et si froide jusqu'alors. Enriqueta, la disparue, dont le souvenir l'avait poursuivi, quoi qu'il fût pour l'éloigner. Car à ce souvenir se rattachait l'horrible soupçon, né au bord du lac, tandis qu'il constatait les traces de pas sur la berge. Il ne pouvait penser à la mort présumée d'Enriqueta sans évoquer l'image de celle qui

avait trompé, menti, pendant des mois, pour le séparer de sa femme... et qui détestait celle-ci.

Sa main trembla sur le marbre de la table contre laquelle il s'appuyait. Il revivait la déchirante désillusion, quand il avait fallu comprendre que la mère si respectée, aimée par lui sans élan, mais avec admiration pour ses vertus, n'était qu'hypocrisie, sécheresse de cœur, orgueil infernal, haineuse méchanceté. Son père était mort de cette découverte, après avoir sombré dans une vie coupable, par vengeance et pour essayer d'oublier ; lui, que serait-il devenu, s'il n'avait rencontré Isabelle ? Car il était un Villaferda, c'est-à-dire une âme aux réactions violentes, excessive parfois en ses instincts bons ou mauvais, cachant une grande puissance d'affection, d'attachement, sous des dehors d'indifférence glaciale et abhorrant tout ce qui n'était pas loyauté. Ainsi avait-il pu souffrir dans toutes les fibres de son être moral là où d'autres auraient trouvé l'oubli.

Isabelle caressait la joue de Carmen en murmurant : « Ma petite fille. » Entre ses cils

demi baissés, elle regardait son mari. Elle songeait : « Je suis sûre qu'en ce moment il pense à Enriqueta... et à sa mère. Il a son air sombre, mon Rainaldo. » Mais aucune ombre de jalousie ne passait en l'esprit de la jeune femme. Enriqueta avait été pour Rainaldo le premier amour, jeune et frais, si vite terminé par la séparation. Mais elle n'avait pas connu l'offrande passionnée, entière, de ce cœur dont Isabelle Fauveclare était la souveraine.

Cette nuit-là, Aubert mourut après une agonie paisible pendant laquelle, délirant doucement, il répétait les noms d'Enriqueta et de Carmen. Quand, au matin, Isabelle le revit sur son lit funèbre, elle fut frappée de la ressemblance que ce visage, nettement sculpté par la mort, présentait avec celui de Rainaldo. Ces deux jeunes hommes appartenaient bien à la même race, avec des défauts et des qualités presque identiques. Mais l'un avait été un malade tourmenté en son âme ardente et en son corps chétif ; l'autre possédait la plénitude de la force

physique et une énergie morale qui dominait en lui les violences de la nature.

Aubert fut conduit au cimetière de Favigny, enfermé dans la crypte de la chapelle où reposaient ses ancêtres. Et quelques jours après, un autre cortège funèbre sortait des Belles Colonnes : celui d'Enriqueta dont le corps, enterré par Estevan dans un coin du jardin qu'avait indiqué Paca, venait d'être exhumé pour aller reposer en terre sainte. Don Rainaldo fit placer sur sa tombe la croix de marbre enlevée des bords du lac. Chaque semaine, depuis lors, Isabelle y conduisit Carmen dont les petites mains tenaient une grosse gerbe de fleurs qu'elle portait à « pauvre maman ».

Après ces drames et ces chagrins, l'existence reprit son cours aux Belles Colonnes et dans la maison Fauveclare où Anne, après la restitution faite à sa nièce par Hans de Winfeld, avait voulu retourner. Mais elle était sans cesse au logis voisin où la tendresse d'Isabelle et l'affectueuse estime de Rainaldo souhaitaient de la voir à demeure. Discrètement, elle s'y refusait,

déclarant qu'on verrait plus tard, quand elle serait une très vieille demoiselle, aveugle ou impotente.

– Et puis, c'est presque la même maison, disait-elle. Par le patio, nous sommes si facilement les uns chez les autres !

Au mois de juin, tous montèrent aux Eaux Vertes. En ce lieu qu'il avait particulièrement aimé, le souvenir d'Åubert était plus vif. Celui d'Enriqueta aussi, surtout dans ce salon où Isabelle l'avait vue heureuse, et pourtant troublée jusqu'en ce bonheur même par l'ombre menaçante de dona Encarnacion.

La comtesse ne donnait plus signe de vie à son fils. Don Rainaldo, par un de ses intendants, venait d'apprendre qu'elle avait quitté le palais de Burgos pour fixer sa résidence définitive dans un domaine lui appartenant. Cette nouvelle soulagea Isabelle d'une inquiétude, car elle craignait, quand son mari la conduirait dans ses propriétés d'Espagne, de rencontrer celle qui, dans l'ombre, avait dirigé le drame et dont Claudia et d'autres comparses n'étaient que les instruments.

Un matin, Isabelle et Rainaldo, assis sur la berge du lac, causaient en s'interrompant souvent pour admirer les jeux de lumière sur l'eau vive, d'un si beau vert profond que M. de Villaferda comparait à celui des yeux d'Isabelle. Un peu en arrière, Inès apprenait à Carmen une danse espagnole. L'enfant, toute vêtue de blanc, riait en exécutant les pas avec une souplesse qui ravissait la bonne Inès.

– Allez montrer à votre papa et à M^{me} Isabelle comme vous dansez bien, mon petit amour !

Carmen bondit jusqu'au bord du lac et, dans le ruissellement du soleil ardent, elle dansa, grave, attentive maintenant, les boucles sombres flottant autour du petit visage ambré. Isabelle et M. de Villaferda la regardaient, étreints par la même émotion. Rainaldo, tout à coup, dit avec une sorte d'impatience douloureuse :

– C'est assez, Carmen !

L'enfant s'arrêta, avec un éclair d'inquiétude et de chagrin dans le regard tourné vers son père.

– Viens ici, dit M. de Villaferda avec un accent adouci.

Elle s’approcha et il la fit asseoir sur ses genoux. Sa joue s’appuya contre la chevelure brune, tandis qu’il pressait contre lui la petite fille qui venait de réveiller un de ses plus vifs remords. Car ce jour où il avait surpris Enriqueta dansant dans le patio, elle lui avait jeté un regard de détresse, de supplication, qu’il n’avait pas voulu voir, la considérant alors comme un être frivole et faux. Ceci, jamais il ne se le pardonnerait.

Isabelle, pensivement, regardait son mari et Carmen. Sa main s’appuyait sur l’épaule de Rainaldo qui, bientôt, tourna vers elle des yeux d’où l’ombre pénible s’éloignait.

– Nous allons rentrer, Isabeau ; tante Anne nous attend pour déjeuner.

– La chère tante ! s’écria Carmen.

Et, bondissant hors des bras de son père, elle s’élança vers le logis.

– Une vraie petite chèvre, cette enfant ! dit Rainaldo en souriant.

– Oui, tout à fait. Vive, ardente...

Et, se souvenant des confidences d'Inès, Isabelle acheva en elle-même :

« Comme sa mère, à cet âge... »

FIN

Cet ouvrage est le 312^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.